

ALLUMER MON ÉTOILE

Jean-Guy Dubois

Cette autobiographie a été réalisée dans le cadre du projet MEMOIRES VIVANTES sous les auspices de Patrimoine Bécancour, durant l'année 2024.

Coordonnées de l'auteur : jean-guy.dubois@hotmail.ca
Cell. : 819-383-5628

Merci et reconnaissance à André Houle qui m'a grandement facilité la tâche de mise en page et de conception graphique.

Merci à Lyne et mes enfants pour la relecture...

EN GUISE DE PRÉFACE...

Cette autobiographie a été réalisée dans les cadres du projet Mémoires Vivantes, sous les auspices de Patrimoine Bécancour.

Hommage et remerciements au président Raymond Cormier, ami et collaborateur de longue date.

La première publication de cette autobiographie est faite sur le site de Patrimoine Bécancour, onglet Mémoires Vivantes, en février 2025.

J'adresse toute ma gratitude à André Houle qui a assuré le montage et la mise en page avec générosité et un immense professionnalisme ainsi que celles et ceux qui ont relu et corrigé...

Jean-Guy Dubois
Février 2025

A mes trois enfants,
Leurs descendant(e)s
Mes conjointes
Et celles et ceux qui m'ont accompagné
Dans la recherche de mon étoile....

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	9
PARTIE 1 - 0-20 ans	11
Maman-papa	11
Enfance	29
Séminaire de Nicolet	52
PARTIE 2 - 20-35 ans	71
Grosse noce	82
Josianne	89
Caroline	93
Guy-Paul	97
Chambre de commerce	100
PARTIE 3 - 35-70 ans	
Politique municipale	103
Les affaires	108
Compostelle	122
Implication sociales-communautaires	126
Musique	130
Humour	135
PARTIE 4 - La retraite	137
Culte de l'érable	139
Famille et personnes signifiantes	145
Trois bons et beaux enfants	149
CONCLUSION	153
CE QU'IL EN RESTERA	155
ANNEXES 1 À 6	157

PROLOGUE

*-Ces lambeaux de passé,
Flottant au vent de la mémoire...
(San Antonio)*

Laisser une trace : c'est à bien y penser le seul privilège que nous accorde la condition humaine, et sa finitude !

En entreprenant ces lignes, je pense à mes trois enfants qui, du moins génétiquement, accorderont un sursis à ma mémoire. Revisiter ma vie, réorganiser des parcelles de souvenirs (et d'émotions), décortiquer, comprendre et peut-être finalement... être compris ? !

Au moment d'entrer dans l'aventure d'écrire ma vie, après 76 printemps, je me sens plus que jamais à la recherche de l'inaccessible étoile dont parlait Jacques Brel.



6 ans



70 ans

65 années séparent ces deux photos... et Dieu sait qu'il

s'en est *passé des affaires* durant cette longue période !

Peu enclin à livrer un récit chronologique, je souhaite plutôt revivre et faire revivre des gens, des événements qui ont été signifiants dans ma vie. Je n'ambitionne pas de faire œuvre biographique mais plutôt faire œuvre utile, œuvre inspirante.

DÉPANNEUR GÉNÉALOGIQUE...

Grands-parents	<u>Henri Dubois</u> Sara Doucet	<u>Léger Genest</u> (2e Omer Beaumier) Marie-Louise Désilets
Parents	Paul Dubois (dcd 1970)	Rose-Aimée Genest (dcd 1948)
JGD	Jean-Guy Dubois (1946-)	Diane Marcotte (1946-) Lyne Veillette (1961-)
Frère/sœur	Gilles (1954-)	Louise (dcd 1948)
Enfants	<u>Josianne</u> (1972-) Vincent (2002-)	Pierre Allen (19 -) Christophe (2004-)
	<u>Caroline</u> (1975-) Samuel (2010-)	Alex et William (2013-)
	<u>Guy-Paul</u> (1978-) Ewan (2017-)	Sarah Duncan

PREMIÈRE PARTIE 0-20 ANS MAMAN

-Tu prendras bien soin de mon petit gars....

Ce sont les dernières paroles de ma mère, adressées à mon père, sur son lit d'hôpital, avant qu'elle ne décède des suites d'une méningite. Vendredi, 5 novembre 1948. Elle s'appelait Rose-Aimée Genest et avait 21 ans... J'avais alors deux ans et demi et j'étais son unique enfant.

Maman est née à St-Sylvère. Mon grand-père Léger Genest est décédé très jeune, à 41 ans, emporté par des problèmes pulmonaires et il laissait, veuve, ma grand-mère maternelle Marie-Louise Désilets et trois enfants : Laurent, Rose-Aimée (ma mère) et Denise. Je garderai un chapitre pour grand-maman Marie-Louise qui a joué un rôle important dans mon enfance et un autre pour Tante Denise.

Revenons à maman...



Je ne garde qu'un souvenir de son visage...

Il était d'usage, à cette époque, d'installer ce qu'on appelait un rouleau à main à proximité de l'évier de cuisine. Une large serviette déroulante y était insérée et on l'utilisait pour s'essuyer les mains, après lavage, en rentrant à la maison ou avant les repas.

Maman avait donc entrepris d'installer ledit rouleau à l'arrière de la porte menant à la cave et elle m'avait confié la délicate et importante tâche de tenir les vis fixant le mécanisme sur la porte. Elle était montée sur une chaise droite : à un moment où elle s'est penchée pour prendre une des vis de mes mains, j'ai vu son visage... tout rond, tout doux, tout beau. Ce moment et cette image sont encore gravés dans ma mémoire, avec l'émotion conséquente....

J'ai inconsciemment gommé une partie de mon enfance... J'étais privé de quelque chose d'important et mon cœur d'enfant le ressentait.

Dans les jours qui ont suivi le décès, maman fut exposée dans un cercueil, dans le salon familial, comme c'était la coutume. Les parents, les amis, les voisins passaient tour à tour, en soutien à la famille.

Grand-maman Marie-Louise m'a souvent raconté que c'était comme une fête pour moi : tout ce monde qui s'intéressait à ce petit orphelin non conscient du drame qui marquait sa vie... Au moment où les porteurs venaient prendre le cercueil pour l'amener au corbillard en vue du transport à l'église pour la messe des funérailles, je courrais et faisais des zigzags sous le cercueil... J'imagine le sourire triste des gens qui assistaient à la scène...

Étais-je destiné à une vie différente ? On eût dit que la

scène était prémonitoire...

Il me reste de maman les souvenirs racontés par grand-maman et par la sœur cadette de maman, tante Denise. Il me reste ce cahier d'autographes signées par ses consœurs de pensionnat lorsqu'elle a fréquenté, en 1943, l'Institut Familial d'Upton, en Montérégie. Je crois y apprendre que maman était très sociable et grandement appréciée dans son milieu.

Il me reste aussi l'original (il me manque une page...) de la lettre que grand-maman Marie-Louise a adressée à sa sœur religieuse (Sr Denise de Jésus, sr de la Providence), au soir de son enterrement, le 8 novembre 1948. J'en mets copie en annexe 1.



Photo papa à 20 ans

MAMAN

Les parents de maman, Léger Genest et Marie-Louise Désilets ont d'abord vécu à Ste-Gertrude, dans le rang St-Louis où grand-papa opérait une boulangerie. Lui, né d'une famille bien cotée, celle de Paul Genest et elle, née de la lignée des Désilets de St-Sylvère.



Léger Genest et Marie-Louise Désilets, grands-parents maternels

J'ai bien peu de données pour Léger, outre celles confiées par grand-maman Marie-Louise. Léger était un homme calme, fier de sa personne et travaillant. Le travail de boulangerie n'était pas sans conséquences sur la santé pulmonaire. L'ingestion constante de poussière de farine obligea Léger à abandonner ce métier. Il acheta alors une ferme dans le 10^e rang de St-Sylvère, essayant bien de se refaire une santé... Trop tard : le mal était fait et il décéda en 1939, à l'âge de 41 ans.

J'ai peu à dire sur grand-papa Léger. Quant à grand-maman Marie-Louise, qui sera une personne très signifiante dans ma vie, elle était une jolie blonde (naturelle !), avec beaucoup de distinction. Elle avait de la classe et son cheminement en attestait. Elle fréquenta l'École Normale et devint enseignante. Elle était également une très bonne pianiste.



Marie-Louise et Omer, grands-parents maternels

Elle se retrouve donc à St-Sylvère, mono parentale par la force du destin, avec ses trois enfants. Laurent, 15 ans,

est très mature et il assume une bonne partie des travaux manuels de la ferme, alors que les filles Rose-Aimée a 12 ans et Denise, 9 ans. D'ailleurs, tante Denise dit bien se souvenir que la vente de lait, en cette lointaine époque, leur rapportait 2,00\$ par semaine ! Et qu'ils n'ont pourtant manqué de rien.

Ils vivent 6 ans sur la ferme de St-Sylvère jusqu'à ce que Marie-Louise fasse la rencontre de Omer Beaumier, un veuf de Gentilly. Après une courte fréquentation, Marie-Louise et Omer convoleront en justes noces, à l'été 1945. La petite famille aménagera alors sur la ferme d'Omer, dans le 3^e rang de Gentilly, pour quelques mois seulement puisqu'ils déménageront dans une autre maison que possède Omer dans le centre du village de Gentilly, près de l'école et de l'église.

1945 : l'année où Rose-Aimée se marie et quitte Gentilly. Laurent trouve un emploi à la Coop Agricole et Denise termine son brevet d'enseignement à l'École Normale.

PAPA (Paul)

Pour bien cerner mon destin un peu particulier, je me dois de parler de grand-maman Sara Doucet et grand-papa Henri Dubois, parents de mon père. Sans alourdir le dossier, cette parenthèse me servira à préciser et romancer mon histoire.

Sara et Henri vivaient dans le 6^e rang de St-Sylvère, sur une petite ferme pas très productive. On est en 1927 et ils ont 4 enfants : Pauline, Paul (mon père), Gérard et Rose-Alice, âgés entre 8 et 1 an.

Pour boucler un maigre budget, Henri n'a d'autre choix que de monter aux chantiers au nord de La Tuque, durant

les mois d'hiver. Il est important de souligner que Sara est une très jolie femme, vivante et sociable. Ils forment tous deux un beau couple.



Afin d'ajouter elle aussi au revenu familial, Sara a initié un petit commerce de vente de porte à porte de produits Familex : savons, produits de nettoyage, médicaments de base etc... pour lesquels elle faisait des tournées de commandes et livraisons, dans le grand St-Sylvère.

Or la légende a voulu que la belle Sara ait eu une aventure avec un client... Les rumeurs ont vite fait de consacrer la nouvelle...

De retour du chantier, une âme charitable et sans doute imbue de justice se serait chargée d'informer Henri... qui l'a reçue difficilement, on s'en doute bien. Assez difficilement en tous cas pour qu'il décide de quitter Sara et partir pour Montréal ou vit sa sœur célibataire, Ernestine.

Avant la séparation, ils prendront soin de nicher leurs quatre enfants : Pauline sera récupérée par tante Adelina, sœur de Sara qui n'a pas d'enfant. Paul, papa, fera le

grand bonheur d'oncle Ulric (Doucet, frère de Sara) et tante Marie-Anne qui vivent à Bécancour, sans enfants. Gérard n'aura pas la même chance : il sera confié à un orphelinat et vivra une enfance plus complexe. Enfin, la petite Rose-Alice, âgée de 1 an, suivra son père à Montréal, chez tante Ernestine.

Je ne m'attarderai pas sur tante Pauline et oncle Gérard. Pauline se mariera, ira vivre à Victoriaville et aura trois enfants. Elle connaît une existence heureuse, *standard*, et elle décède en 1966, à l'âge de 70 ans.

Gérard ne l'aura pas facile... *trimbalé* d'un foyer nourricier à l'autre, peu scolarisé, astreint à de durs travaux sur des fermes, il aura au moins la chance de connaître et marier une femme bien articulée et déterminée. Il occupera divers emplois à Trois-Rivières et adoptera un fils, Jean.

Et grand-maman Sara, qu'en advient-il ??

J'ai bien peu d'informations sur sa vie à Trois-Rivières. Quand j'étais enfant, elle venait à l'occasion nous visiter à Bécancour ou elle retrouvait son frère Ulric, son fils Paul et son petit-fils (moi-même !). Je me rappelle une femme souriante, très jasante, pleine de vie et qui m'accordait de l'attention. J'aimais bien grand-maman Sara. Elle a terminé sa vie sereinement, vivant chez tante Pauline à Victoriaville.

Et grand-papa Henri, qu'est-il devenu ?

Il a ouvert et opéré un salon de barbier, rue Atwater, près du Forum. Je n'en retiens aucune information, sinon une photo prise devant son salon, avec tante Rose-Alice sur la barre du vélo.

MARIE-ANNE ET ULRIC

Ainsi, donc, papa est âgé de 7ans et il se retrouve à Bécancour, fils adoptif de tante Marie-Anne et oncle Ulric qui n'ont pas d'enfant. Oncle Ulric est un homme d'une grande douceur et d'une grande bonté. Il prend grand soin de sa ferme et trouve le fils qu'il n'a pu avoir. Tante Marie-Anne, au contraire, est dotée d'un caractère intempêtif : elle dicte et Ulric exécute !



Oncle Ulric et tante Marie-Anne

UN GARÇON MODÈLE

Papa est un enfant docile et sans doute brillant (si grand-maman Beaumier le dit !!!). Tante Marie-Anne voudra en faire son objet de fierté et pour ce faire, elle ne perd pas d'occasion de stimuler son petit Paul.

Après sa septième année de primaire, comme c'est la coutume, les fils d'agriculteurs délaissent l'école pour

œuvrer sur la ferme familiale. Étant fils unique, le chemin était tout tracé...

C'est également l'époque où l'Union Catholique des Cultivateurs (U.C.C., devenue l'U.P.A. en 1972) est la voix officielle du monde agricole et offre une panoplie de programmes et services, incluant la formation des jeunes. Les agriculteurs sont soumis à des conditions précaires : par exemple, de nombreuses exploitations ne sont pas encore desservies par l'électricité...

Dans ce contexte, les agronomes jouaient un rôle prédominant dans les paroisses, étant des conseillers compétents et précieux pour les fermiers.

Selon papa, un agronome du nom de Desrosiers aurait joué un rôle significatif dans le développement agricole, dans la région de Bécancour.

Homme dévoué et ambitieux, il inscrit deux jeunes de la relève à un concours de "jeunes éleveurs" qui devront participer à des épreuves telles l'évaluation du bétail, les méthodes de culture, gestion des céréales, transformation etc... Papa et Roland Bécotte sont sélectionnés... On est en 1940. Papa a 19 ans...

J'ignore pour M. Bécotte. Papa sera attiré au concours de jugement de bétail.

Il gagne le concours régional à Nicolet, ce qui le qualifie pour le concours provincial à Sherbrooke, concours qu'il gagne également. Reste l'épreuve ultime : le Championnat Canadien à Toronto. L'agronome Desrosiers jubile... Tante Marie-Anne ne se contient plus... (mon imaginaire en a ainsi décidé !).

Papa revient finalement de Toronto, officiellement couronné Champion Canadien des Jeunes Éleveurs. Le

tout Bécancour exulte !



Gauche : médaille Québec Droite : médaille Canada

Au retour de son Championnat, papa fera l'objet d'une grande fête régionale, à la salle paroissiale de Bécancour. Lui et son compagnon Roland Bécotte y recevront les grands honneurs devant dignitaires et tout le gratin provincial.



Papa apparaît au centre, sur l'estrade de la salle de Bécancour

Pour l'occasion, André Cyrenne, un autre jeune membre du Cercle des Jeunes Éleveurs de Bécancour sera appelé à faire la présentation des lauréats. On lui propose un discours qu'il apprend par cœur ! Monsieur Cyrenne n'a jamais oublié un seul mot ou intonation de ce discours : en 1989, il a 88 ans, et il me le défile intégralement, sans aucune hésitation. J'en ai conservé précieusement le contenu :

-J'apprécie bien l'honneur que l'on me fait de bien vouloir présenter mes deux compagnons de Cercle, Roland Bécotte et Paul Dubois. C'est une tâche délicate pour moi mais je la trouve simplifiée par le fait que nous, les membres du Cercle des Jeunes Éleveurs de Bécancour, avons l'honneur d'avoir les champions du Concours International. Cela démontre notre attitude et vous fait comprendre jusqu'où l'étude et le travail peuvent conduire.

Ces événements et cette pression ont sans doute été

épuisants (trop épuisants) pour un jeune homme de 19 ans... Dans les mois qui ont suivi, papa s'est retrouvé victime d'une sorte de maniaque-dépression qui le portait à répéter des gestes anodins, du genre nourrir les cochons à répétition... On a alors dû l'hospitaliser, supposément en psychiatrie. L'histoire n'en dit pas plus et je m'en réfère à la mémoire de grand-maman Marie-Louise...

Très heureusement, l'avenir démontrera qu'il n'en est resté aucune séquelle. Papa a pu vivre une vie remplie et harmonieuse.

Lui et oncle Ulric ont trimé dur et ont efficacement développé la ferme du rang Cournoyer. J'ai malencontreusement égaré deux publications du ministère de l'Agriculture du début des années 1940. Parmi les fermes de qualité et d'avant-garde sélectionnées dans la province, la ferme de Ulric et Paul figurait avantagement. On y soulignait la propreté, l'entretien des machineries, les pontages de ciment dans l'étable, les levées de fossé nivelées etc....

Durant ces années 1940-45 (année de son mariage), je crois supposer que papa a continué à parfaire sa formation au sein des Jeunes Éleveurs et de l'U.C.C.. Malgré une brève scolarité, papa écrivait un français impeccable.

C'est durant ces années qu'il est devenu agent d'assurances pour le compte de l'U.C.C. qui offrait une protection pour les membres sous forme de polices d'assurance-vie de 1000\$. Ce produit était très populaire auprès des agriculteurs qui réclamaient les services de papa de façon intense. Après le décès de maman en 1948, il y mettra davantage de temps et d'énergie.

COURTE VIE A DEUX...

1945-1948 : trois trop courtes années de vie à deux...



Papa et maman : photo de mariage juillet 1945

Dès leur mariage, Rose-Aimée et Paul se sont installés à Bécancour sur la ferme familiale, dans le rang Cournoyer, à un mille du village, propriété de oncle Ulric et tante Marie-Anne, les parents adoptifs.

Comme c'était la coutume, les jeunes mariés devaient partager la maison des parents, une expérience souvent problématique pour la jeune épouse. Zéro intimité,

sentiment d'imposture, adaptation à de nouvelles façons de vivre et de faire, déjà bien ancrées chez les *vieux* !

Il appert que tante Marie-Anne, si j'en crois les informations reçues, était dotée d'un caractère *pas facile*, irascible, parfois colérique. Je serais tenté d'utiliser l'adjectif *acariâtre*... Tante Marie-Anne n'aurait pas été du tout accueillante et facilitante pour sa bru. Maman en aurait beaucoup souffert.

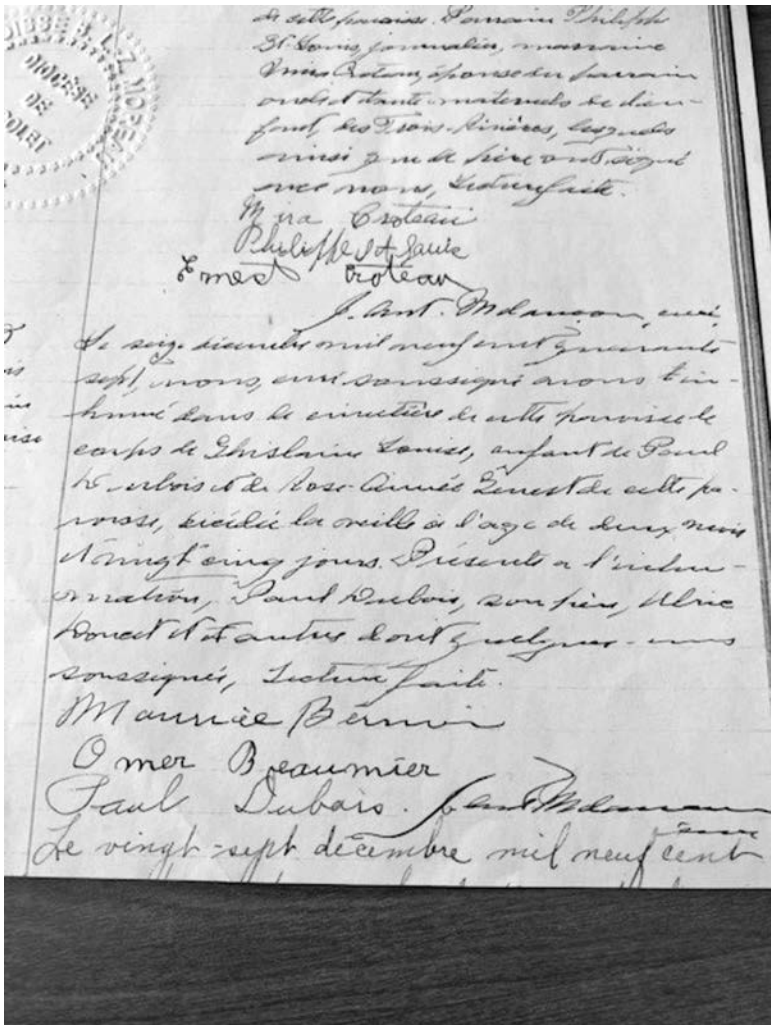
Puis le premier juillet 1946 : le grand jour ! Un beau gros bébé de 8 livres et quelques se présente. Maman accouche à la maison avec l'aide de Mémé Aglaé, mère de grand-maman Marie-Louise. Tout s'est bien déroulé même si maman, la veille de ma naissance, accompagnait papa aux foins ! Énergique et vaillante maman ! Je pense en avoir gardé quelques gênes... !



Première photo "officielle" à mes deux ans !

LOUISE

Puis, le 19 septembre 1947, une petite sœur se présente. Elle s'appellera Louise. Un beau bébé, aux dires de grand-maman, mais qui présente un problème majeur de santé, problème qu'elle n'a jamais pu documenter. Elle ne vivra que 2 mois et 25 jours : elle décède le 16 décembre suivant. Je n'ai malheureusement rien retrouvé de Louise, si ce n'est cet extrait des archives de la paroisse de Bécancour, du 27 décembre 1947



de cette paroisse. Domine Philippe
St Louis journalier, massaire
Mme Roten, épouse du farain
oude et tout maternels de chan-
font, les trois sœurs, lesquels
ainsi que le père ont signé
avec nous, lecture faite.

Mme Broseau
Philippe St Louis
& mes Broseau

J. Ant. Madancon, curé.

Le vingt sept décembre mil neuf cent quarante
sept, nous, curé sous-signé avons bien
honné dans le crématorium de cette paroisse le
corps de Christiane Louise, enfant de Paul
le ulois et de Rose Annie Lemest de cette pa-
roisse, née le sixième de l'âge de deux mois
vingt cinq jours. Présent à l'inhu-
mation, Paul Dubois, son père, Marie
Bonnet et d'autres dont je relègue les
sous-signés, lecture faite.

Maurice Bernier
Omer Beaumier
Paul Dubois. J. Ant. Madancon

Le vingt sept décembre mil neuf cent

Le curé Antoine Mélançon y confirme avoir inhumé :

Ghislaine Louise, enfant de Paul Dubois et Rose-Aimée Genest de cette paroisse.

L'acte comporte notamment la signature de Paul Dubois et de grand père Omer Beaumier. Mes recherches n'ont pas permis de retrouver une quelconque trace de son inhumation dans le cimetière de Bécancour.

Louise n'a pas vécu trois mois... mais elle m'a accompagné toute ma vie. Rares sont les soirs où je puis m'être endormi sans partager une pensée pour Louise. J'ai toujours gardé une conviction que Louise et maman ont influencé mes façons d'être, de faire, d'agir, même d'aimer ! Dans certaines situations de vie plus difficiles, je n'ai pas hésité à leur soumettre mon désarroi. Naïveté ? Candeur ? Peu m'importe : les résultats, eux, comptent !

Le prénom Louise (auquel s'ajoutera 60 ans plus tard celui de Mathilde) restera pour toute ma vie le plus doux, le plus noble.

Enfin, moins d'un an après Louise, surviendra le décès de maman, le 5 novembre 1948. Verdict : méningite. Je n'en saurai jamais davantage...

PETITE ENFANCE (2-5 ans)

Inconsciemment, je le répète, j'ai "gommé" une grande période de mon enfance. Je revois le petit gars de 2 ans qui s'amuse à circuler sous le cercueil de sa mère, étranger au drame qui se joue. J'imagine cette scène en pensant que, forcément, malgré toutes les bonnes volontés de la famille, mon enfance a été perturbée, un peu marginalisée.

Mes rares et confus souvenirs de l'époque de 2 à 5 ans, réfèrent à papa et mon oncle Ulric. Je me souviens combien ce dernier m'aimait, combien il respirait la bonté. "Ton ti-gars" qu'il m'appelait. Je me rappelle la tasse de "cacao" qu'il me préparait minutieusement, chaque matin, sur le poêle à bois.

Note au lecteur : dans les pages suivantes, j'utiliserai l'abréviation GMB pour désigner grand-maman Beaumier (ou Marie-Louise).

Me reviennent des souvenirs de mes visites chez GMB à Gentilly. Grand-papa Omer qui m'adorait : assis sur ses genoux, dans sa berceuse, il prenait une belle pomme rouge, sortait son canif, enlevait la pelure par bandes qu'il mettait de côté, découpait de beaux quartiers bien juteux que nous partagions tous les deux. Il me suggérait alors d'en remettre un morceau à GMB à la condition toutefois qu'elle soit douce et gentille avec moi et cesse de me laver les cheveux !!! J'inclus en annexe 2 un texte rédigé lors d'un atelier d'écriture, rappelant "le couteau de grand-papa"...

Je me souviens avec respect de tante Denise (la seule sœur de maman) qui me considérait comme son fils : je me rappelle la splendide ferme qu'elle m'avait donnée en cadeau de Noël. Aux dires de GMB, j'étais un véritable

spécialiste des travaux de la ferme et je leur offrais tout un spectacle !

Parmi mes rares souvenirs, me revient cette fois où, pendant une messe en soirée officiée par le curé Beauchesne, spécialiste d'interminables sermons, je me suis endormi sur le banc. A un moment du sermon, j'ai émis un bâillement bien senti et bien sonore qui a provoqué l'hilarité générale dans le saint édifice. Au retour à la maison, j'ai eu droit à ma première (et je crois bien ma seule) claque sur les fesses de la part de papa... Je me souviens même que mon oncle Ulric avait joué l'avocat de la défense, ce qui avait réduit la sentence...

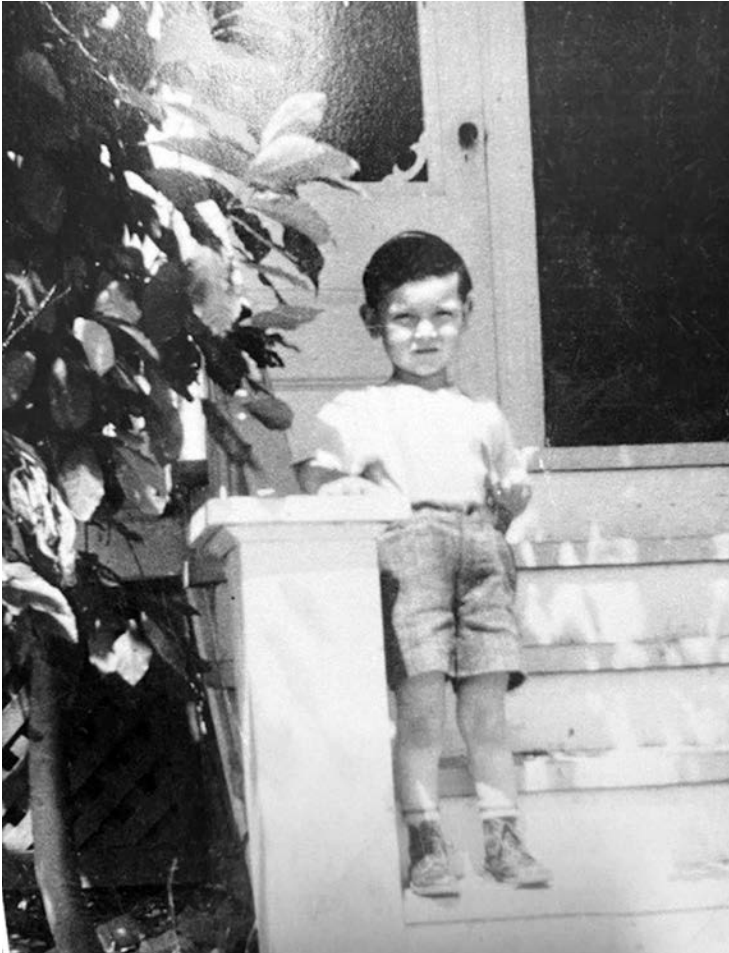
Je me rappelle également certaines visites que nous avions à Bécancour : tante Pauline, grand-maman et grand-papa Beaumier, tante Denise que j'aimais beaucoup. Décembre 2020, le journal Courrier-Sud demande à certaines "personnalités" de rédiger un conte de Noël. J'ai produit ce petit conte, davantage inspiré d'un souvenir d'enfance et qui, je crois, a sa place ici...Je le place en annexe 3.

Je conçois qu'il ne devait pas être facile pour mon père de constamment être de garde pour un enfant en bas âge alors qu'il avait tellement à faire. Je me rappelle cette fois où le coq m'avait sauté dans le dos près du poulailler et où papa avait accouru, avait empoigné le gallinacée et l'avait lancé plusieurs pieds plus loin..



La maison paternelle à Bécancour, rang Cournoyer

Et cette fois ou il est allé sarcler les patates "su'à côte". J'imagine que je devais être endormi sur le siège du "buggy"... La jument "west", réputée nerveuse, a entendu un bruit qui lui a provoqué une "épouvante" (expression utilisée pour exprimer la réaction de fuite des chevaux, dans des situations critiques : partir en épouvante). La jument a peut-être couru un demi-kilomètre avant de s'arrêter à une intersection de clôture. Papa est arrivé, hors d'haleine, pour saisir le mors du cheval et l'apaiser avant d'accourir auprès de son héritier passager, plus hébété qu'effrayé. J'imagine aujourd'hui les émotions qu'il a dû vivre...



Sur le perron avant de la maison à Bécancour

Faut que je parle de la moto de papa... lorsqu'il est décédé en mai 1970, il avait précieusement conservé, dans le garage attenant aux bâtiments de ferme, sa motocyclette. Une Indian, rouge vif, équipée de deux sacs latéraux en cuir, de chaque côté de la roue arrière.

Jusqu'à mes 7ans, la moto était le véhicule de locomotion officiel avec lequel il a parcouru des milliers de milles, dans les cadres de son travail comme agent d'assurances de l'U.C.C.



Papa, sa moto et... son fils !

Assis sur le réservoir à essence, disons que ce n'était pas des plus confortables mais je me sentais en sécurité. Papa était là, juste derrière moi. J'étais en confiance.... J'adore cette photo...

LA DOUCE IMPOSTURE !

J'étais né un 1^{er} juillet... A l'époque, la date butoir pour l'entrée à l'école était fixée au 30 juin...

Voyez l'impasse ?? ! Et moi, élevé par un père féru de connaissances, une grand-mère et une tante toutes deux enseignantes, j'étais prêt, fin prêt pour entreprendre ma première année. Sauf que la loi...

Dura lex, sed lex

Je comprendrai plus tard le sens de cette citation latine, quand je serai au Séminaire de Nicolet ! Donc : REFUSÉ à l'école de Bécancour !

GMB n'avait toutefois pas dit son dernier mot... elle qui avait développé de belles accointances avec Sr St-Georges... Sr St-Georges : elle mérite un chapitre !

SR ST-GEORGES

Rose-Alda Pagé, native de Mont-Carmel, entre chez les SS de l'Assomption en 1926 et on lui attribue le nom en religion de Sr Georges de Jérusalem. C'est donc un vice d'appellation qui lui a donné St Georges plutôt que Georges !

Entre 1928 et 1961, Sr St-Georges a enseigné dans la **même école, même classe (1^{ère} année), même local** : un total de 33 ans. De santé fragile, elle décède à l'âge de 55 ans, en 1961. Gentilly aura été sa seule affectation. Et quelle affectation ! Elle a été l'initiatrice scolaire de 2 générations, presque 3 !

Sr St-Georges était toute menue et toute frêle : les mauvaises langues soutenaient qu'elle était moins grande que ses élèves... (de 1^{ère} année, faut-il le rappeler !!!)



La réputation de Sr St-Georges n'est plus à faire. L'école du village de Gentilly, qu'on désignait par *l'école verte* (en raison de sa couleur !) qui abrite maintenant la bibliothèque municipale, a été baptisée *PAVILLON PAGÉ* en son honneur. Et la Fondation St-Georges fut créée, sous l'impulsion de Rémy Baribeau. Cette Fondation a pour but de soutenir financièrement le mouvement scout et elle demeure toujours en fonction.

Donc, pour faire une histoire courte, GMB et Sr St-Georges ont ourdi le complot : elles ont trafiqué ma date de naissance et mon adresse... : je devenais Jean-Guy Dubois, né le 30 juin 1946 et domicilié sur la rue Principale à Gentilly ! D'ailleurs cette sombre machination me suivra durant plusieurs années, devant vivre avec deux dates de naissance... !

MA PREMIÈRE ANNÉE (Gentilly)

Ainsi, je me retrouve bien installé chez GMB, juste en face de l'école verte ou j'entreprends ma première année sous

la bienveillance et la compétence de Sr St-Georges. Je pense bien que je suis un bon élève, bien " monitoré " par grand-maman !

Grand-papa Omer m'achète une bicyclette à 3 roues, tout un cadeau pour cette époque. Puis, au cours de l'hiver, voyant à quel point j'étais friand de hockey, il m'achète des patins, ceux du même Rémy Baribeau (!), mon petit voisin, patins qui ont déjà une longue expérience... mais qui feront mon bonheur pour au moins deux hivers. Quelle joie pour moi. La patinoire du village étant voisine de la salle paroissiale, tout juste à côté de l'école, je m'y retrouvais à 6 heures du matin ! Et j'y évoluais fin seul jusqu'à 8-9 heures, moment où les petits villageois commençaient leur journée ! Je garde un bon souvenir de cet apprentissage en solo. Ça explique sans doute pourquoi j'ai joué au hockey jusqu'à l'âge de 72 ans !!

Même si je me suis bien adapté à ma communauté d'adoption, je me sentais un peu comme un intrus... je vivais chez mes grands-parents, j'étais un genre d'immigrant !

Je dois relater ici un souvenir de cette année-là : un après-midi d'hiver, je me trouvais dans ma chambre à l'étage et je regardais vers la patinoire lorsque j'ai vu venir une jeune femme sur le trottoir. Elle descendait probablement de l'autobus (le restaurant Tourigny, juste à côté, servait aussi de terminus).

Elle portait un manteau semblable à celui que j'avais vu dans la garde-robe de maman à Bécancour. Pendant un moment, j'ai pensé que ça pouvait être elle... Elle est passée devant la maison et poursuivi sa route : une grande joie devenue une grande déception. J'étais descendu dans la cuisine raconter l'événement à GMB et je m'étais bien demandé pourquoi elle cherchait à dissimuler les larmes

qui lui étaient montées aux yeux...

Je me rappelle enfin des pensionnaires qui habitaient chez grand-maman : souvent des employés de la Banque Provinciale ou de la Gentilly Kniting. Ils occupaient une chambre et prenaient le déjeuner et le souper avec nous. Je garde de bons souvenirs d'eux, surtout des sous qu'ils me donnaient lorsque mes performances scolaires le justifiaient ! Une mention à Paul Vincent, le cordonnier du village, un modèle de générosité, qui me versait un beau gros 25 sous (une petite fortune à l'époque), sur présentation de mes résultats !

BÉCANCOUR 1953-54

A l'été 1953, je reviens donc à la maison paternelle à Bécancour et mes souvenirs se limitent à papa et oncle Ulric puisque c'est à cette période que tante Marie-Anne décède. Je n'ai toutefois pas de détails précis de sa maladie ni de son décès.

J'ai 7 ans, mon diplôme de 1^{ère} année bien en main, suite à l'imposture de GMB et sa complice Sr St-Georges qui a déjoué le système ! Je suis donc accepté en deuxième à l'école du village de Bécancour. Sr Gabrielle des Anges (Thérèse Boisclair) m'accueille dans son école... Étant un produit de Sr St-Georges, j'ai rapidement assumé mon rôle de premier de classe, "poussé" par GMB qui me gardait à l'œil et papa qui valorisait beaucoup la réussite scolaire.



L'imposteur... deuxième année à Bécancour...

Puis, je fis ma marque par ...ma bicyclette ! Je pense bien avoir été le tout premier Bécancourois à posséder une mini-bicyclette, roues de 18 pouces, flambant neuve, cadre rouge feu et ailes d'un blanc immaculé ! Un bijou qui a soulevé l'admiration de tous et que tous voulaient m'emprunter. Faut dire que j'habitais à un mille (près de 2 km) de l'école. Jusque tard l'automne et dès les premiers jours du printemps, c'était mon moyen de locomotion. Quel bonheur pour un gars de 7 ans. J'étais choyé et... envié !

A cette époque, la principale activité des petits et des grands, c'était le travail, du moins pour les fermiers comme nous. Six jours par semaine (la religion interdisait le travail le dimanche, sauf les tâches obligatoires usuelles), la journée débutait par le *train* vers 6 heures AM : traite des vaches, repas des cochons, poules, vaches et chevaux, écrémage du lait au centrifuge, descente des bidons de crème dans le puits pour conservation etc.... Puis, durant

les vacances d'été, c'étaient les foins, récoltes de l'avoine, maïs, le sarclage, jardin, etc...

La tradition orale (!) voulait qu'on soit apte à traire les vaches à l'âge de 7 ans ! Ainsi, le jour de mes 7 ans, je pus expérimenter la traite de la Jersey, une petite vache toute mignonne et réputée pour avoir des "trayons" très tendres. C'est aussi à la même époque que papa entreprit la culture du maïs sucré dont il deviendra l'expert régional. Ce que j'en ai sarclé du blé d'inde, au gros soleil, à la petite gratte !! Ce que j'ai en cassé du blé d'inde, empoché, transporté. J'en venais à rêver blé d'inde !!

Mais je n'étais pas très lève-tôt et il m'arrivait de rater le train du matin. Papa avait trouvé le truc pour corriger le processus... J'adorais jouer à la balle...Après avoir nourri les cochons, il me frappait des balles que je devais attraper. Il me frappait des fly au batte avec beaucoup de dextérité et j'étais son voltigeur-étoile ! Que de bons souvenirs, sous les yeux bienveillants d'oncle Ulric.

C'est dans ces mêmes années que l'Austin fit son apparition. Le besoin de locomotion pour ses activités d'assurances ainsi que le commerce de blé d'inde au marché de Trois-Rivières lui firent prendre la délicate décision d'acheter une automobile. C'est au garage Royer, tout juste à l'entrée de Cap de la Madeleine, que la transaction se réalisa.



La "fameuse" Austin derrière mon frère Gilles et ses chiots

L'Austin, une voiture anglaise de 1950, connaîtra une douzaine d'années de vie utile. Et je ne parle pas des escapades coupables de certains dimanches après-midi, en compagnie de mon ami Jean-Paul Pratte, quand nous allions cueillir l'Austin sur le quai de Ste-Angèle pendant que papa était au cinéma à Trois-Rivières.... Revenons à l'Austin... On réussissait, croyez-le ou non, à lester la voiture avec 10 poches de maïs de 8 douzaines dans cette voiture compacte, en enlevant les sièges et en fixant 2 poches sur les ailes avant avec un astucieux système de ficelles. Un véritable objet de curiosité pour les observateurs !

LA MARIETTE

La Mariette (nom fictif) vivait à Bécancour à temps partiel, dans la maison de ses défunts parents au village. Âgée d'une trentaine d'années, elle était supposément enseignante à Montréal, ce dont je me permets de douter puisque mes souvenirs se situent durant les jours d'école...

à Bécancour !

Albert Deshaies opérait son magasin général près du vieux pont Savoie, à quelques enjambées de l'école du village. Souvent, le midi, quelques écoliers passaient chez Albert pour acheter une friandise (une barre de chocolat se vendait 5 sous).

Quelques badauds avaient l'habitude d'occuper les 4 ou 5 chaises trônant devant la vitrine et s'échangeaient les rumeurs des environs. Ce midi-là, la Mariette était du nombre. La Mariette, je l'ai appris plus tard, avait des visées sur le beau Paul Dubois, veuf... Et Paul, lui, père monoparental, n'avait pas nécessairement et forcément les aptitudes et compétences pour habiller son fils.... Ainsi, je portais de longs bas de coton, beiges, avec une culotte courte. Personne ne semblait en faire de cas.

Il n'en était pas de même pour la Mariette qui, sur un ton plutôt cynique, explique à ses voisins de chaise :

-Ça-tu du bon sens d'attriquer un enfant de même ! Je voudrais ben, moé, m'occuper de l'arranger un peu. Pourtant, il a l'air fin. Je peux pas comprendre pourquoi Paul Dubois se prend pas une femme...

J'étais l'enfant de même, étonné, gêné, coincé, abasourdi... De retour à la maison, en fin d'après-midi, je m'empressai de raconter mon aventure à papa et oncle Ulric. Ce dernier, doux, bonasse, vacciné contre toute forme de méchanceté suggérait d'oublier cet accident...Papa, de nature calme, évitant la controverse et recherchant l'harmonie considérait que la Mariette n'avait certainement pas de mauvaise intention, qu'elle était un peu malhabile dans son approche, et qu'il n'y avait aucune nécessité de réplique à ce qui m'était apparu comme une forme d'agression... Il demeure que "l'événement Mariette" eut

trois conséquences :

1-Je ne portai plus jamais des fameux bas de coton puisque papa m'amena chez GMB à Gentilly où j'en fus quitte pour un renouvellement complet de garde-robe, au magasin de Maurice Trottier.

2- Si un jour j'avais des enfants, ils seraient organisés par une mère compétente en gestion vestimentaire !

3- Première déclinaison de la phrase-fétiche de papa, qu'il m'a conjuguée à tous les temps, dans mon enfance et mon adolescence :

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE !

PREMIERS PAS SUR LES PLANCHES...

A la fin de cette deuxième année du primaire, j'ai vécu une grande expérience. Pour la cérémonie de remise des prix de fin d'année, j'ai été sélectionné (!) pour jouer le rôle-titre dans une scénette intitulée La Bouquetière et le Boulanger. Une soixantaine d'écoliers accompagnés de leurs parents assistaient à l'événement dans la salle paroissiale (devenue Salle Nicolas-Perrot). C'était salle comble !

Tout de blanc vêtu, avec petit caluron de boulanger, j'avais à donner la réplique à Jocelyne Richard, ma petite consœur. Je me rappelle encore le moment-clé de la scène alors que Jocelyne avait cette phrase :

-Ah ! Que les garçons sont donc gourmands... à laquelle je rétorquais brillamment :

-Ah ! Que les filles sont donc coquettes !

Rires et applaudissements nourris de la salle, le triomphe !!!

Pendant les jours qui ont suivi, on en avait que pour ma performance, notamment sur le perron de l'église après la messe : "Et pis, tu trouves que les filles sont coquettes !!! ? AhAhAh !"

Mon premier contact avec la gloire qui... a ceci de particulier : elle est éphémère. Le reste de ma vie le prouvera !!!!!!!!!!!!!



Salle Nicolas-Perrot, secteur Bécancour... 70 ans plus tard !!!

ON VA AUX NOCES

Toujours durant cette "grosse" année 1953, papa commença à rechercher une compagne et rencontra Laurette Soucy, de Daveluyville. Il se gardait sans doute une petite gêne de cette fréquentation. : il partait le samedi soir ou le dimanche après-midi au volant de la rutilante Austin et petit à petit, m'amena chez les parents de Laurette, question d'appriivoiser la future belle-maman et le futur beau-fils...

Ils se marieront à Daveluyville et Laurette aménagera à Bécancour, avec papa, oncle Ulric et moi. Tout un choc pour le petit roi de la maison : je venais de perdre mon trône. Et un roi ne se rend pas facilement... et ce nouveau petit frère qui s'annonçait, une dizaine de mois plus tard (juin 1954), mon frère Gilles.



J'ai peu de réels souvenirs de cette période plutôt houleuse de reconquête ! Ça n'allait pas entre la nouvelle et le petit ancien !!! De telle sorte que GMB fut appelée à intervenir pour dénouer l'impasse...

L'ÉCOLE DE RÉFORME (1954-55)

(Pour certains, ce fut l'orphelinat mais pour moi, ce fut une école de réforme)

GMB avait une belle sœur religieuse, chez les Sœurs Grises de Nicolet, Sr St-Irénée. Les Sœurs Grises opéraient l'Hôpital du Christ-Roi dont une aile était attribuée aux orphelins : on l'appelait l'Orphelinat du Christ-Roi. Des orphelins, bien sûr, mais aussi des handicapés, perturbés affectifs, déficients légers... bref tous ceux qui ne s'ajustaient pas aux cadres dits normaux...

Il y eut donc conciliabule entre GMB, grand-papa Beaumier et Sr St-Irénée et il fut résolu que le rebelle soit "placé" à l'Orphelinat, là où la bonne sœur garderait un œil vigilant et constant. Je n'étais ni handicapé, ni orphelin (sauf de mère), ni perturbé (ou si peu !) ... L'objectif était de me *dompter* et dans ce sens, l'orphelinat jouait le rôle d'école de réforme, comme il existait dans les grands centres.

Je n'oublierai jamais ce jour de début septembre 1955... Je faisais mon entrée à l'Orphelinat, en compagnie de papa, GMB et grand-papa, accueillis par Sr St-Irénée. Je me rappelle l'imposant escalier de l'entrée et surtout, cette larme au coin de l'œil que papa tentait de dissimuler en m'embrassant. Je n'avais jamais vu pleurer papa....

-On va venir souvent, qu'ils m'ont dit en quittant.

Ce ne furent pas les plus beaux jours de ma vie... Je ne comprenais pas ce que je faisais dans ce milieu étrange. Nous étions une quarantaine d'enfants, peu homogènes. La plupart urinaient au lit, d'autres étaient dans un état de crise presque constant, d'autres expérimentaient la loi du plus fort, etc...

J'étais intelligent... mais pas surdoué ! Il demeure que, entré en quatrième année en septembre, j'ai accédé aux examens de... sixième année à Noël et suis arrivé deuxième. ! Sr St-Irénée trépignait de fierté !! Toutefois, un événement devait me sauver la vie : l'éboulis de Nicolet, une catastrophe majeure qui se produisit le 12 novembre 1955 et emporta une partie de la ville de Nicolet dans la rivière du même nom. Des dommages matériels incroyables et parmi les dégâts : le Foyer de Nicolet, autre propriété des Sœurs Grises. Je mentionne ce détail parce que ce sera l'occasion de récupérer les locaux de l'orphelinat pour accueillir les religieuses délogées du Foyer...

Je me rappelle les dernières semaines de mon séjour à l'orphelinat : pas d'électricité, pas d'eau courante. C'était surréaliste ! L'école se poursuivait, les repas, la récré... pas de douches, pas de toilettes (des chaudières de métal où on déposait en ligne...).

Décembre : les vacances de Noël arrivèrent enfin et mon premier retour à la maison. Oh ! Ce que j'étais pieux, poli, soumis etc... Durant ces vacances, par un bel après-midi d'hiver, j'étais occupé à scier de la pitoune en pièces de 4 pieds dans la cour d'étable. Je vois le taxi d'Hervé Trottier s'arrêter devant la maison et grand-papa Omer qui en descend. Je pars en courant à sa rencontre et papa arrive aussi. Grand-papa arrivant de Nicolet, était allé visiter sa sœur, Sr St-Irénée... Je ne retiendrai éternellement qu'une seule phrase de cette courte conversation : de la bouche de grand-papa :

-Le p'tit ne retournera pas à Nicolet après les Fêtes...

Un inoubliable moment d'allégresse pour l'enfant que j'étais et qui avait l'impression d'être libéré, de retrouver une certaine normalité. Et je suppose que papa, intérieurement, partageait ce moment de bonheur.

Ainsi, le 9 janvier 1956, je retournais à l'école du village de Bécancour, classé en ...sixième année !! (L'auriez-vous oublié ? !) alors que mes confrères et consœurs de l'an passé étaient, eux, en quatrième !! Sr Gabrielle de l'Assomption était fort sceptique devant cette situation... A la récréation de l'avant-midi, elle m'annonça que je devrais "descendre" en cinquième. Et je passai l'heure du dîner en cinquième avec un regard condescendant sur ceux de quatrième...non pas que j'étais orgueilleux... mais un peu "baveux" !!!

La récréation de l'après-midi fut plus dramatique : Sr Gabrielle m'indiquant que je devais retourner en quatrième... Il est ici nécessaire de comprendre que l'école était divisée en 2 locaux : première à quatrième à gauche et 5-6-7 dans l'autre...

Ceci signifiait que, à la gêne d'une cruelle rétrogradation s'ajoutait l'obligation de déménager mon pupitre dans la classe des petits. Ô opprobre ! On doute que certains petits malins n'hésitèrent pas à faire des remarques....

Et la dégringolade fut telle que, de premier de classe que j'étais en juin 1955, je me retrouvai "à la queue", au bulletin de fin janvier, au grand avantage de ma consœur Nicole Désilets qui m'avait toujours livré une chaude lutte...

RETOUR ET POURSUITE (1955-58)

Le retour de l'orphelinat marqua une période plus effacée. J'étais *dompté*, obéissant, respectueux : le Plan St-Irénée était un succès !!

Travail de la ferme, école, visites chez GMB, il s'agit d'une période plutôt neutre. J'adorais les sports : hockey

l'hiver et balle molle l'été bien qu'il n'y avait pas d'activités vraiment organisées. Mon frère Gilles grandissait aussi mais l'écart de 8 ans qui nous séparait rendait la relation bien superficielle.

C'est à cette époque que je décroche mon premier emploi hors maison... Notre voisin Louis Descormiers a commencé à fabriquer des bâtons de hockey dans sa boutique et l'entreprise progresse. Mon travail consistera à coller les palettes aux manches, à l'aide de serres de métal. Quelques petits voisins y sont aussi embauchés.

L'année scolaire 58-59 fut celle de ma 7^e année. Et la 7^e marquait les visites des recruteurs des divers collèges et pensionnats. Et il semble que j'avais le profil attrayant pour la "vocation". Tour à tour, les recruteurs des Frères de Écoles Chrétiennes, du Sacré-Cœur et autres communautés passaient "vendre leur salade", faisant luire leurs nombreux avantages, grandement axés sur le sport, on s'en doute.

J'ai finalement opté pour le Séminaire de Nicolet. Pourquoi ? Je ne sais pas vraiment ! Je conserve certains doutes à l'effet que Sr Gabrielle ait ourdi un certain complot avec le curé Charles Auguste Beauchesne qui, lui, vivait une compétition avec les curés des autres paroisses quant au nombre de vocations *produites... !*

Le Séminaire jouissait d'un prestige certain.

Je me rappelle aussi que le cours classique, d'une durée de 8 ans de pensionnat, générait des coûts élevés. L'Œuvre des Vocations, bien des lunes avant le Ministère de l'Économie, connaissait le principe des prêts *pardonnables !!!*

A la fin de l'été, juste avant mon entrée au Séminaire, le curé Beauchesne avait affiché sa fierté lors de son sermon

du dimanche :

-Le jeune Dubois a été accepté au Séminaire et fera honneur à la paroisse.

SR GABRIELLE DE L'ASSOMPTION

Avant d'entreprendre l'épopée du Séminaire de Nicolet, je tiens à consacrer un chapitre à Sr Gabrielle, une pédagogue qui aura occupé une place significative dans ma vie.



Née Gabrielle Baril (1910-2004), d'une grande et prospère famille de Princeville (Entreprises Princecraft), Sr Gabrielle était compétente et ambitieuse : plus qu'une enseignante, une mentore articulée, organisée, un Maître dans le plein sens.

Elle m'a transmis son ambition en même temps que la confiance, derrière l'austérité de sa cornette blanche. Confiance et ambition !

Les finissants de 7^e année étaient soumis à une sorte d'examen général de fin d'année, préparation à l'entrée au secondaire. Cet examen revêtait une grande importance pour Sr Gabrielle : elle visait rien de moins que voir ses protégés obtenir les scores les plus élevés de toutes les écoles de la paroisse. Et elle nourrissait de grandes ambitions pour moi...

Les examens se passent... les résultats sont publiés et, je me fais coiffer par Jeannine Deshaies de l'école du Grand St-Louis. Sr Gabrielle est en beau mozusse... Au lendemain, nous sommes en rang devant l'escalier extérieur de l'école. Elle annonce les résultats de l'examen... la victoire de Jeannine, la suprématie de l'école du Grand St-Louis... Puis elle me fait avancer devant elle et, elle m'administre une main au visage qui n'a rien de soufflet, croyez-moi. Sr Gabrielle est outrée et elle veut qu'on le sache ! Je ressens encore la chaleur qui me picote la joue (la gauche), 70 ans plus tard !!!

Heureusement, personne n'a osé rire...

A l'heure du midi, elle me demande d'aller la rencontrer au couvent. Elle m'explique... elle s'excuse... et en début de classe elle explique à tous ses élèves... Il faut toujours viser la première place, le mieux, le meilleur selon nos capacités, nos aptitudes. Il n'y a pas de honte à finir deuxième à la condition de viser la tête dans une prochaine occasion...

Je garde une profonde gratitude envers Sr Gabrielle, même si le fait d'utiliser une main volante pour renforcer ses habiletés pédagogiques puisse être discutable !

Je sais que mon entrée au Séminaire de Nicolet n'est pas étrangère aux démarches et aux ambitions de Sr Gabrielle. J'étends ma gratitude aux membres de cette congrégation des Sœurs de l'Assomption, communauté née à Bécancour (St-Grégoire), des éducatrices qui ont grandement marqué l'éducation au Québec.

LE SÉMINAIRE DE NICOLET

Septembre 1959, fort de mes 13 ans, la date d'entrée au Séminaire arrive ! On dépoussière la grosse malle entreposée dans le grenier de la maison, on prépare l'équipement nécessaire pour 10 mois de pensionnat : vêtements, affaires de toilette, raquette de tennis etc.

Ce jour de septembre 1959, on réussit à engloutir la grosse malle dans l'Austin, direction Nicolet... un peu anxieux devant ce destin inconnu. Papa m'encourage comme il peut mais je le sens lui aussi perplexe...

L'arrivée au séminaire est impressionnante : l'immensité des pièces, le gigantisme des corridors, l'énormité des escaliers... tout apparaît hors normes ! Après être passés à la procure (les questions de \$\$\$ sont toujours importantes), visite au bureau de directeur des élèves : il s'appelle Paul-Émile Dubois ! C'est quand même sécurisant ! Papa quitte et je me retrouve bien seul avec mon destin...

On m'assigne un casier dans la grande salle et un lit au dortoir. Une fois vidée, la grosse malle sera entreposée quelque part dans le grenier du séminaire. J'entreprends alors un sentier-découverte improvisé : la chapelle, la salle des petits, la cafétéria, ma future classe de syntaxe spéciale, le gymnase, la cour de récré, les tennis, le "balle au mur" etc.

Mes débuts au séminaire sont plutôt confus. Faire ma place, parmi une soixantaine de "nouveaux", apprivoiser lieux et modes de vie. Somme toute, je pense m'être assez vite acclimaté. Ma classification en syntaxe spéciale me permettait de sauver une année, complétant le cours classique en 7 ans au lieu des 8 statutaires. Ainsi le scénario normal de Éléments Latins, Syntaxe, Méthode était remplacé par Syntaxe Spéciale et Méthode Spéciale. Les années suivantes, soit Versification, Belles-Lettres, Rhétorique, Philo I et Philo II suivaient le parcours commun...

NOTE AU LECTEUR

Pour la section du séminaire, 1959-1966, plutôt que d'adopter une approche chronologique, j'irai par thématiques, au gré des moments "forts".

LA SOIRÉE DES NAVEAUX

Il était d'usage, en début de nouvelle année, de tenir une soirée-spectacle à laquelle on invitait les nouveaux à faire montre de leurs talents sur la scène de la grande salle. Musique et chants étaient évidemment à l'honneur.

Déjà un peu exhibitionniste, j'ai décidé d'y présenter un numéro. Une chanson, le récent "tube" de Michel Noël : Le père Gédéon s'en va t'au marché que j'écoutais religieusement à la maison, les oreilles collées sur l'énorme poste de radio de la salle à manger. J'en connaissais les paroles par cœur... et elles n'étaient pas faciles... Je vous fais état du refrain, 65 ans plus tard ! :

*C'est rond pis c'est long... pis c'est jaune pis c'est bon
Pis c'est dur ... pis ça fond
Pis c'est gros pis ça mord... pis c'est doux pis c'est fort
Pis ho donc ... pis quiens ben... pis harrié pis foule pas
Slaque un peu... pis lâche pas
Pis ça s'plume ... pis ça s'cuit*

Et pis ça s'mange aussi

Des paroles fort songées, à faire rougir Luc Plamondon... !
Et je m'étais bien préparé afin de ne pas bafouiller.

Assis dans la première rangée devant la scène, je regardais défiler les talents : piano, flûte, orgue, voix de soprano entonnant des titres classiques... Mon inquiétude grandissait au rythme des talents qui s'exhibaient.

Mon tour arrive enfin ; je m'exécute, a capella. Succès instantané, triomphe, ovation à la fin, je suis enseveli sous ma petite gloire ! Pour les quelques jours suivants, on me demande des copies des paroles de la chanson (c'était bien avant les photocopieurs...) et on me donnait 5 cents par production. Après une vingtaine de contrats (il y avait aussi 4 couplets !) au risque d'une tendinite et la demande déclinant, le triomphe devint l'histoire, la très petite histoire ! Ce fut quand même pour moi une leçon d'audace qui m'accompagnera...

UNE GUITARE !

Aussi loin que je me souviens, je "trippais" musique. Depuis la grosse radio-cabinet du salon familial, je me délectais du Bateau de Tahiti de Tino Rossi, puis de Bill Haley et Rock around the clock.

Et que dire des soirées à la vieille salle paroissiale ou les Paré descendaient de Montréal et animaient le plancher de danse : accordéon à pitons, percussions et ...la guitare... J'en salivais !

Ce dimanche après-midi de l'automne 1959, papa, maman Laurette et Gilles s'étaient annoncés au parloir du Séminaire. Je suis dans la grande salle et j'entends la voix

de Norbert, le portier, qui annonce : Jean-Guy Dubois de Bécancour demandé au parloir. J'accours : ils sont là et papa tient dans ses mains, enveloppée dans du papier brun... une GUITARE... !! Émerveillement, pamoison, comme un rêve auquel j'aurais renoncé ! Un beau moment de vie. Les sessions de parloir étaient généralement trop courtes. Celle-là m'est apparue bien longue !!!

Dès qu'ils eurent quitté, je me suis enfui vers la salle de musique où il y avait des cabines munies de pianos, lutrins etc... pour toucher, admirer, caresser cette merveille toute belle, toute luisante...

Petit problème : je n'avais AUCUNE idée du fonctionnement de ladite merveille... et on était loin de l'époque des moyens électroniques ! On m'avait informé qu'un certain Guy Chatillon, un externe, connaissait les accords de guitare... Objectif pour le lendemain : rejoindre ledit Guy Chatillon...

Vous direz-je que ce fut fait ! Plus tôt que tard !!! Guy vint me montrer quelques positions de doigts, notamment l'accord en Ré. A partir de là, je mis une énergie inépuisable à maltraiter l'accord en Ré. Heureusement, Guy m'avait enseigné une technique artisanale pour accorder ma guitare.

L'absence de support pédagogique et de méthode ne m'a pas permis de vraiment atteindre un degré de maîtrise de l'instrument. Je me suis consacré avec ardeur sur des chansons à 3 accords : *Une Promesse*, succès de André Lejeune aura été mon point de départ. Puis mon confrère Éloi Arseneault me fit découvrir les Everly Brothers et *Bye Bye Love* ! Je prenais de l'assurance mais peu de technique ! The Animals, avec *House of the Rising Sun*, vers 1965, qui se travaillait sur 5 accords, est devenu pour moi une petite révolution musicale !!!

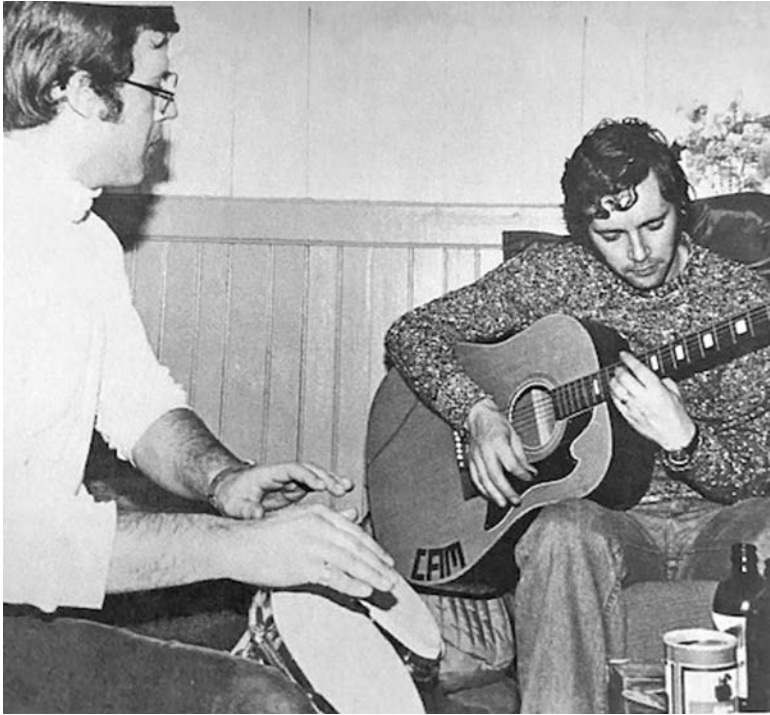
Mes connaissances musicales m'ont mis sur la route de mes amis Morel de Bécancour, René et Jules. Plutôt "basic" comme groupe, chemise rouge vif avec jabot blanc à pois noirs, nous avons parcouru quelques petites salles et soirées, avec un répertoire limité mais "d'époque" ! Des sets carrés, des "Paul Jones", quelques solos du type *Guitar Boogy Shuffle* et mon interprétation incomparable de *L'Amour* que j'ai pour toi de Dick Rivers. Je découvrais alors que je n'avais ni la voix ni le talent d'un chanteur... !

Durant ces années d'adolescence et plus tard à l'Université, ma guitare m'a toujours suivi. J'avais certaines aptitudes pour réaliser des fonds musicaux lors de nos nombreux *partys* : tubes des chansonniers à la mode, chansons paillardes (De Profundis- Nini Peau d'Chien), *Le Temps des Fleurs* (Vicky Leandros), sans oublier Nino Ferrer et le fascinant Plume Latraverse !

Ma guitare sera aussi sollicitée lors de mon passage chez les Scouts....



**Un grand moment de bonheur :
ma guitare, 1959, Séminaire Nicolet**



LES SCOUTS

PINSON PATIENT !

Il existait une bonne troupe scout au Séminaire de Nicolet. Les Éclaireurs (12-14 ans), les Commandos (15-16 ans) et le Routiers (17 ans et plus). Je cite de mémoire...

Comme j'ambitionnais de *tout essayer*, je me suis joint à la troupe 7^e Jean-Nicolet, chez les Éclaireurs durant les années 59-60 avec la patrouille des Lynx.

Mon chef de patrouille (C.P.) était un certain Raymond Lafond.

L'entrée chez les scouts était marquée par une initiation en règle, selon un rite évidemment secret !!! Il était d'usage

de donner au nouveau scout un totem. Le totem était constitué du nom d'un animal à qui on pouvait s'apparenter ainsi que d'une qualité.... À ACQUÉRIR !

On m'accola mon totem : PINSON PATIENT. Je dois avouer avec le recul que c'était pas un mauvais choix... surtout à l'égard de la qualité à acquérir...

Dubois : une vie er

Dubois aura pris des centaines et voire des milliers de
macune à une histoire. Avec la précieuse collaboration
ec les archives personnelles de M. Dubois et celles du
24 ans de vie publique et politique, 24 photos reliées
sionnelle.



Pinson Patient Troupe 7^e Jean-Nicolet

École de plein air, de nature et de débrouillardise, le scoutisme permettait de développer diverses compétences qui se traduisaient en *badges*. Chaque scout pouvait ainsi choisir ses badges, selon ses intérêts et compétences et chaque badge était illustrée par une icône, en tissu, qu'il

fallait coudre sur les manches de notre chemise officielle.

J'en ai accumulé plusieurs ! Je me rappelle celle de secouriste, de troubadour, de pionnier, de cartographe, pour nommer celles-là. A cette époque, le grade suprême des Éclaireurs était le titre de *SCOUT DE LA REINE*... Et il me le fallait ! Et je l'ai réalisé ! Après avoir acquis un nombre minimum de badges, l'épreuve finale était une excursion **en solo** d'une durée de 28 ou 36 heures (à mon souvenir), équipé d'un sac à dos, un minimum de victuailles, une gourde, une mini-tente individuelle et sac de couchage, une gamelle (équipé pour cuisson légère), une lampe de poche, des allumettes, une carte géodésique et quelques vêtements.

Le parcours était préparé à l'avance et les principaux indices, outre la carte, étaient des *signes de piste* qu'il fallait découvrir et analyser en cours de route en laissant derrière soi des indices démontrant qu'on était bel et bien passé là ! On était vers fin septembre.

Ce serait mentir que de dire que j'ai bien dormi, blotti dans mon sac de couchage, sous ma maigrelette pop-tent ! En fait, je pense bien que je n'ai pas dormi du tout ! C'est tranquille le bois... mais Dieu que c'est vivant, surtout la nuit ! Tous les animaux s'étaient donné rendez-vous pour explorer ce drôle d'artefact qui venait perturber leur habitat. Chaque écureuil qui s'est présenté pour flairer mon campement, filtré par mon imagination, devenait un ours ou un loup, ou n'importe quelle bibitte ayant de l'appétit et des dents !

Le sommeil ne fut pas un succès mais le tracé et les épreuves, dont celles de trouver quelques plantes comestibles et de l'eau, furent bien réussies. Je me rappelle avoir un peu triché pour remplir ma gourde d'eau fraîche, le tracé m'amenant dans un rang agricole : j'ai pu

profiter de la générosité d'une fermière compréhensive. Par ailleurs, j'ai pu déguster quelques fruits sauvages, des pommes, merises, cerises en cette époque où la mycologie était une science en devenir et tous les champignons empoisonnés !

Ainsi, j'ai pu coudre avec fierté la badge *de Scout de la Reine* sur ma chemise !

Un an à peine après mon entrée chez les Scouts, le chef de troupe me convie et me demande de créer une nouvelle patrouille, (les 4 existantes ne suffisant plus à la demande), et devenir chef de patrouille (CP). A la fois excité et inquiet, j'acceptai l'offre et quelques semaines plus tard naissait la patrouille des Cougars. Et j'ai choisi le cri de ralliement de la patrouille :

À L'AFFÛT

Je regroupais mes hommes en criant haut et fort :
COUGARS

Et ensemble, ils répondaient : À L'AFFÛT. Une fierté ! Cette volonté de toujours vouloir atteindre le sommet me suivra d'ailleurs toute ma vie ultérieure.

J'ai quitté le scoutisme à la fin de la deuxième année... une crise d'adolescence était en gestation... Pour ce qui est de la patience, ce n'était pas tout à fait réussi ! Et ce ne l'est toujours pas !!!!

LA CRISE D'ADOLESCENCE

... Cette période houleuse que tout jeune homme doit traverser... J'ai 15 ans ; je suis en classe de Versification (équivalent de 11^e année ou secondaire IV).

J'ai perdu mes repères, après l'expérience du scoutisme. Questionnements incessants, paresse, désir de gagner de l'argent, et quoi encore ! Mes notes ont dégringolé au point où mon prof titulaire jugea bon, vers le printemps, de m'inviter à son bureau pour m'expliquer que, à son point de vue, je n'avais pas les aptitudes nécessaires à la réussite du cours classique. Il me recommandait d'abandonner le séminaire et de plutôt m'inscrire à une formation de type technique, genre mécanique, techniques papetières ou autre...

Tour à tour, j'explorai diverses orientations, moins exigeantes... : l'École Normale Maurice Duplessis qui formait des enseignants ayant complété 11 ans de scolarité, l'École des Hautes Études Commerciales (Montréal), les Forces Armées... Un printemps plutôt pénible !

L'abbé Charles Élie, un grand gaillard, sympathique, directeur des Études, me convoque à son tour... Contrairement à mon prof de Versif, il croit plutôt que je ne suis pas une cause désespérée et il me suggère de consulter un "orienteur" ! Un ancien du séminaire, Gustave Boisclair, exerce ce métier, nouveau pour l'époque et il exploite une petite clinique privée à Trois-Rivières. Peut-être pourrait-il m'apporter un peu d'éclairage ?? C'est ainsi que je me retrouve au bureau dudit Gustave qui me soumet à une batterie de tests psychométriques.

Le verdict tombe assez rapidement : j'ai les capacités nécessaires pour compléter mon cours classique et mes aptitudes ne sont aucunement orientées vers le "technique", mais bien davantage vers les Sciences Humaines : psychologie, sociologie, droit.... Bon ! Toujours ça de gagné !

L'été se passe... je n'ai pris aucune décision. Je travaille sur la ferme paternelle. Arrive le mois d'août où il me fallait

me brancher : urgence ! On connaît l'histoire de St-Paul qui a vécu une révélation sur le chemin de Damas. J'en ai vécu une sur le chemin de Bécancour puisque, ce matin-là, je me réveille avec l'idée bien nette que je dois retourner au séminaire. Vite de même : allez savoir comment ou pourquoi !!!

Il me faut donc me rendre à Nicolet pour valider une admission en Belles-Lettres et ce ne sont certes pas mes notes de l'année précédente qui plaident en ma faveur. Le même abbé Élie m'a facilité la démarche et j'ai été accepté sous condition...La motivation était au rendez-vous et mon année de Belles-Lettres avec le réputé abbé Marcel Leclerc fut satisfaisante et mes notes se sont grandement améliorées.

Durant toutes ces péripéties, vous me demanderez où était papa ???? Il était bien là, observateur des mes tribulations... mais il intervenait peu, me faisait confiance. Je passais 9 mois au pensionnat et l'été, je m'occupais de la ferme. A cette époque, papa avait accepté le poste de secrétaire-trésorier de la municipalité, puis de la Commission Scolaire, ce qui l'occupait énormément. Je devenais un important collaborateur pour les mois intenses de l'été, semences, récoltes blé, maïs, traite et soin des animaux. Disons que j'étais plutôt vaillant et débrouillard et je pense qu'il était fier de moi. Gilles avait alors 7 ou 8 ans mais était asthmatique, ce qui le tenait hors des travaux de ferme. Ainsi papa était généreux et compréhensif avec moi... Une chance !!!!

JEUNESSE ÉTUDIANTE CATHOLIQUE (J.E.C.)

Un autre défi s'est présenté au cours de mon année de Rhétorique : la JEC. C'était un mouvement provincial représentant les intérêts et préoccupations des jeunes

étudiants. J'avais accepté de participer à une journée de réflexion qui réunissait des représentants de chaque classe. J'y avais été sélectionné comme secrétaire d'atelier de mon groupe réunissant des étudiants des classes de Belles-Lettres, Rhétorique et Philo.

Ce petit événement profondément anodin devait se révéler un élément marquant de mon parcours. Mon rapport, que je devais lire devant l'assemblée des élèves, s'est révélé pertinent et bien parsemé d'humour. Je me rappelle la conclusion : *Ultimement, il faut bien convenir que le chiâlage est un signe de santé*. Je fus alors convié à rallier l'Exécutif de la JEC du Séminaire. Quelques mois plus tard, j'en devenais le président local, puis président diocésain !

Avec les aumôniers, l'abbé Raymond Champagne et l'abbé JY Fréchette (qui furent 2 figures très marquantes de mon évolution), il me fallait parcourir le diocèse, incluant toute la région de Drummondville, de Victoriaville.



Exécutif de la Fédération Diocésaine de la JEC, Le Nouvelliste 1964

Visites auprès des conseils des écoles secondaires et collèges, en plus du Séminaire bien sûr, promotion du mouvement, explication du programme, assistance aux activités de diverses écoles : cette période fut très formatrice quoique... mes notes ont dû en souffrir.... Mon ami et confrère Michel Poirier était aussi embarqué dans le mouvement et nous avons vécu des moments mémorables. Bref, ce fut une expérience de vie fort enrichissante...

L'APPEL DE LA VOCATION

N'oublions pas, en entamant ce chapitre, que mon entrée au Séminaire de Nicolet était justifiée par le fait que je représentais un « espoir de vocation »... De la graine de curé !!!



Un beau jeune homme, devant son séminaire !

Mes 7 années d'études avaient fait de moi un jeune homme sérieux et engagé dans son milieu. J'avais 19 ans, en classe de Philo II, l'année de la grande décision.

Je m'orientais vers le sacerdoce... mais il y avait du "mou" dans mes convictions ! J'avais quand même fait une démarche auprès des Pères Dominicains, l'Ordre des Prêcheurs. Ceux-ci se spécialisaient dans la prédication, les retraites etc... Et il y avait le célèbre père Marcel-Marie Desmarais qui écrivait, présentait des capsules à la radio, animait des émissions de télé : il connaissait alors une célébrité certaine. Donc, les Dominicains se présentaient comme une belle option pour moi.

Durant les mois d'hiver, les diverses communautés faisaient leur recrutement et venaient faire des présentations auprès des finissants de collèges classiques : les Franciscains, les Oblats, les Jésuites etc... Vint le tour des Dominicains... Leur délégué était fort convaincant ! Il avait visiblement été informé de mon intérêt et me confia qu'il souhaitait vivement me retrouver à St-Hyacinthe dès l'automne prochain !

Toujours est-il que, quelques semaines plus tard, on m'appelle au parloir. Un jeune dominicain m'y attend, m'annonçant qu'il vient prendre mes mesures pour la confection *éventuelle* de ma bure de postulant... Étonnement et recul de ma part. Il m'assure qu'il n'y a aucun engagement et que rien ne sera entrepris avant une confirmation officielle de ma décision...

Le pauvre ! Il a davantage pesé dans mon indécision que dans ma décision !

Arrive la célèbre et solennelle retraite des finissants au printemps 1966, un exercice qui dure 4 jours, isolés du collège, avec horaire plus qu'intensif de prédications, de méditations, de rencontres avec mon directeur spirituel au terme duquel se tenait la grande soirée du dévoilement des vocations.

Une cérémonie d'envergure et de solennité où tous les étudiants du collège étaient massés dans la grande salle, les premières rangées étant réservées aux familles des finissants. A cette époque où le sacerdoce était encore très à la mode, on supputait ferme chez les étudiants à savoir si untel annoncerait la « bonne nouvelle » du sacerdoce... ou pas ! Il se développait même un système d'évaluation basé sur les probabilités des uns et des autres. Et on gageait ! Et je devais sans doute faire partie des candidats aux probabilités élevées...

SURPRISE !

Mais, voilà-t-il pas que, durant la retraite, je fais plusieurs visites à mon directeur spirituel, l'abbé Jean-Yves Fréchette. Jean-Yves était le « king » des directeurs spirituels et on se connaissait bien puisqu'il avait été aumônier de la JEC du temps de ma présidence...

J'ai dû me présenter à son bureau en quelques occasions, lui verbalisant mon malaise, mes craintes, mes appréhensions... J'étais bien plus un joyeux luron qu'un ascète ! La vie religieuse me faisait peur ! D'une part, je ne voulais pas décevoir ceux qui avaient beaucoup sacrifié pour moi (dont papa, grand-maman) et d'autre part, je doutais que mon caractère sociable et entreprenant soit compatible avec cette discipline.

Au terme d'une de ces rencontres, l'abbé Jean-Yves, un gars charmant mais un peu sanguin et capable d'être intempestif, se leva de sa chaise d'un bond et me déclara, sans espace pour la réplique :

-Dubois : tu vas aller à Laval (Université) en Psycho, comme tu m'y as fait allusion et tu ne me parles plus jamais d'être curé. (Fin de la citation !!)

J'étais libéré ! Et le soir du dévoilement, quand arriva mon tour, le supérieur m'appela sur scène :

-Jean-Guy Dubois. ----- Orientation Professionnelle

Et il épingla à mon veston le triptyque de rubans aux couleurs de la profession choisie : (je me permets ici une possible erreur !) : 2 rubans blancs et un de couleur lilas.

Après la cérémonie, je descendis retrouver papa et grand-maman dans la salle. Papa ne manifesta pas de déception : il respectait ce choix et je le sentais fier de son fils, même laïc !! La profession de Conseiller en Orientation en était à ses premiers balbutiements, peu connue encore. Grand-maman aurait bien souhaité un petit fils prêtre mais se réjouissait, à tout le moins, d'avoir un « universitaire » !!!

Je me suis couché, ce soir-là, non sans une petite pensée pour ces petites *blondes* que j'avais virées, au cours des années précédentes, sous prétexte que je m'orientais vers le sacerdoce... Je me console en me disant qu'elles sont devenues mères, grand-mères, voire arrière grand-mères et me l'ont depuis longtemps pardonné !



Photo de finissant Séminaire de Nicolet.

Fin de la première partie.

ÉPILOGUE- PREMIÈRE PARTIE

Ce tour d'horizon de mes 20 premières années de vie, revues plus de 50 plus tard, me permet d'encore me découvrir... et me comprendre ! (même me surprendre !). Et je me permets d'en faire une brève analyse psychophilosophique !

-Tout se joue avant 6 ans, supposent les spécialistes du comportement.

Eh bien : moi, j'affirme aujourd'hui que

-Beaucoup se joue avant 20 ans !

Quelques considérations :

-Je voulais tout essayer : les scouts, les sports (j'ai même joué un match de football... ce fut mon dernier), la JEC, le théâtre, la musique etc...

Je voulais tout essayer et j'ai tout essayé ! J'ai été et demeure un généraliste. J'aime me rappeler cette citation d'un de mes profs :

-L'ÉRUDITION : c'est savoir TOUT DE RIEN

-LA CULTURE : c'est savoir RIEN DE TOUT.

Je suis définitivement un culturel !!!

L'audace : cette faculté d'accepter, d'oser les opportunités, surtout celles qui nous rebutent ou nous font peur. Je crois de plus en plus que c'est l'audace qui nous pousse vers les sommets. Ce sont souvent les petits défis qui cachent les grandes opportunités.

-De simple scout à chef de patrouille et scout de la Reine...
-De simple secrétaire d'atelier à président diocésain.

J'ai atteint les sommets sans même les viser !...

Cette audace qui me suivra le reste de ma vie...!
L'audace : fille de la confiance...

DEUXIÈME PARTIE

20-35 ANS

1966-1969

Place maintenant à mon entrée dans le monde autonome (ou adulte !) : mon arrivée à l'Université Laval, septembre 1966. Moment de fébrilité et aussi de brisure. Abandon du confort mental que me procurait la vie du séminaire, confrères, ascèse. Contact avec un nouveau milieu de vie : LIBERTÉ ET DÉCOUVERTE !

Je me retrouve donc en première année de la Licence en Orientation Professionnelle, une très jeune faculté, logée dans une très vieille bâtisse qu'on appelle joliment "le poulailler" ! Je m'acoquine assez rapidement avec des compagnons de classe, Léandre Bibeau, bien sûr, mon confrère du SN puis Pierre Ducharme et Patrice Bégin qui deviendront des amis pour la vie.

Je loge dans un pavillon tout neuf, non encore "baptisé". On lui a donné l'acronyme NMG pour Nouvelle Maison des Garçons ! J'y habite la chambre 6671, lambeau de souvenir !!! A cette époque, nos mœurs judéo-chrétiennes n'étaient pas encore ensevelies... alors que les filles avaient leur pavillon bien à elles. On l'appelait fort délicatement "Le Cerisier" ! Impénétrable !

Je suis plutôt un bon élève, discipliné et studieux. Mes sorties sont limitées et mes visites à Bécancour sont espacées.

Deuxième année : j'emménage avec Léandre et Simon Rousseau (2 ex-SN) dans un 5 pièces sur Myrand, à quelques pas du campus. Nous avons comme voisin

les frères Poirier, Claude et Michel, deux autres ex-SN. Une sorte d'affranchissement de la vie monastique de la première année ! Et là, ça s'anime !

Je me suis procuré ma première voiture : une rutilante Valiant. On est plus sorteux... avec les amis de classe. Des soupers au Foyer, rue St-Jean, ancêtre des brasseries modernes, où on nous servait un bon steak haché sur planche de bois pour 1,25\$ et des fins de soirée au Shamrock, sur boul. Laurier où nous étions des habitués, devenus amis avec Billy Martin, un trompettiste qui y faisait la musique avec son groupe...

Je finis par me "faire un blonde", elle aussi étudiante à Laval. Ça dure quelques mois jusqu'au moment où elle me flushe pour des raisons que j'ai oubliées ! La rupture occasionnera une jolie peine d'amour ! En perte relative du contrôle de mes émotions, je me récluse, je m'isole : rêver, imaginer, regretter, espérer... tous des verbes qui s'accordent avec la situation. Sept jours sur sept, j'étudie, j'essaie de m'évader de ma douleur... Il en va de la peine d'amour comme de la picotte : il faut l'attraper au moins une fois dans sa vie. Celle-là aura été ma première et aussi ma dernière !!! Par souci de confidentialité, je ne révèle pas son nom ! Elle a peut-être aujourd'hui des enfants, qui seraient bien déçus d'apprendre qu'ils auraient pu m'avoir comme père !!!!!!!!!!!!!!!

Et je me jette à corps perdu dans mes études... Il fallait, en 3e année, présenter un mémoire ou une thèse de fin d'études. Et je connaissais déjà le sujet que je voulais traiter... Et mon hiver 1968 sera consacré à préparer une thèse, ayant pour thème : *les intérêts professionnels et le statut dans le groupe*. Je voulais arriver à démontrer la corrélation entre les aspirations des élèves de 11^e année avec leur statut sociométrique, la position sociale qu'ils occupent dans leur groupe, mesuré à l'aide du *test*

sociométrique. Je vous en fait grâce !

La rédaction d'une thèse implique une étape plutôt longue et fastidieuse, soit une *revue de la littérature*, bref, tout ce qui peut s'être dit et écrit sur le sujet...Ça signifie des heures et des heures à la bibliothèque, recherches, lectures... bref l'occupation idéale pour un gars en peine d'amour ! A la fin du semestre d'hiver, tout était complété : me restait à réaliser l'expérimentation dans le milieu.

Puis l'été arrivé, j'ai eu le temps nécessaire pour gérer l'oubli ! On m'offre un stage d'été à la Commission Scolaire Régionale de l'Estrie, à Sherbrooke. Mon confrère Pierre Ducharme est aussi sélectionné.

DIANE

Je passerai quelques ennuyantes semaines dans les écoles d'Asbestos (devenue Val des Sources) avant d'être affecté aux écoles de la ville de Sherbrooke. C'est l'époque où je fais la rencontre de Diane, une magnifique grande jeune fille et qui, en prime, a quelques origines bécancoiroises. Ça se passe au mariage d'André Désilets et Micheline Cyrenne, cousine de Diane. À partir de là, l'été passe bien vite, entre Sherbrooke, Bécancour et... Notre Dame du Bon Conseil ! Elle reviendra davantage dans la conversation au cours de plusieurs années à venir....



Diane, été 1968

La troisième année sera vraisemblablement reposante ! Il ne me reste qu'à réaliser mon expérimentation de thèse, puis rédiger et présenter le tout devant un comité d'évaluation. Entre temps, j'ai pris appartement avec Michel Tousignant qui lui, est en Médecine. Rue de Norvège, dans un bloc tout neuf. Je connaissais bien Michel : on était confrères depuis la première année à Gentilly et on s'est suivi pas à pas au Séminaire durant 7 ans !

Une année 1968-69 finalement mouvementée : outre une nouvelle blonde et mon expérimentation dans les écoles secondaires de Sherbrooke, je suis affecté à un stage de fin d'études... Pas trop désorienté puisque je me retrouve au service d'Orientation du Séminaire de Nicolet, dans le bureau même de l'abbé Raymond Champagne, mon "propre" orienteur !!! J'y consacre 2 jours/semaine. Et puis, pour compléter mon horaire... je me retrouve au poste de

prof d'éducation physique à la Commission Scolaire de l'Ancienne-Lorette !!! Du vrai Dubois : toujours à 100 à l'heure !! Cette affectation est de une journée par semaine et je partage la tâche avec mon ami Simon Rousseau qui est en 3^e de Médecine. Nous couvrons alors 4 écoles primaires de l'Ancienne Lorette ! La seule compétence qu'on a tous les deux, c'est notre bonne volonté !!!!!

... et ma créativité ! Ainsi, mes activités en salle consistent notamment à pratiquer des pyramides humaines (vu à la télé et ancêtre du cheerleading !) ... Pour l'extérieur, après avoir invité mes élèves à faire une "ramasse de vieux balais" dans leur voisinage, je me retrouve avec une montagne de ces vieux balais ! Une fois raboulinés avec du ruban gommé, on réussit à en faire des bâtons de ballon-balai ! Et mes tournois de ballon-balai feront un tabac dans mes écoles !!! Il arrive même que des pères d'élèves se présentent et agissent comme gardiens de buts ou juges de ligne.

A la fin de l'année, lors d'une soirée de remise des prix (de fin d'année), je reçois un hommage inespéré et inattendu d'un petit groupe de pères qui viennent me confier que je suis le "meilleur prof d'édu" qu'ont connu leurs filles et fils !!!

Enfin, au printemps 1969, les offres d'emploi se multiplient pour les finissants en Orientation... Pour ma part, j'en analyse 8, venant de Sherbrooke et région, de Trois-Rivières, jusqu'à Rimouski. Et mon choix se portera finalement sur.... Roulement de tambour !!... Nicolet ! Faut savoir oser !!!

Mon confrère Léandre Bibeau s'y retrouvera également et nous serons tous deux affectés à la toute nouvelle école polyvalente Jean-Nicolet qui ouvre ses portes, notre directeur étant, évidemment, l'abbé Raymond Champagne.

L'ÉTE 1969

Je l'intitule l'été '69 puisque, dans mon livre à moi, c'est un moment tournant de l'histoire du Québec. Le cœur de LA RÉVOLUTION TRANQUILLE !

Un changement profond des mœurs, l'affranchissement du plénipotentat du clergé, la mise en opération de la fameuse réforme suivant le rapport Parent qui bouleversait complètement le système d'éducation, ouvrant les portes des universités. 1969 : époque de tous les possibles. Nous étions les baby-boomers ! les héritiers de la fin de la guerre, nous profitons de l'enrichissement causé par l'industrialisation, délurés, ouverts etc... sans oublier la célèbre Exposition Universelle de Montréal qui avait tracé la voie en 1967, l'orgiasque Festival Pop de Woodstock et quoi encore !

Étant affecté à Nicolet, je pouvais vivre à la maison paternelle mais j'ai préféré m'installer au Port St-François à Nicolet, dans un chalet que Léandre et moi avons co-loué. Un été du tonnerre où les activités pullulaient entre ND du Bon Conseil (résidence de Diane), Nicolet et Bécancour.

C'est lors de cet été '69 que naissait le fameux CAB pour Club Automobile Bécancour qui a marqué les esprits (et les soirées) durant plusieurs années. Le CAB est vite devenu une institution à Bécancour. Nous avons frôlé les 100 membres, à certains moments. Nous avons une "mission" de rallye-automobile mais nous avons largement dépassé les objectifs !!! Rien ne pouvait nous arrêter : organisation de soirées avec des groupes musicaux de l'extérieur, notre club de balle, de ballon-balai, un local organisé dans l'ancien poulailler de Walter Dubois (rue des Ormeaux). Et j'en passe.

Rémi Provencher, Serge Miron, Pierre Ducharme,

Jeanine Deshaies et autres figurent au rang des premiers membres...Ils resteront des amis toute ma vie. Et que dire du fameux Bécancour, où notre vie se déroulait systématiquement après 17 heures jusque tard dans la nuit... !

Durant cette période, nos fréquentations à Diane et moi étaient plutôt sociales, noyées dans les activités de groupe. C'était une époque : il fallait bien la vivre et... nous l'avons vécue intensément !

-1970-

L'année commence paisiblement. Mon travail à la Commission Scolaire, coloc avec Léandre au Port St-François, les fréquentations avec Diane, beaucoup de social avec le groupe du CAB.

15 mai 1970

C'est le congrès de la Corporation des Conseillers en Orientation du Québec qui se déroule à Québec. Pierre Ducharme et moi avons loué une chambre au Château Frontenac. C'est une retrouvaille pour tous, un an après notre fin d'études et on s'en promet, avec ce vieux Pat Bégin et quelques fidèles de la classe.

Pourtant, ce soir-là, je n'ai pas le cœur à la fête...Nous assistons à un spectacle de Doris Lussier, au Pavillon Pollack. Pourtant, le fameux Père Gédéon nous donne l'occasion de rire à gorge déployée. Vers 22 heures, je décide de rentrer à l'hôtel et, à ma grande surprise, Pierre rentre aussi quelques minutes plus tard. Le téléphone sonne : je réponds

-Jean-Guy ?... C'est le curé de Bécancour qui parle

-Oui, M. le Curé !

-C'est pour te dire que ton père a eu un petit accident...

-À quel hôpital il est ?

-. Chez Gaudet... Reste là : quelqu'un va t'appeler...

Gaudet, c'est la morgue... PAPA EST MORT ! Je refuse d'y croire : ça se bouscule dans ma tête... Papa est mort... Et Gilles mon frère ; où est Gilles ? Le sait-il ? Et maman Laurette qui est à l'hôpital à Giffard....

Le téléphone sonne de nouveau : François Giroux, un ami du CAB me demande de rester sur place : lui et quelques amis partent de Bécancour pour me ramener et ramener aussi ma voiture. Les deux heures qui suivent sont interminables.

Pierre assiste impuissant à la scène : il a vécu la même expérience, deux ans auparavant. Le curé de Fortierville était venu cogner à la porte de la salle de classe, à l'Université : il venait lui annoncer le décès de son père dans un accident routier survenu à Manseau...

Mes amis arrivent au Château, vers minuit, me sonnent à l'entrée. Je me souviens de François, de Serge Miron et de Roland Rheault.... Je prends place dans l'auto de François, direction Bécancour. Le voyage n'est pas très gai. Je ne crois toujours pas que papa est décédé...

Au moment d'arriver à Bécancour et tourner dans la cour de la maison, le soleil se lève... on est dans une sorte de semi-obscurité. La Valiant bleue de papa n'est pas là... C'est donc bien vrai...

J'entre dans la maison et monte à l'étage, à la chambre de Gilles. Gilles a 16 ans. Il est très près de papa. Il dort... je

le réveille, bien maladroitement :

-Gilles : réveille-toi...

-Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?...

-Papa est mort !

BANG ! Aussi sec. Il est plus assommé que réveillé.

C'était ça, l'ambulance ???????

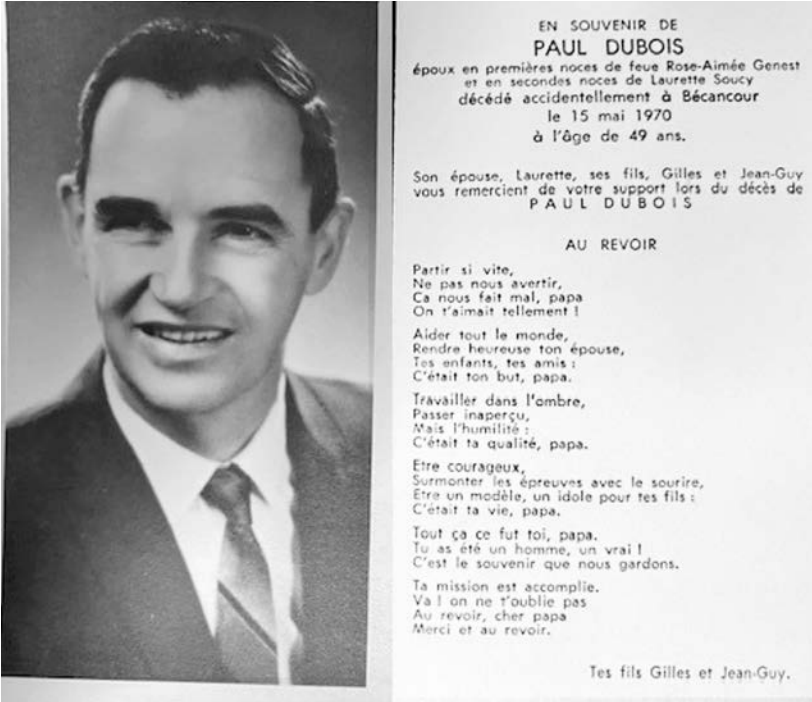
Il revenait à la maison avec sa moto et avait entendu la sirène. Il n'aurait pu imaginer que...

Au moment de la collision, papa revenait d'une rencontre concernant le programme d'assurance-récolte. Il a embouti de plein fouet un camion qui semblait en panne, sur la route 132, à un km au nord de la rivière Bécancour, à l'intersection de la rue de l'Anse. Selon les données, il aurait été aveuglé par une voiture venant en sens inverse et n'aurait jamais vu le camion qui, selon des informations glanées plus tard, avait des feux inopérants. La voiture qui venait en sens inverse était une voiture de la SQ. Papa n'a eu aucune chance : le volant de la voiture lui a littéralement arraché la tête...

Des jours bien tristes ont suivi : maman Laurette était hospitalisée à la Clinique Roy-Rousseau, pas en mesure de recevoir cette nouvelle. Arrangements avec les pompes funèbres etc. Je n'ai pas eu le courage d'identifier le corps à la morgue : Serge Miron y est allé... j'avais trop peur de garder un mauvais souvenir...). Et il y avait une ferme, des vaches, des opérations journalières.

Papa fut exposé au salon funéraire du village durant 2 jours (c'était la coutume). Des centaines de personnes

sont passées offrir leurs condoléances, plusieurs avaient les yeux rougis, des amis, des parents, des voisins, d'autres que je ne connaissais pas... Lors des funérailles, on a manqué de places à l'église de Bécancour...



Signet mortuaire papa mai 1970

J'ai pu mesurer la hauteur de cet homme qui était mon père. Papa était d'une immense simplicité, d'une grande humilité. Il était doté d'un bon sens de l'humour et d'une grande serviabilité. Il était le confident, le conseiller, le mentor... Il était de coutume de demander à Paul !!! Je résumerais ses funérailles par un mot : noblesse.

Petit à petit, nous avons essayé de recréer un semblant de normalité : maman Laurette est revenue à la maison après son séjour à la Clinique ; Gilles a réussi à passer à travers un bien dur moment : il perdait plus qu'un père : il perdait un ami. Il fallait gérer la ferme : quelques semaines

plus tard, on faisait un encan, autre moment douloureux où les acheteurs se partageaient animaux, outils, denrées animales, équipements etc... tout ce qui avait occupé nos mains et notre cœur, durant tant d'années. Puis, j'ai expérimenté les joies de règlement d'une succession. Quel casse-tête !

Je suis revenu vivre à la maison. Diane m'a grandement supporté durant ces quelques mois où j'étais passablement perturbé.

Le 25 décembre suivant, Diane et moi on se fiançait à l'église de Notre Dame du Bon Conseil, lors de la messe de Minuit et nous annonçons notre mariage pour le 14 août 1971.

LA GROSSE NOCE !!!



Le mariage a été une grosse fête, à l'image de mon implication sociale. Le Relais Moulin Rouge à St-Léonard d'Aston était bondé pour l'occasion ! (prélude sans doute au futur succès que connaîtrait l'endroit comme relais routier le plus célèbre de l'autoroute 20 !). Plein d'amis, la gang du CAB, des parents, confrères de classe du SN, de l'Université, collègues de la Commission Scolaire, etc...

Je vais vous faire rire en rappelant que j'avais continué certaines opérations de la ferme, dont le blé d'inde et les grandes cultures... Ainsi le voyage de noces fut de courte durée ! Fallait revenir m'occuper de mes affaires !

Nous avons passé 3 jours au *Grey Rocks Inn*, dans les Laurentides et sommes revenus. Nous avons loué une jolie petite maison toute neuve, sur rue Baril dans Trois-Rivières Nord, près du Golf Ki-8-Eb. Nous avons vécu là notre première année de vie à deux. Mais... ce n'était pas MON milieu. Mon milieu à moi, c'était Bécancour !!! Mes racines, mes amis, ma vie !!!

GENTILLY

Debut 1972... Gentilly ne m'est pas étranger... On se souvient que j'y ai habité, lors de ma première année d'école, chez grand-maman Marie-Louise. Puis, je ne me rappelle plus par quel inextricable hasard je me suis retrouvé comme bassiste dans le groupe de musique "Les Caractères" !!!!

A travers les activités du CAB, on avait développé des accointances avec Huguette et Claude Baribeau et, tous les vendredi soir, c'était "jam session" au sous-sol des Baribeau. Claude au sax, Yves Beauchesne à la trompette et claviers, madame Beauchesne au piano, Rémy à la clarinette et moi, guitariste à mes heures qui me suis transformé en "baseman", pour les besoins du groupe, puisqu'on faisait dans le Dixieland... imaginez !

La session du vendredi soir avait acquis une certaine célébrité puisque plein de monde passait nous voir (et entendre !) et surtout que Huguette préparait un de ces buffets gargantuesques, bouchées, fruits de mer, le tout toujours bien arrosé, il va sans dire... ! Les Caractères n'avaient qu'un public : une apparition lors d'une soirée du Carnaval de Gentilly. Notre costume de scène se limitait à un minuscule chapeau rond, en styro-mousse, à la Maurice Chevalier. Et notre grand succès était la chanson-thème du Carnaval, sur l'air de When the Saints. Et le nom

du groupe, Les Caractères, nous avait été imposé par Huguette, qui endossait le rôle de gérante mais parvenait rarement à se faire écouter par ce groupe hétéroclite de "caractériels" !!!

Ainsi, tous les vendredi soir, je ne posais pas trop de questions à Diane (et vice-versa) et filais vers Gentilly pour mon importante *pratique*. Elle m'a souvent accompagné, toutefois.

Dans mes activités sportives, il y avait le hockey à Nicolet... J'y avais intégré Jean Villeneuve, mon notaire. Un de ces soirs, après le match, il me confie qu'il m'a trouvé une jolie maison à Gentilly, à proximité de l'école, de la piscine, dans le domaine des Tilleuls : une reprise de finance et bla bla bla.

Aussitôt dit (taudis... jeu de mots !!!!), aussitôt fait ! Les discussions sont brèves et nous devenons vite propriétaires du 1425 Cassiopée, domaine des Tilleuls. Diane est enceinte de quelques mois et la cigogne est attendue pour octobre prochain. Nous y déménageons en avril de cette même année 1972.



Et là, tenez-vous bien : c'est le grand déboulage (ou débandade, c'est selon !)

La rue Cassiopée est toute récente, habitée par des jeunes professionnels, allumés, dynamiques, parmi lesquels on s'intègre rapidement et facilement. Nos voisins immédiats, Lise et Denis Brunelle deviendront de grands amis. Dans les mois suivant notre arrivée, me voilà directeur dans l'ARG (la toute nouvelle Association des Résidents de Gentilly !) Puis, de fil en aiguille, j'accepte de joindre les rangs de la Confrérie Gentillaise Oenophile...

La CGO regroupe douze confrères, sur le modèle d'une confrérie existant à St-Basile, en Montérégie. La mission est de fabriquer du vin, à partir de concentrés, en parcourant toutes les étapes de la science oenophile. Comme le vicaire de la paroisse, Gérald Grondin, est l'un des élus (!), on a pu négocier l'usage du sous-sol de la sacristie pour nos opérations et nos rencontres. Plus de 50 ans ont passé et le local n'a pas perdu de son originalité et de son éclat bien que l'élevage des vins ait cessé il y a longtemps...

Il y aurait beaucoup à raconter sur la CGO... Chaque confrère y occupe une fonction déterminée par la tradition : Maître, socius, argentier, scribe, goûteur etc... Il y avait à l'époque le poste d'égalisateur... Celui-ci se chargeait de contrôler la quantité de vin dans chaque bouteille, lors de la cérémonie de mise en bouteilles et encapsulage. Ainsi, lorsque le col n'était pas assez long, laissant peu d'espace à la pénétration du bouchon de liège, plutôt que de verser le trop plein, il prenait une gorgée

Afin que rien ne se perde...



À une couple de mémorables occasions, il a fallu ramener l'égalisateur à sa résidence... sous le regard d'une épouse pas nécessairement très fière...

Je pense bien que la facture de mon étiquette est révélatrice de ma position sociale : AUBERGE CASSIOPÉE. L'appellation fut empruntée à mon voisin Denis qui avait ainsi baptisé notre résidence, tellement il y avait des visiteurs chez nous.

Tout ceci sans parler de mon fondement agricole !!! En

vendant la ferme de Bécancour, en 1963, papa avait pris soin de conserver un lot de quelques acres qui englobait la maison et les bâtiments de ferme. Et j'avais continué à cultiver ce lot, en y semant du maïs. Sans oublier un lot boisé du côté de Ste-Gertrude (faut bien chauffer le poêle !!) Bref : tout ce qu'il faut pour occuper son homme !

Arrivera aussi le Carnaval... on m'y confiera la tâche de développer une nouvelle affectation : publiciste. J'y ferai pas mal de bruit !!

Ajoutons le hockey en hiver et la balle-molle en été. J'allais oublier que j'avais aussi un travail à la Commission Scolaire...

C'est cet incroyable tourbillon que Diane parviendra à apprivoiser, souvent bien malgré elle. Elle mérite une ovation debout !!!

JOSIANNE



Une magnifique petite blondinette viendra mettre un peu de calme dans cette vie trépidante... Le 5 octobre 1972, à l'hôpital Ste-Marie, je me sens bien impuissant et démuni devant ce petit être : MA fille : Josianne. Un nouveau chapitre de ma vie s'amorçait.

Arrive 1973 ; c'est à la CSR Provencher que ça bouge alors que j'accepte d'occuper un poste tout nouvellement créé à l'Éducation des Adultes ; responsable SEAPAC (Services Éducatifs d'Aide Personnelle et d'Animation Communautaire). Ben oui ! Il s'agissait alors d'organiser les services de soutien psychologique et pédagogique

auprès de nos clientèles souvent dans le besoin puis de développer une démarche de présence et d'animation auprès des populations et organismes. (Les services de formation des adultes en étaient à leurs balbutiements). Et à cette époque, l'argent n'était pas un problème !

Je me suis retrouvé sur une commission provinciale destinée à cerner les rôles et définitions des SEAPAC, ce qui m'a amené à parcourir une partie de la province pour diverses rencontres et animations. N'oublions pas qu'il y avait *une nouvelle figure dans la maison, notre Jojo : elle grandissait et était magnifique.*

Au point de vue travail, j'ai vécu de belles années au SEA, avec un patron dont je garde le plus beau souvenir, René Gervais.

Je ne peux relater cette époque sans me rappeler un souvenir aussi original qu'impérissable. Par quelque hasard, j'avais lu un livre d'un français, un certain Bernard Demory, intitulé *La Créativité en Pratique...* J'avais apprécié cette lecture et décidé d'en faire part à l'auteur, via sa maison d'édition. Quelques jours plus tard, je reçois un billet dudit Demory qui se dit flatté de ma réaction et m'annonce qu'il sera de passage au Québec dans les mois suivants et qu'il serait heureux de me rencontrer...

De fil en aiguille, il me dit qu'il vient animer un atelier de créativité auprès d'un groupe... L'idée m'allume et après discussion avec René, mon patron, le projet prend forme et toute l'équipe du SEA est invitée pour une session de 2 jours dans un chalet de la région des Laurentides, en plein hiver.

Ce fut une expérience tout à fait inoubliable où nous avons expérimenté des techniques de génération d'idées, d'associations tout ça dans une atmosphère d'humour

et de plaisir. Bien sûr, l'enthousiasme était à géométrie variable... mais on est revenus de là remplis d'idées ! De cette expérience est née, dans les mois qui ont suivi, un projet d'animation pour les localités qu'on a nommé simplement Projet Animation-Paroisse. (PAP) Ce projet fut à l'époque une petite révolution dans nos milieux et nous avons pu réaliser des projets géniaux dans les localités. Un bon souvenir pour mes amis Claude Veillette (décédé) et Michel Héroux qui m'ont grandement supporté dans cette aventure.

LE TRIP AGRO

Durant ces années quasiment orageuses (!), ce n'était pas assez ! Depuis que les animaux de la ferme familiale avaient été vendus, les bâtiments de ferme étaient devenus inoccupés à Bécancour... Il n'en fallait pas plus pour que je développe la géniale idée de faire l'élevage d'animaux à bœuf ! Me voilà donc sur une lancée agricole : j'achète des veaux de boucherie de race Chianina (un croisement de bœuf de grand gabarit tout blanc, qui, croisé avec des vaches Holstein, donnait des veaux tout noirs ! Et ces veaux étaient semi-sauvages et très hauts sur pattes de sorte qu'ils n'avaient développé aucun respect des clôtures !!!



Le géniteur de mes bouvillons Chianina, un fier italien !!!

Voyez le résultat ? Je devais consacrer une partie de mes fins de journée à récupérer ces satanées bêtes dans les champs voisins, où ils se mêlaient avec les animaux des voisins... ramener tout ça chez moi et Recommencer le lendemain. La tragédie a duré un été, à la fin de quoi j'ai décidé d'envoyer ces énergumènes à la boucherie Morrissette de St-Grégoire. Mon ami André Désilets pourrait confirmer mes dires !!!

Comme aurait dit la laitière de la fable de La Fontaine :

Adieu ! Veaux, vaches, cochons, couvée !!!

Mais, ce n'était quand même pas terminé : il en fallait plus à Dubois ! On le verra dans l'année 1975 !

1975

CAROLINE

L'année 1975 a commencé en force, c'est le cas de le dire. Dès le 5 janvier, un petit minois nous apparaissait : on l'appellerait Caroline. Josianne avait alors ses deux ans bien sonnés : une petite sœur arrivait juste à point ! Avec tout ce que ça implique comme exigences dans la maison, avec un père un peu-beaucoup occupé : Diane en avait plein les bras. Mais nos deux filles étaient resplendissantes et toutes en santé.



Caroline



Josianne et Caroline 1977

Cette incroyable année 1975 ne peut passer sous silence l'ouverture de la Tabagie La Tabatière, boul. Bécancour. J'y consacre un chapitre plus loin, sous la rubrique de *l'homme d'affaires* !!! De l'énergie, vous dites ???!!!

FERME DES MILANS

Quelques mois plus tard, été 1975, j'apprends que M. Jacques Mailhot songe vendre sa ferme sur des Milans... Une centaine d'arpents de terre incluant un boisé et une ancienne petite érablière... Il n'en fallait pas plus ! Et on passe chez le notaire Villeneuve pour officialiser la vente ! Je n'avais pas de projet immédiat sauf de régénérer l'érablière. Depuis mon enfance à Bécancour, j'ai toujours gardé cet intérêt naturel vers l'acériculture, le plaisir de bouillir l'eau, et le plaisir bien sûr de déguster le sirop, la tire, le beurre etc... Ainsi, le projet de démolir la cabane existante et en rebâtir une nouvelle m'a grandement occupé durant les 2 années suivantes...



Cabane à sucre des Milans-Gentilly, toile de Gisèle Baribeau

Mes habiletés manuelles laissant à désirer, j'ai reçu beaucoup d'aide de M. Mailhot qui était très serviable, puis l'oncle de Diane, Raoul Provencher, deuxième voisin (et ses vaillants fils Guy et Sylvain). Le tout fut remis en opération pour le printemps 2017 ! Que de moments

mémorables dans cette érablière... que de parties de sucre (indescriptibles !), que de rencontres sociales.

La cabane à sucre de la rue des Milans restera un souvenir inoubliable pour beaucoup de gens, incluant Diane qui y a œuvré en compétence culinaire et en sueurs (!), les enfants Josianne et Caroline que j'étais tellement fier de voir fabriquer du sucre mou dans des verres de carton avec des bâtons de "pop sicle", plein de connaissances et d'amis qui remplissaient la place les dimanche après-midi. Et j'allais oublier les "mon-oncles" des familles Cyrenne et Marcotte avec leur gin de Kuyper, le fameux de Kuyper, dont quelques bouteilles étaient enfouies auprès d'un piquet bien identifié à l'entrée du bois, au grand désespoir de leurs épouses... Les ivresses s'étiraient parfois au-delà de l'heure du souper....

La fermette des Milans, payée à l'époque 10,000\$, revendue 30,000\$ une dizaine d'années plus tard, vaut aujourd'hui minimalement 200,000 !! Le trip «agro» n'est jamais mort : je l'ai re-matérialisé avec l'achat, début 2000, du boisé et érablière de la rue Héon, paradis de mes vieux jours.

Mais, cette fois-ci, je serai meilleur gestionnaire : l'érablière de la rue Héon fera partie de ma succession !!!

1978

Après les frénétiques années 75-77, fort occupées par les premiers pas de nos deux filles, par mon travail à l'Éducation des Adultes et par l'opération de la tabagie, l'année 1978 n'allait pas être reposante ! Que non !

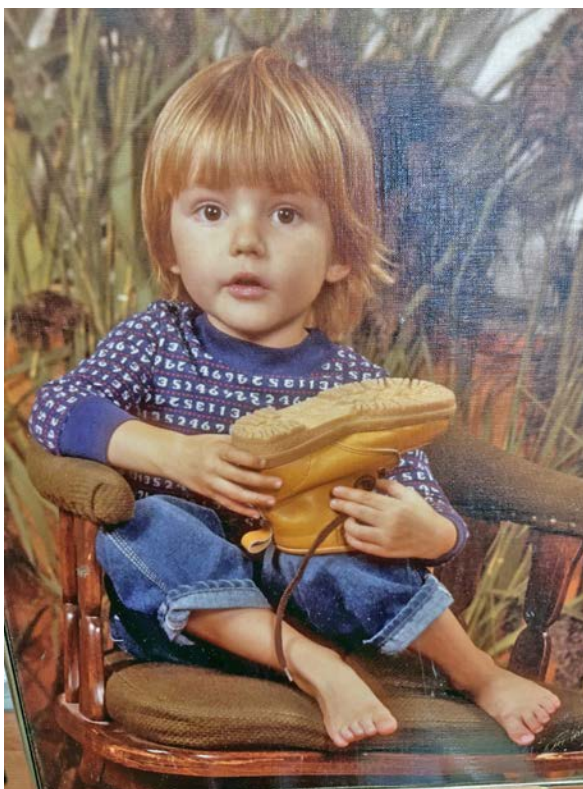
L'achat de la fermette sur des Milans, deux ans plus tôt, s'accompagnait du projet d'une nouvelle maison à cet endroit. Sur un plan de mon ami Jean Lemay (évidemment), la maison s'érige durant les 6 premiers

mois de 1978 et nous y entrerons en septembre de la même année. Évidemment, j'ai pris soin de me garder quelques sous-projets, telle la finition du sous-sol et l'aménagement extérieur. (Faut que je m'occupe !!!).

GUY-PAUL

Autre réalisation de 1978... le 8 novembre nous arrivait un troisième élément dans la famille : un gars cette fois ! Il se prénommera Guy-Paul, héritage de son père et de son grand-père. Inutile de souligner que j'avais beaucoup rêvé d'un fils ! Un grand moment de joie et de satisfaction.

Enfant brillant et créatif, il saura prendre toute sa place dans la maison et auprès de ses sœurs qui le gâteront énormément.



LE COMITÉ DE L'ARÉNA

C'est durant cette période qui s'est étirée sur deux ans que je me retrouve sur le Comité de l'Aréna. Réjane Castonguay, une femme dynamique et impliquée à Gentilly, m'aborde et m'invite à joindre ce comité naissant, visant la construction de cet équipement dans la ville. Faut rappeler que la ville est encore une juxtaposition de 6 villages qui ont gardé jalousement leur identité. En fait, Bécancour n'a de ville que le nom, d'autant plus que, bizarrement, un des secteurs continue de s'appeler Bécancour, de quoi mêler encore davantage !

J'en parle avec conviction parce que le projet d'aréna fut le PREMIER élément mobilisateur de cette ville encore bien jeune et bien écartelée. Sous l'impulsion de Réjane (décédée bien jeune), des bénévoles de tous les secteurs se sont rassemblés et il s'est créé une incroyable énergie dans ce groupe. Réjane m'avait "spotté" lors des carnivals de Gentilly et me demandait d'assumer la publicité du projet. Je me suis alors créé un sous-comité promotion-publicité, avec la proche collaboration de mon grand ami André Beudet et quelques autres.

Croyez-moi : on a viré la ville à l'envers. On a rempli le Courrier-Sud, le Nouvelliste, la radio, TV, nommez-les. La région fut littéralement inondée !

En cette époque de naissance d'une ville, les finances étant fort limitées, il y avait résistance au sein du Conseil qui ne pouvait adhérer à un projet qu'on évaluait à plus d'un million de dollars (Ç'a bien changé... !) Qu'à cela ne tienne, nous avons entrepris une gigantesque campagne de financement, nous avons instauré le Club des 100 (100\$/an durant 5 ans) et diverses activités thématiques. Août 1978, lors d'une soirée style téléthon à la salle Nicolas-Perrot de Bécancour, nous atteignons 410,000\$

à investir sur un aréna. Le Conseil ne pouvait plus reculer ... et nous non plus ! Automne 1980, l'aréna sera inauguré dans le secteur Bécancour, à côté de l'Hôtel de Ville, sur un terrain qui nous a été gracieusement offert par Raymond Côté, propriétaire du Bécancour et ex-conseiller municipal.

ARENA DE BECANCOUR						
FONDS RECUEILLIS PAR LE COMITE DE L'ARENA						
BILAN SOMMAIRE AU 1er AOUT 1978						
	<u>1978</u>	<u>1979</u>	<u>1980</u>	<u>1981</u>	<u>1982</u>	<u>1983</u>
EN CAISSE	\$61,692.88					
A RECEVOIR						
Club des 100	\$11,635.	\$38,550.	\$37,935.	\$37,835.	\$27,910.	\$ 100.
(-) Provisions						
Mauvaises créances	500.	3,125.	3,125.	3,125.	3,125.	
A) TOTAL A RECEVOIR	<u>\$11,135.</u>	<u>\$35,425.</u>	<u>\$34,810.</u>	<u>\$34,710.</u>	<u>\$24,785.</u>	<u>\$ 100.</u>
A RECEVOIR:						
Dons particuliers, Cie, commerces	1,000.	9,500.	11,000.	9,500.	9,500.	6,000.
(-) Provisions						
Mauvaises créances		910.	910.	910.	910.	910.
B) TOTAL A RECEVOIR	<u>\$ 1,000.</u>	<u>\$ 8,590.</u>	<u>\$10,090.</u>	<u>\$ 8,590.</u>	<u>\$ 8,590.</u>	<u>\$ 5,090.</u>
C) Subventions Gov. Québec						
H. Commis. (4 ans)		37,500.	37,500.	37,500.	37,500.	
GRAND TOTAL A.B.C.	<u>\$394,607.88</u>					
	<u>\$61,692.88</u>	<u>\$12,135.</u>	<u>\$81,515.</u>	<u>\$82,400.</u>	<u>\$80,800.</u>	<u>\$ 5,190.</u>
GRAND TOTAL:	\$412,157.88					
- Provisions:	\$ 17,550.00					
	<u>\$394,607.88</u>					

↑ EN CAISSE: \$155,342.88 ↑

Tiré du Courrier-Sud, août 1978

J'en parle avec fierté parce que ce fut un tournant dans la perception des citoyens en rapport avec la fusion des 6 secteurs. On pouvait croire en un avenir pour cette ville virtuelle ! Le Comité de l'Aréna fut l'occasion de mettre en valeur mes capacités de communications, et d'autre part, créer tout un réseau d'amis et coopérants des 6 secteurs de la ville. Ceci me permet de rappeler la mémoire de Julien Losier, un industriel dont le passage dans la ville a été remarquable. Il a notamment présidé le Comité de l'Aréna.

LA CHAMBRE DE COMMERCE DE BÉCANCOUR

On est en juin... Mon ami Pierre Moreau m'a demandé d'assister à une rencontre de la Chambre de Commerce de Bécancour qui doit se tenir le soir même au Bécán. Je ne connais rien de la Chambre de Commerce sinon qu'elle regroupe des commerçants et gens d'affaires (je suis un simple professionnel en Éducation !).

C'est soir d'assemblée générale : je le constate une fois sur place ! Je reconnais quelques visages de gens provenant des divers secteurs de la ville. Le président sortant fait état de quelques dossiers liés au développement de la ville, l'embauche locale, la sous-traitance à Hydro etc... Puis vient le moment de l'élection !

Et là , il se produit un phénomène qu'il faudrait documenter à travers les minutes de la Chambre... Il y a 11 postes disponibles : il suffit donc qu'on propose 11 candidats qui s'attribuent les postes pré-déterminés et le tour est joué ! (Pierre est déjà membre du C.A.)

Or, mon ami Pierre en a décidé autrement mais a pris soin de ne pas m'en informer.... Il souhaite évincer un des membres dont il n'apprécie pas l'attitude et les idées... Avec la complicité de quelques autres membres partageant son projet, il a ourdi son sombre complot : provoquer la mise en nomination de 12 candidats, au moins, afin de forcer la tenue d'une élection par laquelle l'indésirable serait éliminé, faute d'appuis.

La ronde des propositions de candidatures s'amorce... Pierre qui siège juste à côté m'informe que je serai proposé comme candidat, ce à quoi il me prie de ne pas m'objecter pour fins de stratégie (et ce même si je ne suis pas membre de la Chambre.... Ce qui est un détail selon Pierre...). Les candidats proposés confirment tour à tour

leur acceptation et, ce qui devait arriver arriva : on se retrouve avec 12 mises en nomination pour 11 postes...

Un long, très long processus se déroule alors, chaque membre (moi y compris !!!) devant remettre 11 morceaux de papier contenant ses choix. Le temps d'une (ou deux consommations) incluant une cabale sous-terrainne en bonne et due forme.

Et le secrétaire d'élection vient nous annoncer le résultat : tous sont élus SAUF...l'indésiré de Pierre et son groupe. Je m'attends nerveusement à une contestation quelconque... mais rien ne se produit et on invite les heureux élus à se retirer afin de déterminer et annoncer le poste qu'ils occuperont au sein du C.A. Autre coup de théâtre : aucun ne veut assumer la présidence ! Un de ceux qui semblait faire l'unanimité nous confie son incapacité à s'exprimer devant un groupe et les autres disent ne pas avoir le temps pour bien s'occuper de la fonction. Pour ma part, je leur explique que je suis un "accident" et que je ne possède même pas de membership à la Chambre ! On décide de reporter la décision plus tard cette semaine, après une autre rencontre du CA.

Ce soir-là, dans la salle de réunion de la Société du Parc Industriel où l'Exécutif tient ses réunions, après de longs palabres (j'ai toujours cru en autre complot de mon ami Pierre...), on me propose d'accepter la présidence... en m'expliquant que je recevrai toute la coopération nécessaire. Mon travail dans le comité de l'Aréna a été remarqué, mon aisance à m'exprimer en public sont les principaux facteurs et, pour lier la sauce, Jean-Claude Rivard, le prospère *contracteur*, me présente ma carte de membre... dûment signée... et payée !

Ce sera le début d'une belle aventure, aussi féconde qu'inattendue. Et je rappellerai toujours que j'ai été

président d'une Chambre de Commerce avant même d'en être membre !

La Chambre a vécu une année exceptionnellement active : premier bottin des membres, record d'adhésions, le ministre des Transports puis celui de l'Énergie sont passés à nos soupers, rarement moins de 100 membres lors de toutes nos activités, mise sur pieds du Festival du Canard de Bécancour, lancement du projet d'un Centre d'Accueil pour aînés, participation au financement du projet d'aréna, etc.... À noter que c'est à l'occasion du Festival du Canard que naîtront les 4AS-Trophes : un chapitre y sera consacré...

La Chambre aura été pour moi un véritable tremplin vers la chose publique. Je m'y suis toutefois senti comme une sorte d'imposteur... n'ayant rien d'un homme d'affaires, ce qui expliquera probablement certaines décisions ultérieures dans ma (ou mes) carrière ! Je garde un souvenir reconnaissant envers celles et ceux qui m'ont secondé, soutenus. (La plupart sont malheureusement décédés mais bien vivants dans ma mémoire et mon cœur).

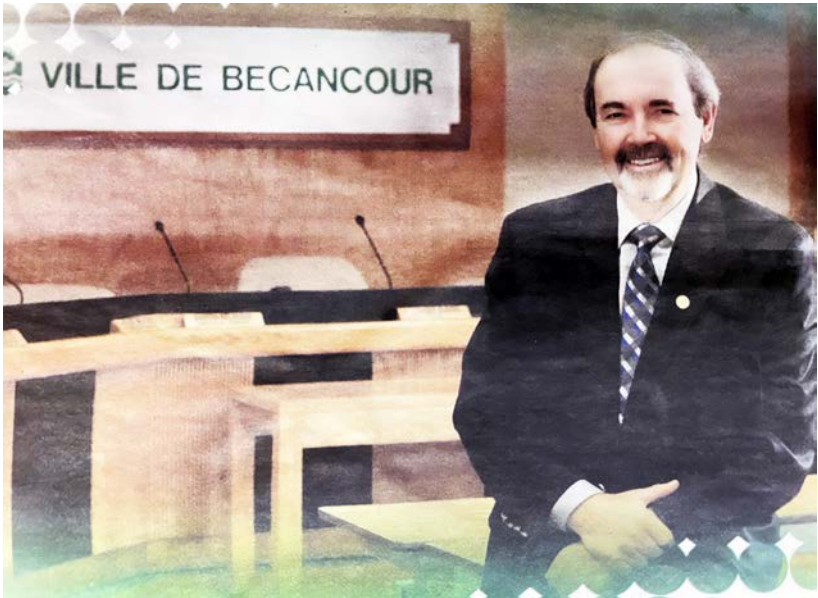
Avec le recul, je constate que j'ai pu exercer une influence sur la Chambre en y instaurant un climat de simplicité et d'humour, contrastant avec le caractère plutôt froid d'un organisme de nature économique. Nos soupers et activités étaient teintées d'une certaine légèreté et mes imitations de Gilles Comeau, Julien Losier, Pierre Moreau et autres remportaient toujours du succès !

Et l'humour m'accompagnera toujours !

TROISIÈME PARTIE

35-70

LA POLITIQUE MUNICIPALE



Je ne m'attarderai pas sur cette longue et importante phase de ma vie ! J'ai abondamment abordé le sujet dans le livre que j'ai publié en juin 2023

24 ans de politique municipale : histoires et leçons

6 ans au poste de conseiller municipal et 18 au poste de maire, ceci en deux blocs de 10 et 8 ans.

Finalement, la mairie aura constitué, socialement, ma marque distinctive, mon trade-mark ! Le premier bloc (1985-1995) a été remarquable par des réalisations

plutôt nombreuses et significatives en infrastructures municipales. Bien servi par un élan industriel (construction de ABI et Norsk Hydro notamment), le Conseil a pu investir en rénovation et pavage de toutes les routes de la ville et dans le service d'aqueduc pour tous. Construction de la Centrale de Traitement d'Eau (CTE), première usine de traitement des eaux usées, mise sur pieds de la Collective Sélective où nous avons fait œuvre de pionnier en région, agrandissement de l'Hôtel de Ville pour n'en citer que quelques-unes.

Quant au deuxième bloc (2013-2021), je le qualifierai de plus cérébral (!), émotif, autour du thème Fierté et Appartenance. Chantier économique, naissance de DEBI (Développement Économique Bécancour Inc.), Fêtes du 50e anniversaire de fondation, quai de Ste-Angèle, boom de constructions résidentielles. On rappellera également le passage de la fibre optique dans tous les secteurs de la ville en complément avec la MRC Bécancour. Deux fausses notes ont toutefois marqué cette période : les nombreux avortements de grands projets annoncés à grand bruit (qu'on appelait les étoiles filantes ou encore les licornes !) et les 2 dernières années carrément bousillées par la COVID-19 dont les effets dureront très longtemps.

Dans ma publication de 2023, j'ai fait état de l'improvisation qui guette les élus municipaux et j'y émets le souhait d'un support pédagogique (et psychologique) avant et pendant les mandats. Trop d'élus arrivent en politique par accident, peu préparés. (Ce fut d'ailleurs mon cas !). La tâche d'élu se complexifie constamment : les nombreux conflits qu'on voit se développer dans les conseils municipaux deviennent questionnants et inquiétants.

Maintenant que trois années se sont écoulées depuis mon retrait, je prends conscience de la dimension éphémère de la vie politique. Pour ma part, quand je repense à

l'énergie et au temps consacrés aux affaires municipales, je ne cacherai pas un désagréable impression de m'être parfois "gaspillé", d'en avoir trop donné dans cette tâche.

Dans une petite recherche personnelle que j'ai menée auprès de 25 ex-élus, début 2022, je demandais d'évaluer sur une échelle de 1 à 10, le degré de satisfaction qu'ils éprouvaient envers leur expérience en politique. Le résultat m'a surpris, la cote se situant au-dessus de 9.5... même chez celles ou ceux qui ont terminé par une défaite électorale ! C'est plutôt paradoxal : être à la fois content et déçu d'être bien vite oublié !!!

POUR LES BONNES RAISONS...

Je garde la conviction d'être allé en politique pour les bonnes raisons et suis plutôt fier de mon parcours, fier de réalisations auxquelles je me suis beaucoup donné, je pense au Moulin Michel et au Parc de la Rivière Gentilly, initiés avec mon bon ami Jean Bécotte, dans les années 75-85, au Centre de la Biodiversité. Fier de ce grand projet de la fibre optique (7 millions pour la ville) réalisé sans impact sur le compte de taxes courant.

Le Chantier Économique de 2014, la construction de l'incubateur d'entreprises et du Parc Industriel Municipal y attendant, la mise en route de la Zone d'Innovation (la ZIB, comme je me plaisais à l'appeler) dans la foulée du projet piloté par Donald Martel et présidé par Pierre Ducharme et qui est devenu par la suite la Filière Batterie ou encore la Vallée de la Transformation Énergétique.

Je ne parlerai pas de ma phobie de l'endettement, partagée avec mon directeur des Finances Daniel Brunelle ! J'ai horreur des dettes (sauf pour les bonnes raisons bien sûr !) et j'ai transposé cette horreur aux finances municipales !

Et finalement, parmi mes petites fiertés, je garde l'impression d'avoir vendu Bécancour (dans le bon sens !). J'ai voulu intensément partager ma fierté et appartenance auprès de mes concitoyen(ne)s d'ici et d'ailleurs.

Je me souviendrai... de mes collègues des 7 conseils auxquels j'ai participé.

De façon très générale, on a vécu l'harmonie et l'efficacité : c'est précieux. Je les remercie chaleureusement. Gratitude aussi envers plusieurs cadres et employés municipaux qui m'ont grandement facilité la tâche, m'ont aidé à être meilleur, dans les bons comme dans les moins bons moments.

Quelques photos souvenir...



Souvenir de mon premier Conseil en assemblée vers 1980



Affiche dernière campagne électorale 2017

Gratitude enfin pour des centaines de citoyen(ne)s qui m'ont supporté, encouragé, accompagné avec confiance et respect. Je me cite moi-même (!) en rappelant que, pour aller en politique, *il faut aimer le monde*. Pour demeurer en politique, *il faut que le monde t'aime* !

L'HOMME D'AFFAIRES !

LA TABAGIE

On est en 1975 : j'ai 29 ans, un emploi exigeant, deux jeunes enfants, une maison, une ferme, une vie sociale assez bien remplie merci !! C'est l'époque où il y a vive effervescence à Gentilly ; la Centrale Nucléaire en pleine construction, deux projets majeurs en C.I.L. (aujourd'hui Olin) et SKW (devenue Silicium Bécancour), un boom de construction résidentielle etc... Les commerces et services fleurissent. Je constate toutefois qu'il manque quelque chose à ce tableau : UNE TABAGIE ! Allez savoir d'où m'est poussée cette idée ?? !!

Il y a, au cœur du village, voisin de la Banque Provinciale, une belle grande maison qui comporte une "allonge" ; elle logeait le salon de barbier de Jérôme Morissette, décédé depuis. Il ne m'en fallait pas plus pour que je cogne à la porte de madame Armanza, la veuve de monsieur Jérôme qui habitait seule la maison.

Négo, contrat d'achat chez Jean Villeneuve, prêt hypothécaire etc... Et me voilà déguisé en gestionnaire de projet, celui-ci étant d'ouvrir une tabagie dans l'ex-salon de barbier. Et commence la ronde de recherche de fournisseurs de produits de tabagie. Je trouve un fournisseur à Trois-Rivières (Bailly si ma mémoire est restée bonne !) : tabac, différents articles de fumeur, cadeaux, papeterie de base, bonbons et confiseries. Puis les journaux et revues, puis Loto-Québec, puis les équipements de photo et service de finition... Tout un été je vous dis, à travers les rénovations du local et équipements de comptoir, tablettes, caisse enregistreuse, électricité, enseigne extérieure et tout le reste !

Finalement, le jeudi 27 novembre 1975 sera grand JOUR

d'ouverture de la toute nouvelle tabagie de Gentilly : La Tabatière au 2025 boulevard Bécancour.

Succès PHÉNOMÉNAL ! A 20 heures, le soir même, il ne reste plus rien dans le commerce : tout a été vendu ! Une razzia ! Les cigarettes, les revues, les films et flash-cubes, les chocolats, les crayons, calculatrices, nommez-les. Oh ! Il restait peut-être quelques "blagues" de tabac à pipe, mais c'est tout. Je me présente tôt le vendredi matin chez mon fournisseur Bailly : on remplit la Duster de tout ce qu'on peut trouver dans l'entrepôt à la grande stupéfaction de M. Bailly. Vendredi passe : même phénomène ! Tout se vide durant la journée ! Mon ami Bailly (il était vite devenu mon ami !!!) est venu ouvrir exceptionnellement et personnellement ses locaux, le samedi matin, afin de m'approvisionner pour le reste de la fin de semaine.

Heureusement, le Temps des Fêtes est arrivé, nous laissant une période de répit en janvier mais, on manquait sérieusement d'espace... En février ou mars suivant, on entreprenait les travaux pour transformer la partie habitation, beaucoup plus spacieuse (Mme Armanza avait quitté) et y relocaliser le commerce, avec un inventaire beaucoup plus considérable.

C'était complètement fou : la tabagie ouvrait de 7 heures le matin à 10 heures le soir. J'allais "partir" la journée à 6 heures. On avait embauché deux commis pour assumer le service à partir de 8 heures (je travaillais toujours à Nicolet...) et je reprenais du service à partir de 6 heures (18 heures jusqu'à 22 heures). Diane partageait aussi des heures et un voisin, Jean-Claude Montembeault nous a donné un précieux coup de main. L'aventure a finalement pris fin lorsque Mariette Tousignant, qui œuvrait comme commis, a manifesté un intérêt pour le commerce : elle pourrait compter sur ses trois filles... Au printemps 1977, ils prenaient possession de l'entreprise !

Ceci mettait fin à un premier épisode de la saga de Dubois homme d'affaires. Je l'ai vendu à peu près au prix coûtant... une libération plutôt qu'une vente. Je dois reconnaître bien humblement que l'idée de vente n'était pas la meilleure puisque La Tabatière a connu une quarantaine d'années de succès, profitant notamment de l'engouement des locations de films et vidéos qui a marqué l'époque des années 80 à 2000, sans compétition réelle, avec une bonne gestion.

Fin de la première chute !

RESTAURANT LE JARDIN

1980 ! Nous sommes déménagés dans notre nouvelle résidence sur des Milans et je suis devenu conseiller municipal depuis l'automne 1979 et Guy-Paul s'est ajouté à la famille un an auparavant. Un beau jour de mars, sur un coup de tête, j'entre dans le bureau de mon patron René Gervais et lui annonce que je démissionne de mon poste de Responsable SEAPAC et que je quitterai le SEA le 30 juin ! Coup de tête, oui ! Mais aussi coup de théâtre ! Je n'ai pas d'autre projet ou emploi immédiat.

Dans les mois suivants, mon ami et compagnon de musique Michel Paré, propriétaire de la firme Sani-Paré spécialisée en cueillette et gestion des déchets, m'offre un travail de représentant auprès des PME et institutions de Trois-Rivières dans la location et cueillette de contenants "Roll-Off". L'aventure (car c'en fut une !) dura peut-être un mois, le temps de m'apercevoir que j'avais peu d'avenir dans la représentation, surtout dans un domaine que je ne connaissais pas du tout !

Je m'étais un peu lié d'amitié avec le propriétaire du restaurant Le Jardin Grec, à l'entrée du village, Limperios

Limperis. Je m'arrêtais parfois pour un café et Limperios venait me faire la jasette... Il songeait vendre le commerce très florissant pour retourner à temps plein à sa spécialité, ingénieur civil.

-Yan-Guy, yé vais té venndre mon restourant. Tou serais très heureux ici : tou connais tout lé monnde et Peter et moi allons té donner un bon coup dé main. Yé vais té faire des très bonnes conditionnes : pennnses-y !

Pennnses-y !!! La graine était semée : pourquoi pas !!

Au mois d'août, re-notaire Villeneuve, re-financement hypothécaire, re-contrat d'achat et je me retrouve propriétaire d'un restaurant de 175 places, avec bar et salle de réception. Je n'ai aucune expérience du domaine et ne sais même pas faire bouillir de l'eau !!!
La belle affaire ! 19 employés !



C'est là que j'ai compris que je n'avais pas vraiment de talent en affaires ! J'étais un bon organisateur communautaire mais pas un gestionnaire d'entreprise ! Je mettais plus d'énergie à animer le bar qu'à calculer

mes coûts de revient, mes ratios de salaires et coûts des marchandises vendues. Un an après l'achat, je m'inscris à une formation à l'ITHQ, en gestion de restaurant, d'une durée de 2 semaines. Le prof nous demande, d'entrée en matière, le coût réel de notre principal plat. Je choisis la pizza. Coût de la pâte ? Sais pas ! Combien d'onces de pepperoni ? Ça dépend du cuisinier !! Coût et quantité de sauce ? Hummm, je sais pas vraiment ! Diamètre d'une pizza "small" standard ? Ah je le sais : 8 pouces. J'apprends alors que ce n'est pas 8 pouces, mais bien 9 pouces !

Je reviens de l'Institut chargé de motivation et de compétence !!! Mais... le changement n'est pas vraiment perceptible ! Gilbert continue de fabriquer des pizzas double pepperoni pour son beau-frère sans extra de prix. Le filet mignon est très dispendieux : Germain continue à trancher les longes en 8 onces, plutôt que le standard de 6 onces. Et le livreur de bière continue à faire des erreurs d'inattention, du genre sortir des caisses de pleines en les considérant comme des vides... !!!!

Mon chiffre d'affaires brut est impressionnant pour cette époque, entre 600,000\$ et 800,000\$ dans les deux premières années. Mais le chiffre du bas, celui du profit net est plutôt maigre... Avec mon humour légendaire, je déclare à ceux qui me demandent si on mange bien dans mon restaurant : -< *Certainement : l'an passé, j'ai mangé 20,000\$...*

Je vire 7 jours par semaine ! Le vendredi, on ferme à 4 heures du matin, le samedi à 3 heures. Je ne vois que très peu Diane et les enfants : je vais à la maison pour dormir. Diane commence à s'intéresser au resto et exerce une bonne surveillance. Il y a roulement de personnel dans la cuisine et puis, je ne connais pas ça et n'aime simplement pas ça ! Voilà !

L'ACCUEIL

Deux ans plus tard, un après-midi de semaine, je grille tranquillement une cigarette après le "rush" du midi. M'arrive Jean-Claude Rivard, mon ami entrepreneur prospère, qui a acheté l'Accueil du côté de Ste-Angèle, une couple d'années auparavant avec sa conjointe. Il me raconte qu'il a réalisé qu'il n'avait ni la compétence, ni le temps de s'occuper d'une salle à manger et m'annonce qu'il souhaite me vendre l'Accueil. L'Accueil, sans doute la meilleure salle à manger de la région, avec une superbe réputation soutenue par son fondateur, le réputé Léo Lévesque, et qui opère depuis 1945. Jean-Claude m'offre d'acquérir son établissement avec une mise de fonds de 50,000\$, somme que sa conjointe m'avancera pour 3 ans à taux réduit.

Il m'explique avec conviction que, une fois embarqué dans un resto, c'est bien facile d'en opérer un deuxième... système de gestion déjà établi, facilité pour remplacement de personnel, et puis il vient d'investir une cinquantaine de mille dollars en réno (tapis, décor, etc...) Et puis, la fameuse perchaude de l'Accueil dont la réputation est provinciale...

Quelques semaines plus tard, il arrivera quoi ??? Re notaire Villeneuve, re-contrat d'achat, re-financement hypothécaire !! L'art de s'embourber d'aplomb !



Salle à manger l'Accueil, 1982

Guy Lemire est mon comptable. Je lui fais état de ma transaction et, de façon fort surprenante, il m'offre 10,000\$ pour réaliser le "deal" à son nom, sur acceptation du vendeur.

Après y avoir bien pensé, je lui reviens avec l'idée d'acheter tous les deux en société... Ainsi naîtra la compagnie Gestion Délices, dans laquelle nous possédons chacun 50% des parts. Nous opérerons le commerce jusqu'à 1985, soit 3 années, jusqu'au moment où je deviens maire de Ville de Bécancour... C'en était trop : je débordais littéralement !

Quand je repense à cette période tout à fait folle, je me revois faire la navette de près de 20 kilomètres entre les deux établissements...éteignant les feux à tour de rôle. Au Jardin, je suis davantage administrateur et je joue les "bouche-trou" sur l'heure du midi. A l'Accueil, je suis davantage "marketing" et m'habitue à jouer au Maître d'Hôtel.

Et puis, on a vécu une forte baisse de chiffres d'affaires, début années 1980. Récession, forte augmentation des taux d'intérêts, tout ceci doublé de la fin de construction de la Centrale Nucléaire. De 100-125 clients pour le dîner, l'achalandage est passé à 50-60, pour le Jardin et la fermeture des vendredi et samedi, qui était de 4 et 3 heures dans la nuit, est passée à 22 heures...

Ainsi, automne 1985, quand j'ai assumé l'intérim à la mairie puis suivant l'élection de février 1986, ce fut une sorte de libération de vendre mes parts de l'Accueil à Ginette Lebel, conjointe de Guy Lemire. Diane a alors pris davantage en charge les destinées du Jardin jusqu'en 1993 alors que tout fut vendu ; mon milieu de vie et de travail était maintenant l'Hôtel de Ville ! Et les 6 dernières années (1987-1993) ont été décevantes en restauration. L'achalandage, et le cœur, n'y étaient plus ! Et l'économie de Gentilly s'était beaucoup affaïssée.

La saga du Jardin m'a confirmé cette idée que mes talents d'homme d'affaires étaient très limités. Et je le répète, j'étais davantage un animateur social qu'un gestionnaire d'entreprise compétent et efficace !

Mes aventures en restauration m'ont fait comprendre que pour être un homme d'affaires compétent et efficace, il fallait compter sur deux éléments : le FLAIR et la PATIENCE. Je pense bien que j'avais le flair. Mais, pour la patience, faudra repasser !!!

Je garde comme positif le fait que mes enfants, surtout les filles, ont appris le sens du devoir et de la responsabilité... A partir de 11-12 ans, elles avaient des tâches et des horaires et recevaient leur salaire comme les autres employés. Guy-Paul, plus jeune, était moins enclin à ce régime : laveur de vaisselle à l'unité et non à l'heure !!!!!

LEVESQUE, BEAUBIEN, GEOFFRION (F.B.N.)

Nous sommes en août 1992. La mairie m'accapare énormément. Josianne est à l'Université, Caroline au CEGEP et Guy-Paul au secondaire. Diane opère de son mieux le resto (Jardin) qui vivote : on parvient à lui payer un maigre salaire et les enfants sont inscrits sur la liste des employés. Comme le dit l'expression bien connue : c'est pas le Pérou !

Invité au Grand Prix de Trois-Rivières, j'y rencontre Jean Poliquin que j'ai connu alors qu'il était représentant chez Xerox. Il m'apprend qu'il est maintenant au service de Lévesque, Beaubien, Geoffrion (LBG), comme conseiller en placements....

Faut se rappeler qu'en 1974 j'ai suivi et réussi la formation de l'Institut Canadien des Valeurs Mobilières : on m'avait à l'époque offert un poste chez LBG, offre que j'avais écartée pour des raisons d'insécurité financière...

Il s'avère que, quelques jours avant cette rencontre avec Jean Poliquin, j'avais annoncé mon intention de ne pas poursuivre ma carrière à la mairie... Selon Jean, je représentais un bon candidat pour un poste en Valeurs Mobilières : j'avais beaucoup de contacts et une bonne réputation. Et il apprenait avec surprise que j'avais une formation de base dans le domaine.

Je n'ai pas l'habitude de niaiser avec la puck (autre expression bien connue !!) : dans les jours suivant notre rencontre, me voilà dans le bureau du directeur de la succursale de LBG, rue Bonaventure, Paul Beauchamp. La rencontre n'est pas très longue : quelques jours plus tard, Paul me convoque à une nouvelle rencontre et me propose une entente d'une année, petit salaire de base et commissions. Je devrai toutefois reprendre la formation en

Valeurs Mobilières, une période de 5 ans s'étant écoulée depuis mon examen... Je dois également démontrer que j'offrirai une prestation plein-temps à mon travail (ce qui implique une gymnastique de haute voltige avec ma tâche de maire...). Finalement, l'entente est confirmée et j'entreprends un périple qui durera près de 20 ans chez LBG qui deviendra Financière Banque Nationale dans les années suivantes.

Je me lance avec passion et détermination dans cette aventure, après avoir repris la formation et réussi l'examen. Comme je suis toujours identifié comme maire de Bécancour, je dois travailler avec doigté et délicatesse dans la sollicitation de nouveaux clients... Le départ d'un conseiller senior de la firme me permet le transfert de plusieurs comptes, ce qui aide grandement mon expérience et la configuration d'une clientèle.

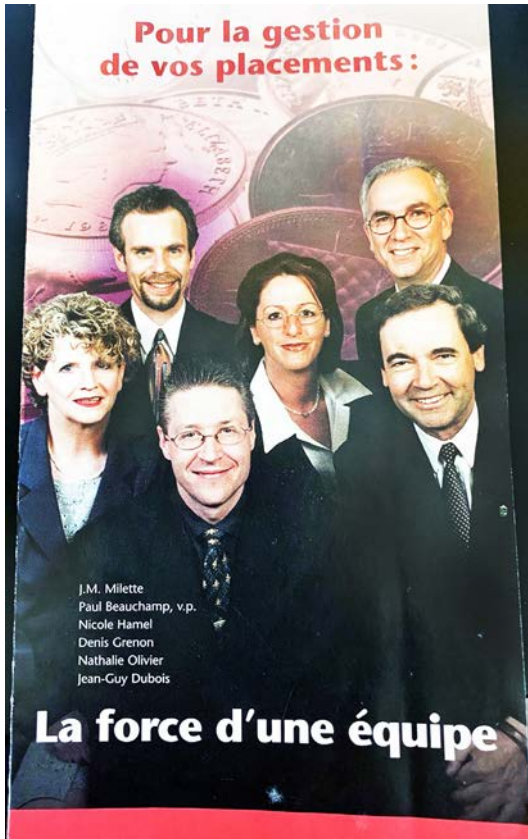
1995 marque la dernière année de mon mandat à la ville : je parviens à me classer pour le Club du Président, ayant atteint une certaine quantité de nouveaux actifs. Mon résultat me permettra de passer quelques jours avec les plus performants de la profession dans un chic hôtel des Bermudes... Un souvenir impérissable...

Durant ces années, j'ai ourdi le projet d'ouvrir une succursale de FBN à Bécancour... et Paul s'est montré ouvert à cette idée. Des discussions ont lieu avec les instances montréalaises et on en arrive à abandonner le projet Bécancour pour plutôt envisager l'ouverture d'une nouvelle succursale à Trois-Rivières Ouest, l'espace étant devenu trop restreint à TR et la localisation de TRO apparaissant plus appropriée à la desserte des deux rives. Entretemps, Paul Beauchamp délaisse la direction de succursale et Serge Caron prend la relève.

Finalement, en janvier 1998, après plusieurs mois de négociations, de plans, de rénovations, de discussions

nombreuses et souvent enflammées, j'entre à la nouvelle succursale du 5495 boul. Jean XXIII. Émotion et fierté !

Ont décidé de se joindre à moi et déménager à TRO : Paul Beauchamp, Jean-Marc Milette, Nicole Hamel, Claude Villemeure, Michel Lacoursière, Suzanne Bourgeois. D'autres se joindront par la suite, notamment Denis Grenon, Nathalie Olivier et quelques autres. L'alignement de la succursale se fixe à 11 personnes... Pour ma part, je ferai équipe avec quelques collègues, comme le démontre la page frontispice de notre dépliant de l'époque.



J'ai connu une belle carrière chez FBN, dont 10 années comme directeur de la succursale de TRO. En 2008, les

2 succursales re-fusionnaient dans une toute nouvelle succursale, rue Marion, à proximité du pont Laviolette. J'ai alors assumé la co-direction de cette succursale avec Jean Poliquin jusqu'à ma retraite en 2011.

Je ne cache pas une pointe de fierté pour l'année 2001... celle où ma succursale de Jean XXIII fut proclamée Petite Succursale de l'Année du réseau FBN. Rappelons que la succursale de Trois-Rivières recevait le même honneur pour les Moyennes Succursales. Cette année-là, le Club du Président, un événement annuel de haut calibre, se tenait à Nouvelle-Orléans et c'est là qu'on dévoilait les noms des lauréats.

J'étais assis dans l'auditorium en compagnie de Jean-Marc Milette et Anne-Marie Simard. L'animateur du gala procalme :

-J'annonce maintenant le choix de la Petite Succursale de l'Année :

Au même moment, d'immenses lettres apparaissent sur l'écran géant du fonds de scène :

TROIS-RIVIÈRES OUEST

Un moment d'émotion et de fierté que je n'oublierai jamais.

Vos Affaires

11.63 S&P/CONX 996.80 63.56 S CAN 1136.76 272.20 NASDAQ 2001.93 BOW JON
 -0.47 -0.20 -3.17 +9.81
 Le Nouvelliste

out un tour du chapeau

La Financière Banque Nationale récompense trois succursales de la Mauricie et du Centre-du-Québec

Si l'année 2001 sera à l'histoire comme l'une des plus pénibles pour les investisseurs ordinairement, nos succursales locales de la filiale excellent en passant. En ce travers le Canada, Trois-Rivières-Ouest ont gagné respectivement du Club de force peu

inhabituel», ré- président et ex-vice- président de la Banque Nationale, on n'a ja- gnantes au... ent est survenu t la fin mouve- ment évalués se- rnement leur éssance, la sa- tisfaction de

risque, celle de teou, l'atten- des moyennes, à la filiale de ent, celle de remière place us? Et il faut aissance arri- ères favorable, boursiers qui l'septembre: gressivement leurs, le mal tteixte, c'est qu'on y voit un indice précurseur, le dé- but d'une prise en main qu'on attend. Je suis très fier de cet honneur pour nos



IMAGE: MEDIA MAURICIE: PATRICK BEAUCHAMP

La Mauricie a fort bien paru lors de la rencontre annuelle du Club du président de la Financière Banque Nationale. De gauche à droite, on reconnaît Serge Caron, vice-président et directeur de la succursale de Trois-Rivières, président et chef d'exploitation des services aux particuliers de la Financière Banque Nationale, et Jean-Guy Dubois, directeur de la succursale de Trois-Rivières-Ouest.

il faut rassurer le client, éviter des ges- tes de panique. Et c'est ce qui a carac- térisé les gens des succursales hono- rées. Ils sont très près de leurs clients.» Le directeur de la succursale de Trois-Rivières-Ouest, Jean-Guy Du- bois, n'a pas raté l'occasion pour mettre cet honneur en perspective. «Ça prend tout son sens dans une région qualifiée de capitale du chôma- ge, que les associations s'amuse à descendre», ironise-t-il. «Je souhaite qu'on y voit un indice précurseur, le dé- but d'une prise en main qu'on attend. Je suis très fier de cet honneur pour nos

tre région.» Depuis sa fondation en 1998, la suc- cursale ouestrienne a augmenté ses actifs sous gestion de plus de 50 %, se- lon M. Dubois. Celle de Trois-Rivières a augmenté les siens de plus de 100 % depuis 1996, renchérit Serge Caron, vi- ce-président et directeur de cette suc- cursale. «En fait, le chiffre d'affaires de la Financière Banque Nationale en Ma- uricie a plus que doublé depuis cinq ans», précise-t-il. «Je pense qu'il faut être très content de ces honneurs obte- nus grâce au travail de nos employés.»

À Victoriaville, le directeur adjoint François Côté fait remarquer que FBN avait enlevé le premier prix chez les moyennes succursales en 1991. Bien sûr, cette nouvelle réussite le comble. «Disons que le Centre-du-Québec et la Mauricie ont très bien fait!», se réjouit-il. «Nous avons toujours réussi à nous débrouiller, peu importe le por- tement des marchés. Nous avons des produits diversifiés, mais nous n'al- lons pas beaucoup sur le spéculatif. Quand viennent les coups durs, nos clients s'en sortent mieux! Depuis dix ans, nos actifs ont triplé.»

Notons que le Père avait rempor dans la catégorie de en 1995.

«La Mauricie a les plus avant-gar- sure M. Carrière, fiers de cette visio région où les suc- étroitement em- l'exemple. C'est u nelle que les régi- Bles au développe se d'emergence ma. Les remises o matin au repré de Trois-Rivière Ouest, à l'Hôtel r phes commémor rendus en Louis gnait les tracasser

FIRME: C Comme le hi les choses, la Fi- nale fête son ce prestige des hom done relaiant ps versaire.

Serge Caron Rivières, Louis avait amorcé le devient la Finan en 1902. » En 1962-63, cette firme de o à 3,5 millions \$, à 5 millions \$, 1982. Aujourd' 600 millions \$! en une année, quelques heures marquer M. Car Le nombre même courbe p 20 ans. Huit ce- son est embauché placement. Les partagent un a

Le Nouvelliste, 12 décembre 2001

Je le répète : ma carrière chez FBN m'a apporté satisfaction (morale et financière !!) et gratification. Je me permets aussi *un moment de modestie* ! Je n'ai jamais été une star de la performance... J'ai toujours ressenti une résistance à faire de la sollicitation auprès des gens prospectés. Possiblement en raison de mon fondement politique (on ne demande jamais rien aux autres...) ou en raison de

mon éducation ? Je l'ignore. Un cas de psychanalyse que je ne veux pas approfondir ici !

J'ai toutefois découvert, et j'en suis très profondément convaincu, que la satisfaction du milieu de travail est un million de fois supérieure au salaire ou autres bénéfices marginaux ; c'est d'abord une affaire de climat, de respect, de fraternité, de plaisir à partager.

Message aux instances syndicales !

LYNE

Durant les années passées à la succursale Jean XXIII, après la séparation avec Diane, il y eut une période morte...

J'ai vécu seul quelques années, dans un maigre deux et demi à Trois-Rivières puis j'ai acheté une petite maison à Pointe-du-Lac. C'est durant ces années que mes yeux se sont fixés sur une splendide noirette qui travaillait dans le même immeuble et qui avait pour nom Lyne Veillette.



Boston Quincy Market vers 2000

Nous avons emménagé ensemble en 2004 dans un duplex de la rue Père Daniel. En principe, j'occupais le bas et elle habitait le haut. Finalement, le haut est resté inoccupé pendant les 8 années qui ont suivi jusqu'à ce qu'on construise la maison de la rue Sicard à Bécancour, en 2012.

COMPOSTELLE

J'en rêvais depuis plusieurs années ; le pèlerinage de Compostelle. 2008, 62 ans... Le moment était venu. Armé de mon sac à dos, j'ai pris l'autobus à Trois-Rivières et, comme un grand garçon, me suit envolé vers l'Espagne : Madrid, le train vers Leon, ville au sud des Pyrénées, là où débutait mon périple de 21 jours. Une expérience inoubliable que je voulais vivre en totale solitude. Je m'amusais à dire que j'allais y apprendre à me fermer la boîte !

Arrivé à l'auberge des pèlerins de Léon, dans ce qui fut jadis un couvent de religieuses, on m'attribue la couchette supérieure d'un lit étagé, pas trop recommandable et j'y installe mon sac de couchage. Il est à peine 5 heures du matin... et tout le monde se lève ; je comprendrai vite qu'en Espagne, la journée se termine vers 14 heures : dépassé cette heure, la chaleur est insupportable. Descente dans une cafeteria délabrée : on peut s'y procurer un café et se déchirer un bout de baguette de pain avec du beurre. Et je prends la route : il ne fait pas encore tout à fait clair.

Je suis les coquilles du trottoir et... je trouve le moyen d'en rater une de sorte que je me retrouve un peu perdu dans un corridor longeant une autoroute !!! Beau départ...! Un brin découragé, je m'arrête le long du chemin et voulant consulter mon guide, je me rends compte qu'un verre de mes lunettes manque à l'appel... le verre droit, l'indispensable (mon œil gauche ne voit que du brouillard).

Pendant ce temps, passe devant moi un autre pèlerin qui file à vive allure. Il me donne espoir que je suis dans la bonne direction : alors je continue ma route pendant une couple d'heures. Et là, je retrouve la campagne, un sentier rudimentaire et les fameuses flèches jaunes qui indiquent le tracé à suivre.

Après quelques longues heures, j'arrive dans un village, une interminable rue principale et un trottoir bordé d'un genre de palissage en bois. Rien ne bouge, pas âme qui vive ! Tout à coup, une porte dans la palissade s'ouvre derrière moi : une femme me fait signe et j'entre dans une cour intérieure. Il y a là une vieille dame qui peint des coquilles assises derrière une table et la dame qui m'a interpellé m'offre, par signes, de prendre un lit dans une pièce attenante, un genre de mini-dortoir avec 7 ou 8 lits. A l'arrière de la cour, il y a douche, évier pour laver nos vêtements et une sorte de salon extérieur avec chaises de parterre. Tout ça pour 2 euros !!!

Je dépose mes affaires, douche, lavage de bas et linge de corps. J'achète une des coquilles que peint la vieille dame. Je l'ai conservée et en reproduit photo ici.



La dite coquille m'a accompagné le reste du voyage : elle représentait une découverte pour moi, la PROVIDENCE ! Je ne trouve pas d'autre mot pour décrire ces événements complètement inattendus qui arrivent à des moments où on frise le découragement. J'étais réellement perdu à ce moment où la dame est sortie et m'a interpellé.

Et c'est pas tout ! On est en fin d'après-midi. On est dimanche, Tout est fermé. Je décide d'exploiter le village et chercher un endroit où prendre un repas... Je passe devant la pharmacie du bled : il y a quelqu'un à l'intérieur...

Je frappe à la porte et le type baragouine un peu d'anglais. Et vous savez quoi : je vise au même moment un présentoir rempli de lunettes de lecture..... Même fermé, il accepte gentiment de me vendre une paire (je me souviens encore du degré : 2,5 !!!). Et pour terminer, je découvre un petit casse-croûte ouvert un peu plus loin. Je n'avais plus rien, sauf du découragement ! Et je me retrouve avec un lit pour la nuit, des lunettes de lecture et un repas. Ben, c'est ça la PROVIDENCE !

Une fois revenu à l'auberge, je consulte mon guide ! Je me rends alors compte qu'à la sortie de la ville de Leon, il y a 2 trajets possibles... et celui que j'ai emprunté est l'ancien qui a été dévié par le passage de l'autoroute mais vient rejoindre le nouveau, quelques km plus loin ! Finalement, on peut partir !!!

Le lendemain, j'entre dans une autre bourgade, dépose mes affaires dans l'albergue (auberge de pèlerins) et j'ai une petite urgence : j'ai près de 50 km de marche dans les jambes et... un sérieux "échauffement" dans l'essieu !!! J'avise une petite pharmacie où deux charmantes jeunes filles m'accueillent : elles ne parlent qu'espagnol. Me voici en train de leur expliquer mon problème avec force gestes, en frottant mes deux mains et leur montrant

la partie souffrante !!! Elles s'offrent un spectaculaire fou rire qui n'en finit plus de durer. Une des deux me tend alors un contenant d'onguent me recommandant de frotter doucement et fréquemment. Je retourne à l'auberge et en dépose une généreuse couche sur la zone visée. O miracle : je n'ai plus jamais ressenti le moindre échauffement pour le reste du pèlerinage !

Quelques jours plus tard : une interminable distance en plein champ. Il se fait tard. Près d'un village, il y a un hôtel avec chambres. Je me présente : c'est rempli. Je continue ma route et me prépare mentalement à une nuit à la belle étoile, avec tous les inconvénients reliés... Je n'ai qu'une gourde d'eau et une pomme ! Je marche, mécaniquement, en espérant.

Le sentier est désert et tout à coup je vois des bâtiments à quelques centaines de mètres du sentier. Rien à perdre : j'emprunte le chemin qui mène à la maison et y découvre un endroit charmant, un genre de gîte touristique : il y a quelques chambres, un petit bar et un casse-croûte. Reçu comme un roi, vin à volonté, une chambre coquette et un lit très confortable. Comme la randonnée a été très longue, je me couche en même temps que le soleil et dort comme un loir. Je me réveille à 9 heures le lendemain matin. J'ai dormi 13 heures, non-stop ! Encore une fois, quand je parle de PROVIDENCE....

Mon périple se termine avec l'arrivée à St-Jacques de Compostelle. Le chemin traverse toute la ville et l'arrivée devant la cathédrale est un moment très émouvant. Le bâtiment est gigantesque : je suis ébahi. Un écriteau invite les pèlerins dans un local contigu à la cathédrale : on m'y remet la *Compostella* (aussi appelé *Credentiel*) sur présentation du carnet estampillé à chaque étape du parcours.

Et je me présente à la cathédrale pour la messe des pèlerins, incluant le spectacle de l'ostensoir géant au-dessus de nos têtes. Le célébrant, au cours de la cérémonie, nomme chacun par son nom en latin...

Bref, une expérience inoubliable où j'ai découvert l'existence de la PROVIDENCE (l'ai-je assez dit ?? !!) et le sens de la CONFIANCE.

Tout s'est terminé par un retour à Madrid en train, puis un vol intérieur vers Venise. J'ai juste le temps de commander un café dans l'aérogare de Venise : avant même de l'avoir reçu, Lyne me tapote l'épaule : elle vient de débarquer de son vol. Des vols commandés presque un an à l'avance et qui se synchronisent à 5 minutes, à destination. Suivra une croisière d'une semaine, entre Venise, Rome, Athènes (en passant bien sûr par Santorini...) Un bien beau moment de vie. Lyne et moi profiterons de notre séjour à Venise pour nous fiancer, dans une gondole, sous le pont des Soupirs...

IMPLICATIONS SOCIALES ET COMMUNAUTAIRES

Je ne peux nier que mes engagements sociaux et communautaires ont été nombreux et intenses, depuis mon enfance ! J'en ai fait état plusieurs fois au gré des chapitres de cette autobiographie.

Au cours de ces années, je me suis impliqué dans le CAVAC (Centre d'Aide aux Victimes d'Actes Criminels), Sclérodémie-Québec, Société Alzheimer, l'Association de la Paralyse Cérébrale, Centraide, Fondation de l'UQTR, du Centre Hospitalier, le Fonds des Amis de Mathilde, la Fondation Communautaire du St-Maurice, la Fondation Claude-Mongrain, levées de fonds de toutes natures.

Certaines reconnaissances m'ont été attribuées, à divers moments :

- Médaille de la Ville de Bécancour
- Médaille du Mérite du Séminaire de Nicolet
- l'Ordre de l'Étoile du Régiment de TR
- Chef honoraire de la nation Abénakis

Ces éléments ne sont pas pour moi objet d'orgueil : les honneurs sont bien éphémères. J'en ai toutefois ressenti une belle gratification et l'agréable impression d'avoir PARTAGÉ MA CHANCE. En janvier 2012, le Nouvelliste me faisait l'honneur de me nommer Tête d’Affiche et le journaliste titrait :

-Je dis oui parce que je suis chanceux.

Eh oui ! La chance n'a de valeur que lorsqu'elle est partagée.

TÊTE D'AFFICHE

Le Nouvelliste



JEAN-GUY DUBOIS

«Je dis oui parce que je suis chanceux»



BRIGITTE TAHAN

Beaucoup de gens connaissent Jean-Guy Dubois, surtout à cause de ses 16 ans de politique municipale, dont plus de 10 ans à la mairie de Rimouk.

Ses talents l'ont mené tout à tour dans un travail de conseiller en orientation, à la barre de deux restaurants puis à un poste de conseiller en valeurs multiples à la Financière Banque Nationale, dont il a pris sa retraite l'an dernier.

Tout le monde ne sait pas, toutefois, que Jean-Guy Dubois fait partie d'un petit groupe d'hommes, qui s'adonnent à l'échec, que l'on s'est bien maillé la gorge que le maraton ou le ballon de hockey. Et rien ne lui fait plus plaisir que d'aller commémorer avec la nature sur sa terre à bois.

M. Dubois accorde aussi une grande importance au bénévolat dans sa vie, mais le considérant, on ne s'attend guère qu'il ne soit pas l'homme d'une seule cause.

«J'ai travaillé pour 25 causes différentes, mais jamais longtemps, dit-il, sans jamais laisser entrevoir une certaine admiration pour ceux qui en ont eu, «ce n'est pas donner un conseil, s'empresse-t-il d'ajouter d'une voix».

Ce naturalisé pour le bénévolat, Jean-Guy Dubois croit devoir près du Grand Séminaire de Nicolet, où il a fait son cours classique en tant que pensionnaire. «On était 6000 à l'époque, il y avait une belle dynamique et des maîtres de premier ordre. J'y ai découvert le sens de l'écrit. Ça a marqué mes idées, confesse-t-il.

Si lui est arrivé souvent de donner de son temps pour des causes culturelles ou sociales, comme le Moulin Michel ou le Centre de biodiversité, il avoue que plus les années passent, plus ce sont les causes humanitaires qui l'intéressent.

«En vieillissant, il y a un petit phénomène de compassion qui se dégage à travers ça.»

À chaque fois qu'il s'est impliqué, même très brièvement, dans des causes humanitaires qui avaient rapport au diabète, à la sclérose en plaques, à l'intégration des victimes d'actes criminels, Jean-Guy Dubois reconnaît que ça a exercé un effet d'ouverture sur sa personne. «L'occupation de ces affaires-là, c'est de l'éducation, résume-t-il.

«Quand Michel Morin m'a demandé si j'accepterais la présidence d'honneur de la campagne 2012 de l'Association de paralysie cérébrale, j'avoue que je n'y connaissais rien. Ça a été la même chose avec des intervenants dont j'occupais le Havre ou la CAVAC (Centre d'aide aux victimes d'actes criminels).»

Mais à chacune de ces expériences, dit-il, il a appris à approfondir des réalités humaines qui lui ont donné le goût de faire une petite différence.

La paralysie cérébrale, par exemple, c'est causé par un manque d'oxygène à la naissance.

Il n'y a pas de pilule pour ça. Tu es prisonnier de ton corps. Tu dépends de l'aide de quelqu'un d'autre. Ça prend une certaine dose de courage pour se lever le matin, fait-il valoir.

«Il y a quelques années, je suis allé faire le père Noël pour un groupe d'handicapés mentaux adultes. J'ai adoré ça. Mais la première fois, j'ai eu peur. J'étais inconfortable et inquiet. Mais quand je suis sorti de là, je me sentais tellement bien d'avoir fait ça. J'avais l'impression d'avoir créé du bonheur pour ces gens et ça n'avait pris que deux heures de ma vie, dit-il.

Père de bénévolat pour des causes humanitaires, explique-t-il, c'est de découvrir en soi ce que Fred Fallis appelle le génie généreux. C'est tellement agréable de se sentir bon, dit-il en riant.

«Je dis oui quand on me demande pour des œuvres comme ça parce que je suis chanceux», explique Jean-Guy Dubois. «Je fais partie des chanceux de la vie. J'ai une belle famille, un bel entourage d'amis. Je suis en

bonne santé. La vie est belle et je veux que ça reste longtemps comme ça. Mon souhait pour l'année 2012, c'est qu'elle soit comme l'année 2011 et comme l'année 2010. En fait, je veux dire comme Woody Allen, que je m'intéresse beaucoup à l'avenir parce que j'ai l'intention d'y passer encore quelques années.»

«Donc, c'est un minimum que je partage ça un peu avec les gens moins chanceux, fait-il valoir. C'est pour ça que je n'ai jamais refusé de m'impliquer», explique le président d'honneur de la campagne 2012 de l'Association de paralysie cérébrale.

Vous pouvez entendre l'entrevue avec notre tête d'affiche dans l'édition matinale de nos émissions animées par Frédéric Lefebvre, au 96,5 FM, entre 6 h et 9 h, ainsi que le reportage présenté au Téléjournal Maurice du dimanche.

Desjardins
Caisses de la Montérégie

A.B.I.

Au cours de mes années à FBN, j'avais développé un nouveau talent : ENCANTEUR ! Ainsi, j'ai pu officier, à titre bénévole toujours, au moins une centaine d'encans-bénéfice pour diverses causes ou organismes dont la liste serait inutilement longue.



LA MUSIQUE

Mon récit de vie serait incomplet si je ne parlais pas de musique. Je dois le confesser : j'ai une voix affreuse, un talent limité, mais une bonne "oreille" et la musique a fait partie intégrante de ma vie. Je parle de musique "populaire", type rock et blues ; mes connaissances de la musique classique sont plutôt pauvres !

Depuis ce jour où je me collais les oreilles sur le radio-meuble du salon pour écouter Tino Rossi et le Bateau de Tahiti ou Roger Miron et Le ti-Cœur après neuf heures, en

passant par ce dimanche où papa m'a offert ma première guitare, j'ai toujours adoré la musique et je me suis exécuté à travers plein de petits groupes (bands) plus ou moins compétents !

A mes 15 ans, je formais un trio avec les frères René et Jules Morel et on faisait fureur dans les partys de salon des jeunes filles de Bécancour, Précieux-Sang et Ste-Angèle ! Jules manœuvrait l'accordéon et René et moi la guitare. A cette époque, la séquence des pièces jouées était toute simple : un set canadien, suivi d'un Paul Jones (sorte de danse de groupe), puis un twist ou rock et, le moment fort, lorsque j'entonnais mon succès, danse lente, L'Amour que j'ai pour Toi, de Dick Rivers !

On s'appelait "les Copains" et notre costume, chemise rouge clair avec jabot (mouchoir de soie blanc à pois noirs bien fixé au cou) nous rendait irrésistibles, vous l'imaginez sans doute. Je n'ai hélas pas de photo illustrant ce mémorable groupe.

Quelques années plus tard arrivera l'épisode des "Caractères" que j'ai déjà mentionnée, lors de mon arrivée à Gentilly. Notre gérante Huguette (Baribeau) mériterait un chapitre à elle seule !

Après les Caractères suivra Chambre à Louer, emprunté à une chanson remarquable de Plume Latraverse ! Je connais depuis longtemps Michel Paré, de la famille Paré de Bécancour, que j'admirais lors de prestations de l'orchestre formé par le père et les oncles de Michel. Il avait une voix superbe, beaucoup de rythme et incarnait avec brio le rock américain. Puis, Claude Veillette que j'avais embauché quelques années plus tôt dans mon équipe SEAPAC à la Commission Scolaire était percussionniste (drummer, comme on disait). Et il était bon ! Ainsi, les Caractères étant sur le déclin, place à Chambre à Louer !

On est fin des années '70 ; la musique a évolué et c'est Fats Domino, Ray Charles, le Rock endiablé et le Rythm'n Blues qui occupent l'espace ! Mustang Sally, Gloria, What I'd Say, Light my Fire se sont succédés dans nos micros et nos amplis. Des fêtes de la St-Jean (qu'on peut qualifier d'historiques à Bécancour), des soirées de danse et, contrats ou pas, nos jam sessions du vendredi soir dans le sous-sol de Claude. (il avait la chance d'être célibataire !!!)

Plusieurs musiciens de garage (!) se succéderont lors de nos jams. Et un beau jour, on est en 2005, on décide d'endisquer ! Un CD : rien de moins ! Et on se met résolument à la tâche, pendant de longs mois. Il nous manque toutefois un instrument de liaison... guitare, basse et batterie : il y a un vide... Idée géniale : Nathalie Pépin ! La claviériste de Bécancour, bachelière en musique, talentueuse à souhait et dotée d'une personnalité fort agréable. Le trio devient quatuor avec Nathalie aux claviers, Michel (guitare et voix), Claude (percussions) et moi-même (guitare basse et un peu de voix !).



Pochette de notre CD (2005)

Notre lancement aura lieu en juin 2005 et notre succès se mesurera non pas en milliers d'unités vendues mais plutôt *en dizaines d'unités données !!!* À l'exception de Nathalie et moi-même, au moment d'écrire ces lignes, tous sont décédés, incluant Guy Beauchesne, notre photographe officiel. Une mention va vers Sylvie Labrecque et le studio d'enregistrement Colas.

Chambre à Louer : une belle époque, de bons moments et de solides amitiés.

Ma carrière musicale aura ses dernières résonances avec l'équipe de hockey *Les Pousseurs de Puck*, un groupe

d'athlètes qui ont connu une certaine célébrité... à partir de 1990. Nous avons même eu la brillante idée de développer notre propre groupe musical autour d'un "specimen" ayant pour nom Michel Rheault, qui prenait plaisir à souffler dans un harmonica même si pas super-doué en oreille musicale ! Mais, Michel était drôle à souhait et il n'y avait rien pour l'arrêter. Avec l'éternel Louis Beudet (Ti-Oui) qui disait jouer de la cuiller et Serge Noel qui se définissait comme "tapeux de pieds", on a créé *Les Oignons à Poche*, groupe folklorique original et imprévisible pour lequel j'ai assumé le rôle de directeur musical !!! *Rien de moins !*



Nous faisons dans *l'Agro-Acoustique... !*, Michel étant président d'un important groupe de Centres Agricoles. Nos succès : J'ai deux grands bœufs, *Z'avez-vous vu ma truie* et de nombreuses compositions de circonstance accolées à la chanson trad *La Grand'Côte*, popularisée par la Bottine Souriante.

Deux ou trois apparitions par année, c'était suffisant ! Notre public n'a pas tellement évolué non plus, se résumant aux joueurs des *Pousseux* ! Quelques mots pour rappeler un élément cocasse : Michel jouait de l'harmonica non pas par oreille mais par respiration !!! Une fois localisée la note de base, restait à suivre la mélodie qui se limitait à des pièces *3 accords*. Je gardais à mes pieds un carreau de *coroplast* de 12X18 pouces, sur lequel était écrit 1-2-3. Quand je changeais d'accord pour suivre la mélodie, je pointais le pied vers le chiffre correspond à la note juste : Michel s'en sortait bien avec cette technique. Mais il s'est surtout fait remarquer par ses SOLOS qui restent mémorables pour les quelques-uns qui les ont connus... ou subis !!!

Les années passant bien vite, je me plais à imaginer que, plus tôt que tard, je pourrai m'exécuter dans un groupe à venir qui pourrait se nommer *LES OCTOS*, seul groupe dont les vedettes ont atteint ou dépassé les 80 printemps. Avec un groupe de 5, on pourrait axer notre promotion sur *le thème 400 ans d'expérience musicale !*

L'HUMOUR

L'humour, je le tiens surtout de papa. Il était doté d'une imagination débordante et fin observateur des gestes et des personnes. Je l'ai tellement vu rire et faire rire que j'ai en quelque sorte "attrapé" son humour ! On attribue à Charlie Chaplin la citation

-Une journée sans rire est une journée perdue

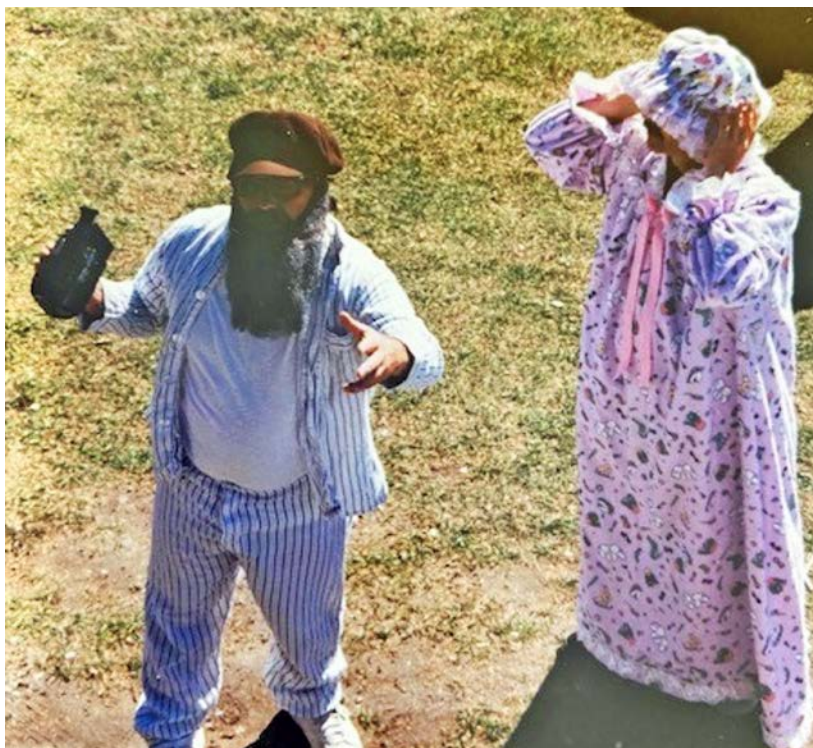
*-La plus perdue des journées est celle où on n'a pas ri !
(autre version !)*

J'aurais pu la faire mienne ! Pour moi, l'humour a toujours été une affaire sérieuse (!), tour à tour mode d'intégration ou outil de travail dans divers groupes que j'ai animés.

Quand je repense aux Poirier, Lemay de mes années de séminaire puis les Beudet, Pépin, Forest par la suite, je revois des amis proches qui partageaient cette caractéristique du rire contagieux.

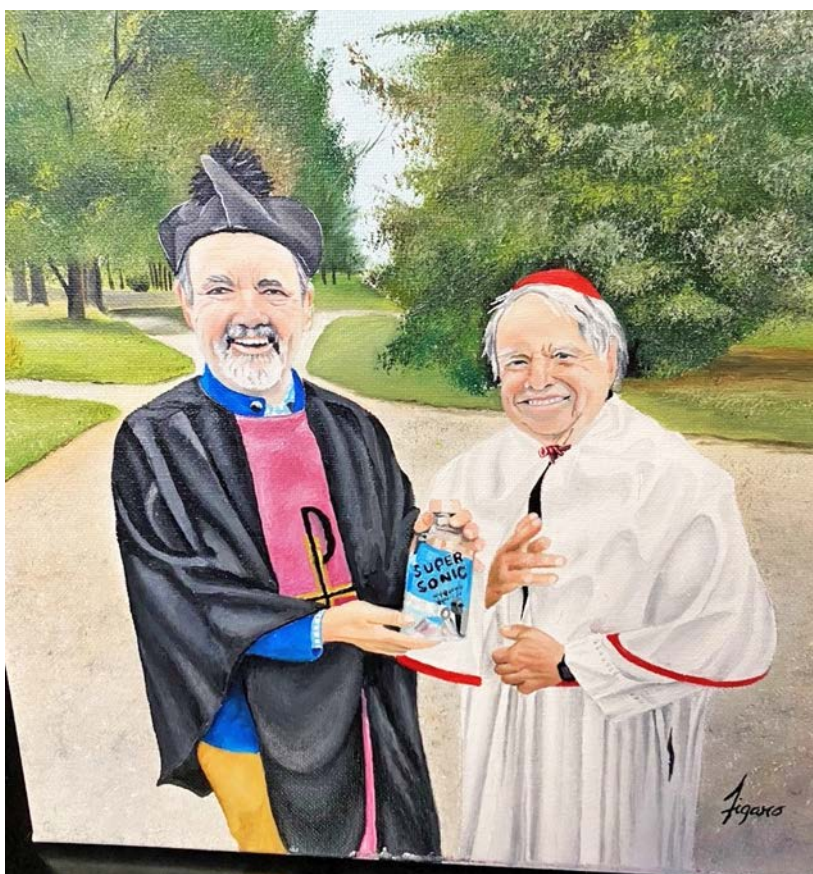
J'ai atteint une certaine notoriété en humour avec les *4-Astrophes*, un groupe d'humoristes que j'ai en bonne partie imaginé, inspiré des Cyniques et qui a sévi de 1978 à 1985 sur quelques plateaux de la ville.

J'intègre en annexe un texte pondu en 2022, rappelant la mémoire de cette brochette ! Par la suite, avec mon inséparable Louis Beudet, ou en d'autres occasions avec Guy Cormier, j'ai eu du plaisir à personnifier la Mômman de la P'tite Vie en diverses occasions.



Pôpa et Mômman lors du Tournoi du Maire 2019

Le duo formé du Pape (l'incontournable Louis Beudet) et du Père Rodrigue (mon personnage préféré !) s'est fait remarquer sur certains parcours de golf... On sillonnait le terrain en distribuant du gin (du de Kuyper pendant de nombreuses années puis du Super Sonic de la Distillerie du Quai), en entonnant des cantiques connus du type Le Seigneur est mon berger. Pas très moral comme opération mais, combien efficace !!!!



Toile signée Figaro, représentant le divin duo....

Comme le disait Lucien Auger :
L'humour, l'ultime victoire de l'esprit.

QUATRIÈME PARTIE

RETRAITE....

PANDÉMIE ET RETRAITE

Ma décision de prendre une retraite définitive avec la fin du mandat de maire, en novembre 2021, était déjà prise depuis 2017. L'usure et l'âge, 75 ans.

Je dois m'attarder quelque peu sur la fameuse pandémie de COVID-19, déclarée le 13 mars 2020 (je me souviens du jour et même de l'heure !). Je revenais de Québec, devant recevoir la visite du Ministre des Transports François Bonnardel, relativement au doublement de l'autoroute 55, portion Bécancour. Mon cellulaire sonne : en ligne M. Bonnardel lui-même m'annonçant qu'il est convoqué à une rencontre d'urgence du Cabinet des Ministres et doit reporter notre rencontre. Énorme déception de ma part : depuis le temps que j'attendais cette entrevue...

Au moment de rédiger ces lignes, on est en janvier 2024... bientôt 4 ans et la COVID court encore, en plus de laisser d'innombrables conséquences qu'on n'a pas fini de découvrir et mesurer. Sur une période de 18 mois, entre mars 2020 et l'été 2021, tout a été bousillé ! On a connu les couvre-feux ; il fallait un permis spécial pour circuler à l'extérieur après 20 heures, aucune visite chez des parents, voisins, amis, aucune rencontre de groupe, aucun usage de la route (sans permis spécial) en soirée et nuit.

Le Québec était devenu le Goulag !

Pendant cette interminable période : hôtel de ville fermé, aucune rencontre en présentiel (néologisme créé lors de

la pandémie) : le vide politique. Nos rencontres étaient limitées au logiciel ZOOM... plus de contacts humains entre les membres du Conseil, pas de rencontre avec les employés ou directeurs de service.

Ce fut un GROS BORDEL en tous sens. Ce fut l'occasion de tensions, tant chez les membres du Conseil que chez les employés de bureau. Le retour à une certaine normale s'est effectué à l'été 2021 mais il y avait des pots cassés. La fin de ce mandat 2017-21 n'a été agréable pour personne, surtout que 5 élus (sur 7) avaient annoncé qu'ils ne seraient pas candidats, surtout pour des raisons d'âge.

Une fin en queue de poisson, dirait-on. Le directeur général et quelques-uns de ses proches comptaient les dodos jusqu'au 6 novembre et la fin m'apparaissait comme une libération !

Six nouveaux élus se sont retrouvés au Conseil. Tout un défi !

Donc, les quelques mois suivant la fin du mandat furent émotivement cahoteux pour moi. Quant à la COVID, elle était, en principe, terminée.

AVOIR ÉTÉ ÉLU

Je m'intéressais déjà à ce sujet : qu'en est-il du rôle des élus et du support (et de la préparation) à assumer cette fonction ? Je me suis mis à la tâche, durant l'année 2022, de réaliser une petite recherche-maison sur ce thème. J'ai ainsi pu rencontrer environ 25 anciens élus et retirer des conclusions parfois étonnantes.

Constatant, de façon très évidente, que les élus municipaux sont soumis à une immense improvisation, avant, pendant

et après leurs mandats, j'ai fait quelques essais pour implanter l'idée d'un microprogramme de formation des élus, auprès de quelques intervenants du MAMOT et d'un collègue privé. J'ai tôt fait de constater que je perdais mon temps !

- 1) Le navire est trop gros et l'obésité du fonctionnariat rebute les plus optimistes
- 2) Les Unions municipales se réclament d'être les tenants exclusifs de la formation des élus
- 3) Je n'ai plus un horizon de vie assez long pour parvenir à quelque résultat.

J'ai cru pertinent de lâcher prise...

LE CULTE DE L'ERABLE...

J'ignore d'où je tiens cette passion des érablières! De mon enfance, sans doute (notre voisin Eloi Deshaies nous invitait, le printemps). Histoire courte, à l'approche de ma première retraite, 2004, regrettant toujours ma petite érablière de la rue des Milans à Gentilly, j'ai enfin découvert un petit boisé peuplé d'érables, secteur Précieux-Sang, rang Héon (Pointu pour les intimes!).



Érablière O'Bois, secteur Précieux-Sang.

Depuis ce temps, j'ai développé le boisé, bâti la cabane de toutes pièces, installé le système d'évaporation etc. Je souligne la participation exceptionnelle de mon ami Paul-André Faucher dont l'habileté et les talents ont été grandement mis à contribution.

Mon érablière aura été ma "bébelle" des 20 dernières années. Bûcher, patenter, bouillir, mettre en cans ... Un travail et surtout un loisir de près de 6 mois par année. Je persiste à déclarer que le printemps, à partir du 15 mars, est la plus belle période de l'année. Retour du soleil, de la chaleur et l'irremplaçable odeur de l'eau dans l'évaporateur, un petit verre de réduit... sans oublier un petit gin de Kuyper... pour se récompenser!



Mes beaux moments avec mes 6 petits-fils et la tire sur la neige.

Mes moments "d'extase" se vivent surtout lors des rencontres familiales et sociales alors que je peux exhiber, (non sans fierté...!) mes compétences en dégustation de tire sur la neige. Je peux aussi me permettre quelques humbles auto-congratulations pour mes cornets à l'érable et mon incomparable caramel érable et fleur de sel.

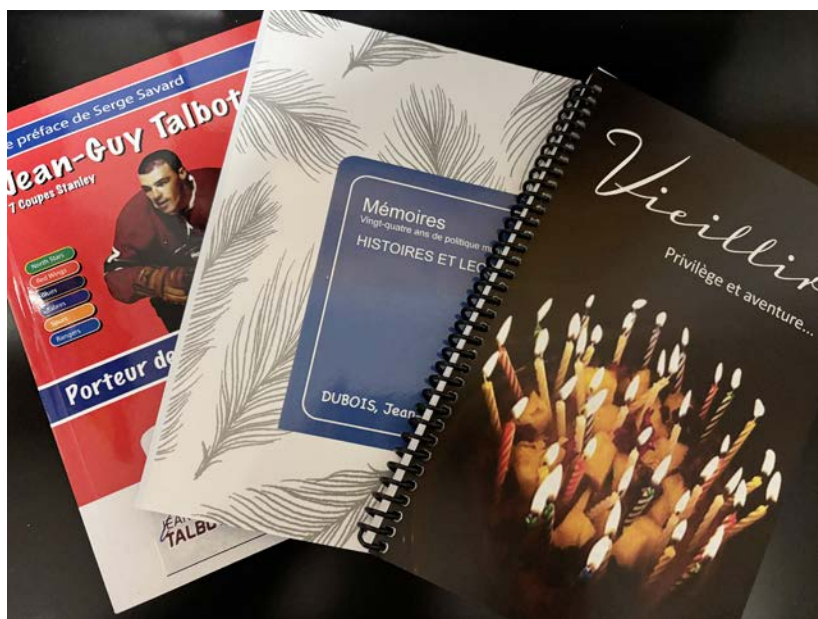
ÉCRIRE

J'ai toujours eu une certaine aisance pour écrire. Grand-maman Marie-Louise et Sr Gabrielle m'ont transmis leur intérêt dans la lecture et l'écriture. J'aime les termes bien choisis, les tournures de phrase vivantes, surprenantes. J'aime aussi teinter mes écrits d'humour.

Je privilégie aussi une approche que je dirais philosophique, en constante recherche d'interprétation et de sens. Si on me demandait de cibler des modèles

d'écriture, je choisirais Pierre Foglia, un maître pour les raisons susmentionnées et je choisirais Serge Bouchard, pour ses analyses toujours brèves et combien pertinentes.

J'ai écrit des tas d'affaires ! Des textes de diverses nature et facture, des analyses, des rédactions de projets, des chroniques, des histoires etc... Ma première œuvre officielle a été mes Mémoires de vie politique : *24 ans de Politique Municipale, Histoires et Leçons* (300 exemplaires) en 2023. Puis une participation intense au livre biographique de *Jean-Guy Talbot, Le Porteur de Flambeau*, en co-écriture avec Louis Beaudet, automne 2023.



Publication 2023-2024

J'ajoute un cahier de réflexions sur le processus du vieillissement, intitulé simplement *VIEILLIR*, pour 2024... Après cette autobiographie, je n'ai pas de projet précis. Mais, j'écrirai toujours... toujours avec modestie, respect, rigueur et originalité.

Une de mes fiertés est de constater que mes 3 enfants écrivent bien, sans fautes et... intelligemment.

REGARDS SUR LE PASSÉ

Il arrive au cours d'une vie des rencontres, des événements qui demeurent gravés dans nos souvenirs. Ce peut aussi être des réflexions qui contribuent à la découverte de soi. J'en cite quelques éléments.

Acronymes

Sur l'inspiration de mon ami Alain Guilbert, décédé en 2023, j'ai retenu la méthode des acronymes (mots nouveaux formés des premières lettres d'une expression, ex. OVNI) L'acronyme favorise la simplification et la mémorisation d'un thème.

Comme Alain, je l'ai appliqué à ma vie en établissant les trois verbes (ou mots) qui ont guidé ma vie, qui ont revêtu une importance majeure pour moi.

Mon acronyme : A - P - R

A = apprendre

Apprendre et comprendre. J'ai été un *appreneur* universel ! La psychologie, la philosophie, l'administration des affaires, l'économique, les valeurs mobilières, la théologie.... J'ai voulu tout apprendre, sans toutefois rien approfondir vraiment. Je me suis toujours amusé à reprendre la citation de Gérard Marier, mon prof de philo au Séminaire :

L'érudition, c'est savoir tout de rien

La culture, c'est savoir rien de tout.

Je suis définitivement un culturel !!!!

J'ai suivi des tonnes de formation, gobé des tonnes de livres. Je voulais tout apprendre. Une fois entré chez FBN, je n'ai pris que 2 ans à compléter les 4 volets exigés pour l'obtention du titre de Fellow en Valeurs Mobilières. J'étais le seul conseiller de la succursale à avoir complété ce cursus.

À ma retraite, j'aurais bien aimé m'inscrire en Anthropologie. La formation ne se donnant qu'à Montréal ou Québec, c'était trop loin... et trop tard !!

P = produire

J'ai été toute ma vie porté sur les performances et les résultats. Presque octogénaire maintenant, je chronomètre encore le temps accordé à compléter la grille de mots croisés de La Presse ou de Journal de Montréal ! Je cherche habituellement à quantifier mes performances après m'être fixé des objectifs mesurables, comparatifs.

Je n'arrive pas à aimer le golf... je ne produis pas ! Alors je préfère de loin bûcher dans mon érablière. Je vois ainsi le résultat de mon travail, observable et quantifiable.

Y a sans doute un peu beaucoup de mon enfance dans cette obsession... Années '50, on travaillait d'un soleil à l'autre, chaque sou était durement gagné et j'ai appris bien jeune à planifier... comme papa !

R = Rire

Le rire a été au cœur de ma vie : je l'ai exprimé dans un chapitre précédent. Tant dans mes relations sociales que dans mes rôles d'animation, de gestion, dans mes lectures et passe-temps, le rire a été présent.

Quand je repense aux 150 thrillers de San Antonio que je conserve dans des boîtes... à mes textes et chroniques liés à l'humour, aux *Pousseux de Puck*, aux centaines de chansons composées pour des amis en plein d'occasions, je retrouve toujours ce "travers" humoristique...

Je rappelle ici cette expression empruntée au psychologue Lucien Auger selon qui :

L'humour est l'ultime victoire de l'esprit

FAMILLE ET PERSONNES SIGNIFIANTES

Pourquoi attendre toutes ces pages pour parler de ces personnes qui ont marqué davantage ma vie ?

PARCE QUE JE VEUX QUE CE SOIT L'ÉLÉMENT ESSENTIEL DE MON HISTOIRE ! Tout simplement !

Je pense qu'on se souvient davantage de la fin d'une histoire, sa conclusion, son dénouement. Mes parents, grands-parents, éducateurs ont fait l'objet de plusieurs mentions. Je dois garder une place pour mon frère Gilles. La différence d'âge et mon entrée au pensionnat (j'avais 12 ans, il en avait 4), dans une petite famille n'ont pas favorisé la complicité fraternelle. Il y a toutefois toujours eu respect et amitié entre nous.



Avec mon frère Gilles, devant la maison paternelle vers 1960

Gilles ne l'a pas eu toujours facile mais il a surmonté les écueils avec courage, sérénité et dignité. Il a été un aidant naturel extraordinaire pour maman Laurette et il a bien géré sa vie. C'est toujours un plaisir de le revoir et on partage plein de bons souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Il y a eu aussi ces milliers de personnes que j'ai côtoyées, appréciées, aimées, à travers mes activités sociales, politiques, professionnelles, culturelles, musicales etc... J'éviterai l'écueil d'une description exhaustive, car j'en oublierai assurément beaucoup.

Je garde une place pour mon ami Louis Beudet, ti-Oui (!), avec qui j'ai partagé bien des moments de complicité et des tonnes de rires, dans les 50 dernières années.

FAMILLE

Je me sens démuni, hésitant au moment d'accorder quelques pages à ma famille immédiate, conjointes, enfants et petits-enfants. Le grand paradoxe : **ceux qui ont occupé le plus grand espace sont ceux qui en reçoivent le moins !**

Je ressens une double hésitation. UN : Question d'intimité et de respect, tout simplement. DEUX : On a vécu, comme toutes les familles, des épisodes plus agités ou plus douloureux. Il n'y a toutefois pas de drame et je ne crois pas découvrir de cadavre dans le placard !!!

Je rends d'abord hommage à Diane, la mère de mes 3 enfants, qui a fait montre d'ouverture et de bonté, même après notre séparation. Elle a été la mère que j'avais souhaitée pour mes enfants, une femme responsable, respectueuse, résiliente. Je lui redis ma gratitude.

Lyne qui m'accompagne depuis plus de 20 ans, mérite une grande place. Vivante, expressive, elle a dû faire preuve d'adaptation avec un compagnon féru d'activisme comme moi.

Mes 3 enfants ont été et demeurent l'objet de ma plus grande fierté, ce que je laisserai de plus grand et de plus beau à l'univers ! De bons enfants, sains, sereins, responsables. Je regretterai toujours de les avoir souvent sacrifiés à plein d'autres affaires beaucoup moins essentielles. Je les remercie pour leur résilience avec un père trop absent.

Et ma "tribu" de petits-fils me remplit d'espoir, dans un monde et à une époque qui m'inquiète. Ils représentent un AVENIR.

Ils sont six et ont la chance d'être comblés d'attention et d'amour ; ils sont intelligents, en santé et ils peuvent conjuguer tous les verbes au futur.

À chaque soir, avant de m'endormir, j'ai *incontournablement* une pensée envers *deux grandes femmes* : ma petite sœur Louise, décédée en 1948 à trois mois de vie, et ma petite-fille Mathilde, partie à 7 semaines.

TROIS BEAUX ET BONS ENFANTS

Je veux prendre quelques lignes pour parler des enfants. 1972-1975 et 1978, années de leur naissance. J'hésite entre fierté, modestie et intimité.

Nous avons eu les trois plus beaux enfants du monde et je ne cesse de répéter que, pour ma part, j'ai peu de mérite... Josianne était une splendide petite blonde, adorable, éveillée et dotée d'une belle créativité.

Puis Caroline est arrivée deux ans plus tard : une noirette aussi croquable. Entêtée comme une petite mule, refusant de dormir, elle descendait de sa couchette, s'étendait le long de sa porte de chambre fermée et s'y endormait, nous laissant la délicate tâche d'ouvrir sa porte sans lui faire mal ou la réveiller...

Guy-Paul s'est présenté comme le fils espéré de son père, un beau gros bébé, réputé comme étant le plus beau de la pouponnière, (dixit l'infirmière responsable du CH Ste-Marie!). Ses sœurs l'ont bien accepté : il leur servait presque de jouet, son intégrité physique s'en trouvant parfois même menacée !!

Décidément, trois bons enfants. La petite enfance, vécue surtout sur des Milans, à la ferme, a donné lieu à des épisodes mémorables. Doté d'une habileté discutable (...), je m'étais mis en tête de leur fabriquer un "petit train", soit deux wagons tirés par le tracteur à gazon. Sur des roues et cadres en acier, j'avais patenté un wagon de passagers et un wagon de queue pour Guy-Paul. Mon erreur : j'avais fabriqué le tout avec des panneaux de ripe pressée (beaucoup moins dispendieux que le contre-plaqué mais avec une très faible résistance...). Je n'ai malheureusement pas de photo de cette merveille!

Ce soir-là, mes trois chérubins et une coupe de petits voisins ont pris place à bord de "L'Express des Milans"

pour une randonnée expérimentale. Après quelques pieds sur la rue, le wagon de passagers s'est disloqué, versant dans un petit fossé longeant la route et des mères affolées se sont précipitées sur les lieux de la tragédie pour récupérer les corps... parfaitement intacts. Fiou! Là s'est terminée la vie utile de l'Express des Milans, devant la ferme recommandation de ne "plus embarquer là-dedans" !!!

Mes enfants étaient également dotés d'une belle imagination. Le sous-sol de la maison était plus ou moins "fini" et leur était consacré. Ils y jouaient au magasin et les ouvertures que j'avais laissées entre les divisions, ayant l'allure de fenêtres, leur fournissait l'occasion d'y placer des posters arborant ma face, vestiges de la dernière campagne électorale. Ils me donnaient alors la fonction d'écornifleux et m'avaient rebaptisé "le senteux". Josianne y montrait déjà des aptitudes à la direction générale et Caroline manifestait déjà son intérêt pour la gestion de caisse et la perception des taxes!

Au cours d'un mois d'hiver, je m'étais porté acquéreur d'une motoneige usagée, équipée d'une carriole. Un soir, après souper, tous bien habillés, nous nous engageons pour une joyeuse randonnée, dans l'obscurité du deuxième rang, dans les champs avoisinants. Après une couple de kilomètres, je me retourne pour jeter un œil sur ma cargaison et je constate que... il n'y a plus de cargaison... La carriole s'est détachée et j'imagine le pire... Retournant sur mes pas, je retrouve bien vite mes trois héritiers, toujours installés sur le siège et... morts de rire. La leçon de prudence m'est cependant restée marquée...

Je passe les épisodes de la cabane à sucre où ils ont pu vivre de bons moments avec amis et parenté. J'étais presque ému de voir ma Josianne assise bien sagement dans un coin avec un verre et un bâtonnet de bois,

occupée à brasser quelques onces de sirop pour faire du sucre mou. Et ça marchait!

A l'école, c'étaient des enfants sans problèmes, dociles et performants. J'ai valorisé l'école et ils m'ont rendu très fier. Si ma présence était déficiente, j'accordais de l'importance à leurs travaux et signalais leurs devoirs, avec souvent une petite remarque du genre "Papa très fier!"... Ils n'appréciaient pas toujours mes remarques au point que Caroline, pour une, avait développé une imitation de ma signature... Ainsi, certains chefs d'œuvre m'ont sans doute échappé !!

Les années de leur adolescence n'ont pas été faciles, surtout pour moi !!! Quand je me suis retrouvé avec la gestion de 2 restaurants, en plus du poste de conseiller municipal, il me restait bien peu de disponibilité. Ce sont aussi des années où nous ne vivions pas sur l'or, une époque économique difficile. Dès leur jeune âge, mes filles se sont retrouvées "employées" du resto, inscrites sur la liste de paie, selon les heures travaillées. Avec le recul, je sens bien que je leur ai imposé des privations... Je me console en voyant ce qu'elles sont devenues... Mes trois enfants sont devenus des adultes fiables et responsables et ils perpétuent ces qualités.

Ils sont des parents formidables, attentionnés, équilibrés. Ils sont aussi des professionnels qualifiés, honnêtes, compétents, pour qui je n'éprouve que de l'admiration.

Bref, je me considère chanceux et comblé (merci Diane!) et, leçon de vie : prenez le temps de profiter de vos enfants.

CONCLUSION

ALLUMER MON ÉTOILE...

Écrire mon histoire : une entreprise demandante mais combien gratifiante. J'en arrive à ma conclusion : une conclusion que je devrai peut-être revisiter, plus tard...
Quel sens je donne à ma vie ? Qu'en restera-t-il après mon départ ?

Parce que... je devrai bien partir ! Nous devons TOUS partir... ne sachant ni quand, ni comment. Ce sera l'heure du bilan, le bilan de vie, le dépôt des livres !

Quelles sont mes œuvres, mes réalisations ? A qui ai-je apporté du positif ? De qui ai-je embelli la vie ? Mon coin de terre est-il plus beau que lorsque je l'ai reçu ?

J'en réfère à la parabole des talents (que voulez-vous : je suis un fan de Jésus de Nazareth !). Ai-je redonné dans la mesure où j'ai reçu ?

Lors de mes funérailles, j'ai demandé qu'on entende ma chanson-fétiche, La Quête du grand Jacques Brel. Comme lui, j'ai cherché à atteindre, malgré mes manquements et mes erreurs d'interprétation,

L'INACCESSIBLE ÉTOILE.



Sharon Nowlan : l'inaccessible étoile ??

CE QU'IL EN RESTERA...

Avec mes trois enfants, leur mère Diane et ma conjointe Lyne, l'histoire continuera... à travers 6 petits enfants (sans oublier Mathilde). Ils se nomment Vincent, Christophe, Samuel, Alexandre, William et Ewan.



Le clan Dubois avec Diane.

Haut: Caroline, Sarah, Ewan, Guy-Paul, Josianne et Pierre
Bas : Christophe, Alex, William, Diane, Samuel et Vincent.



Le clan Dubois avec Lyne et ... Papi!!!

L'histoire se perpétuera avec ces six petits enfants qui continueront à écrire l'histoire : une histoire que je souhaite simplement heureuse...

Ce sera mon legs!

Annexe 1

Gentilly, 8 nov. 1948

Sœur Denise de Jésus
St. Jean de Dieu

Chère petite Sœur

Aujourd'hui, je viens frapper à ta porte et je t'arrive, les yeux rougis par les pleurs, le cœur gonflé par le chagrin c'est tout naturel cette douleur pour une mère qui perd sa fille, oui comme tu l'as su, Rose Denise n'est plus de ce monde. J'ai la tête folle, il me semble que je rêve, mais c'est bien vrai, ce soir, elle couche pour la première fois en terre, je ne puis me chasser ces pensées

Mais je me console, elle a fait, une si belle mort, si résignée, dans ses souffrances atroces, mourir de la méningite, elle est restée 12 jours à l'hôpital, tous les parents se sont entendus pour ne pas la laisser seule à l'hôpital, il y en avait le jour et la nuit

oncles, tantes, sœur, frère, cousins, se sont succédés à tour de rôle, pour aller lui porter secours, Toujours que la dernière nuit, elle l'a passés avec Onen, il a fait comme son père doit faire, elle a commencé le matin et c'est lui qui lui a aidé à faire son achon de grâce. Elle demandait à mourir, elle parlait bien et a eu son idée jusqu'à la dernière minute, on lui a donné une piqûre vers deux heures de l'après-midi. Elle est morte à 2 heures et dix. Paul et mon oncle John étaient présents, elles s'est éteinte comme un petit poulet. Elle fut donc bien embourrée, qu'elle était donc belle, n'avait presque pas maigris, elle était bien peignée, le visage cireux, les lèvres teintées, une belle robe blanche pâle avec une gerbe de fleurs à ses côtés. tous ceux qui sont venus se désaient on ne se fatigait pas de la regarder, elle nous fait penser à Ste. Thérèse et si il y en a eu des monde qui sont venus la voir, dimanche après-midi, on avait peine à circuler dans la maison, il du haut en bas, les gens de St. - Sylvière

Annexe 2

LE COUTEAU DE GRAND-PAPA

Je pense qu'il m'aimait bien, grand-papa Beaumier. Il avait l'habitude de me prendre sur ses genoux. J'avais 4 ans.

Et il dégageait une odeur de tabac à pipe à laquelle tous étaient habitués : tous les grand-pères, à cette époque, fumaient la pipe ! Pourquoi pas le mien ? Son éternelle chemise à carreaux, duveteuse, veloutée me donnait une agréable sensation de chaleur. Il parlait peu mais toujours doucement, avec une voix moelleuse, comme sa chemise.

Je me rappelle sa peau cuivrée, ridée par soixante années de labeur sur sa ferme, sa barbe généralement mal rasée qui donnait à ses joues une sensation de papier sablé. Mais, par-dessus tout, au-delà de tout, je revois ce sourire qui respirait la simplicité, le bonheur, la bonté.

Assis sur les genoux de grand-papa Beaumier, je me sentais bien, en sécurité, aimé. Avec grand-papa Beaumier, du haut de mes 4 ans, je me sentais IMPORTANT, le Petit Prince !...

Et nous avons notre rituel ! A chaque jour, durant l'après-midi, bien installé sur ses genoux, il sortait son fameux couteau de poche et grand-maman nous apportait une pomme bien propre et luisante. M'ayant bien prévenu de ne pas toucher à la lame de son couteau, il entreprenait la délicate opération, soit d'enlever la pelure, en lisières (laissant une largeur non pelée) sans rompre la bande ainsi produite. Celle-ci était alors remise à grand-maman qui me la servait dans mon bol de gruau du lendemain matin ! Tout cela avec une concentration de chirurgien !

Restait à manger la pomme : il la découpait alors en beaux quartiers blancs qu'on dégustait en alternance, lui et moi. Et grand-maman en profitait pour me servir mes premières leçons de générosité : « un morceau pour grand-maman aussi ? ! »

Soixante ans plus tard... si j'écris ce souvenir, c'est qu'il fut important pour moi. C'est surtout que grand-papa Beaumier, dans toute sa simplicité de vieux fermier sans histoire, ni grande gueule, ni grandes œuvres, a su me rendre signifiant. Il y a des tas de gens importants, qui ont carburé à la notoriété, dont le souvenir aura été beaucoup plus périssable....

Dans soixante ans, quel souvenir mes petits-enfants auront-ils conservé de Papi Dubois ??? Suffisamment vivant pour l'écrire ???

Merci ! Grand-papa Beaumier !

Annexe 3

LE TRAINÉAU DU BONHEUR

Dans le petit village de Bécancour, dans les années 50, monsieur Henri était un artisan fort doué. Il fabriquait de magnifiques traîneaux, aussi polyvalents qu'originaux, tout en bois, qu'il peignait en rouge vif avec de fines lignes blanches décoratives. Munis de barreaux latéraux pratiques et solides, les traîneaux de monsieur Henri pouvaient être tirés, poussés, glisser : bref servir à de multiples usages de gamin.

Je rêvais en silence de posséder un de ses traîneaux... mais du haut de mes 5 ans, je n'osais en espérer autant ! On était la veille de Noël. Orphelin de mère, je vivais avec mon père et oncle Ulric. Cette année-là, exceptionnellement, tante Denise, sœur de ma mère, ainsi que mes grands-parents maternels avaient convenu de passer Noël chez moi. Je jubilais, au milieu de mon univers dont j'étais le petit roi. Ultime cadeau, on m'amènerait à la messe de minuit, emmitouflé sous l'épaisse couverture, dans la "*catherine*" tirée par Kate, notre jument.

Donc, arrivés a la messe de minuit : quelle féerie, le “Venez divin Messie”. L’église bondée, habituellement si austère, avait revêtu ses allures de grande fête. On comprendra qu’il n’aura pas fallu bien longtemps pour que Morphée enterre chants et incantations du curé Beauchesne. Je me suis endormi comme un loir et me suis réveillé le lendemain matin, encore tout habillé, dans mon lit à l’étage !

Les échanges joyeux de la maisonnée m’ont vite attiré vers la cuisine où m’attendait un bon “Cocoa” chaud. Soudain, près du sapin de fortune concocté par tante Denise, qu’est-ce que j’aperçois ? ...un traîneau de monsieur Henri, tout beau, tout brillant, tout neuf...

Ce jour-là, ce moment-là, je ne comprenais pas que les grands pouvaient être heureux et verser des larmes en même temps ! Et ce n’est pas tout !

Grand-papa Omer, qui pouvait être menuisier à ses heures, avait imaginé que, “qui dit traîneau dit glissoire”.... Ne me demandez pas si j’ai déjeuné ou si j’ai bu mon “Cocoa” ! Vite dehors pour donner vie et amour à mon traîneau. Finalement, tout le monde s’est retrouvé sur le perron arrière.

Je suppose que c’est là que la langue française a inventé le mot “paroxysme”, aucun autre vocable ne pouvant exprimer ma félicité ! Papa et grand-papa avait enlevé quelques barreaux à la rambarde blanche du perron et avaient disposé une astucieuse descente en planches, recouverte de neige durcie. Pas besoin de décrire le reste...

Ce jour de Noël 1951, je ne pense pas avoir déjeuné, ni même bu mon fameux Cocoa, ni même dîné... Je vivais intensément, profondément mon bonheur d’enfant.

Il y avait le traîneau, la petite glissoire, mais surtout... je me sentais important.

J'ETAIS AIMÉ !



Annexe 4

ILS FURENT LES 4-ASTrophes...

L'ÉTINCELLE

Fin été 1978, salle Nicolas-Perrot, secteur Bécancour...

La Chambre de Commerce a lancé l'idée de mettre sur pieds un "Festival du Canard". Objectif : créer un événement aux couleurs de la ville encore naissante (la chasse aux canards étant une activité populaire et attrayante avec connotations touristiques) et, bien sûr, générer quelques profits pour la Chambre.

L'idée s'est lentement propagée et, ce soir-là, on se retrouve, une dizaine de joyeux compères (et commères, cela étant non péjoratif et non genré !) qui débattent des éléments d'une possible programmation qui serait conjugée avec l'ouverture officielle de la chasse aux canards. Un président, un CA, des duchesses, un tirage : rien n'y manquera !

Il y aura assurément une journée consacrée au tir au pigeon d'argile, on invitera les bars et restos de la ville à arborer des décors de circonstances et un concours soulignera les arrangements les plus méritants. Il est important ici de mentionner qu'à cette époque, il y avait 8 établissements licenciés qui présentaient occasionnellement des spectacles de danse.... On parlait alors de "danseuses", ceci dit en évitant toute allusion sexiste...

Dans un autre ordre d'idées (...), il y aura messe des chasseurs, un concours de recettes et le Festival se terminera par un somptueux banquet de "beans au canard".

Une voix s'élève alors dans l'assemblée, celle de Me André Levasseur, notaire de profession et comédien à ses heures, ci-devant promoteur de la Troupe de Théâtre "les Comédiens de l'Isle" de Ste-Angèle. Me André propose la présentation d'une pièce de théâtre, une œuvre de Jean Barbeau intitulée "Manon Last Call". Une comédie légère, susceptible de rejoindre notre public. Le problème est que la pièce dure à peine une heure... et qu'il faudrait assortir l'événement d'une autre présentation justifiant le déplacement et le prix d'entrée.

C'est à ce moment précis que je regarde mon voisin de chaise, Jean-Paul Pépin et lui glisse à voix basse : "Jean-Paul : on est-tu capable de faire rire du monde pendant 30 ou 45 minutes ?" ... Sans hésiter Jean-Paul me répond :

“Ben sûr qu’on est capable !”

C’était l’ÉTINCELLE, ce petit déclic qui mène parfois bien plus loin !

JEAN-PAUL

Pour bien suivre le fil, il faut parler de Jean-Paul : en plus d’être particulièrement brillant et cultivé, Jean-Paul est drôle !!! Une grande présence d’esprit, imprévisible, parfois même déjanté et incroyable improvisateur. Jean-Paul n’hésitait jamais à s’impliquer et avait développé une certaine renommée.

Bref, on partageait jeunesse, fantaisie et épicurisme !

Une autre parenthèse s’impose pour souligner l’influence des Cyniques, un groupe culte de l’humour québécois des années 65-75. On les appelait les “Abominables Cyniques”, du titre de leur premier album. Un humour très large, parfois irrévérencieux, parfois même corrosif et qui ne ménageait pas la politique, le clergé, l’actualité, etc... Les Cyniques jouent un rôle majeur dans l’ÉTINCELLE dont on parle ici.

La rencontre à la salle Nicolas-Perrot n’était pas terminée que déjà, Jean-Paul et moi étions en mode création ! Et que déjà, je m’orientais vers l’élaboration d’un noyau, dans la mouture des Cyniques

UN TERRAIN FERTILE...

La ville de Bécancour n’avait que treize ans d’existence... à la suite de la fusion dite volontaire (mais un ti-peu forcée !) de 1965. Cette “famille reconstituée” n’a pas connu une enfance tranquille et les sujets d’humour un peu noir ne manquaient certes pas ! Bécancour demeurait la ville des

6 clochers avec ses espoirs déçus !

C'est sur ce terrain relativement fertile que nos imaginations se laisseraient naviguer, ou plutôt labourer ! Et à l'image d'un Jésus de Nazareth du XX^e siècle, je me mis résolument à la chasse aux apôtres. Mission : créer et présenter un mini spectacle d'humour de 45 minutes, à être produit en première de la pièce Manon Last Call, à l'auditorium du Mont-Bénilde. Première phase du plan : recruter deux autres partenaires de scène, ceux-ci ayant pour nom Louis Beaudet et Yvon Forest.

LOUIS BEAUDET

Impliqué dans la vie sociale et sportive de Gentilly, Louis était de toutes les manifestations, de toutes les festivités... un genre de donneur universel en animation et en humour. Frais émoulu du l'UQTR, armé d'un solide Bacc.. en Géographie, il détenait le bagage pour aller loin.... Il avait tout d'un premier choix !

Et il ne fut pas difficile à convaincre !

YVON FOREST

St-Célestin avait vu grandir ce rejeton aux allures bouffonnes, épicurien et anticonformiste mais doté d'un remarquable talent de scène.

On avait pu le constater dans certaines occasions ...arrosées, lorsqu'il est venu s'établir à Gentilly. Yvon n'était pas drôle : il était TRÈS drôle dans la création et le rendu de personnages divers. Perfectionniste et sensible, Fôra perçait la scène. Non sans peine, on l'a convaincu de s'enrôler dans notre "troupeau" de comiques.

UNE ÉTIQUETTE : LES 4 AStrophes

L'appellation 4AStrophes n'est pas le fruit de longs et savants "brainstorms" ! Elle nous a été fournie gracieusement, gratuitement et surtout fortuitement par notre ami Limperios Limperis, propriétaire du resto Jardin Grec où nous tenions nos premières rencontres de déblayage.

C'est bien involontairement que "Lee", plus habile en langue grecque que française, avait pressenti notre futur spectacle comme une catastrophe !!! Lee venait de nous étiqueter ! Petit jeu d'esprit en troquant le "cat" pour le chiffre "4" et AS en référence au jeu de cartes et le tout était joué : nous serions les 4 AStrophes.!

Ainsi, les acteurs étaient là, le terrain de jeu délimité et l'occasion se présentait : ne restait qu'à livrer !!!

GROSSESSE DÉLICATE : BÉBÉ EN SANTÉ !

Fin août, on se mettait à la tâche de produire notre spectacle en novembre : deux mois ! A partir de ... rien ! From scratch !!

On avait tous les quatre beaucoup de plaisir à triturer nos imaginations, inventer des scènes, des personnages, des situations. Mais... on peut se trouver drôle et ne pas l'être pour un public. On apprenait à la dure, sans harnais, sans parachute et sans formation ou support extérieur... et dans des conditions plus que rudimentaires.

Dans l'immense auditorium du Mont-Bénilde, on se présentait sans gestion du son, sans éclairage, avec quelques élémentaires transitions musicales grâce à nos amis Clairette Biron et Michel Paré.

Malgré une grande pauvreté technique et logistique, nous avons osé... devant un public plutôt sympathique qui nous a pardonné nos imperfections artistiques et techniques. Toujours est-il qu'on a été applaudis, assez pour qu'une deuxième édition soit envisagée !

Nous n'avons malheureusement pas de trace physique de cette première édition, sinon que l'ébauche brouillonne du plan de spectacle...

ACTIVITE	Durée	Personnes	Accs.	Costumes	Horaires	Remarques
Chanson amateure	3	Tous.	4 micros	Bleues-ek...		comp. aud
Mots croisés	5	Jean Guy.	1 table avec chaise	Même en chemise	triv.	
Chansons jouées	5	Yvon J. Paul J. Guy.	1 table avec chaise	J.P.	triv.	
La tene française	5	Louis.	1 table, chaise, tableaux, possible, éventuellement	Un habit, 2 chaises, 2 tables	Yvon.	Comp. musique
Les gamins	4	Tous.	2 projecteurs	Un habit, 2 chaises, 2 tables	J. Paul	Après présentation de la ville, 10 min. de jeu
Rygue	4	Louis.	1 table, chaise, tableaux	Même habit, éventuellement	Yvon	Rygue, 10 min.
Visite guidée	10	Yvon J. Paul	Autobus.	Habit de Veston et table, 2 projecteurs.	J. G. D.	
Le claqueur chromé	2	Louis.	#	J.P.	J. G. D.	
Groupes western	3	Tous.		Chapeaux, foulards		
Conseil de Ville						

Brouillon du plan du premier spectacle des 4-AS trophes
Mont-Bénilde, octobre 1978

La deuxième édition aura encore lieu au Mont-Bénilde mais les 4AStrophes seront trois ! puisque Dubois a décidé de briguer les suffrages aux élections de novembre 1979 au poste de conseiller municipal.

Ces deux éditions auront finalement tracé la voie avec la première présentation de la visite guidée de la ville,

quelques imitations de personnages connus (Maurice Richard s'en souvient sans doute !), les premiers monologues de Forest et nos deux célèbres vaches (qui nous suivront longtemps !).

La troisième édition s'est déplacée au Centre Culturel de St-Grégoire... Dubois ayant été élu et devenu sérieux, c'est Guy Cormier qui prend la relève en compagnie de Louis, Yvon et Jean-Paul. Pour cette occasion, une pièce de théâtre montée par la troupe de l'école Les Seigneuries (La soirée du Fockey) était présentée en complément aux 4Astrophes.

Les 4 éditions suivantes (de 1981 à 1985) seront associées au Carnaval de Gentilly et seront présentées à la Gentilloise, salle de réception juxtée au Resto Le Jardin, entretemps devenu propriété de Dubois (mais ça, on n'en parle pas !!!)

Il y aurait long, très long à raconter sur ces années où la troupe a réellement développé expérience, identité et crédibilité. Juste rappeler que, lors de notre dernière édition, nous avons compté 7 représentations, à salle comble. On y paquetait 125 personnes dans une salle prévue pour 75...

Pour ces années, une certaine stabilité s'est maintenue. Outre Beaudet, Forest et Dubois, on a pu compter sur un jeune plein de talent et excellent musicien en Serge Poirier (décédé beaucoup trop jeune) qui a exercé un apport très positif pour les 4Astrophes. Puis, Yoland Guimond s'est joint au groupe, avec son talent de scène et sa grande fiabilité. Faudra trouver le temps de mieux mettre en lumière ces deux "ailliers de talent".



Capotés, dites-vous ?

LES PLUS PIRES... !

Sur les quelque 150 numéros produits pendant ces 7 années de "règne", limitons-nous à souligner quelques mémorables... selon une classification-maison :

Imitations : l'imitation de Maurice Richard et celle de notre ami Escouade (de son nom René Hamel) en font partie, sans oublier celle de Michel Jasmin et son talk-show.

Monologues : le monologue du pompier constitue une pièce d'anthologie (notre anthologie !). Le père Rodrigue viendra aussi teinter l'humour du groupe comme pourfendeur du péché.

Parodies : L'émission populaire "Les moineaux et les pinsons" trône dans les séries télé populaires de l'époque. Pour nous, ils deviendront "Les Tupperware et les Chaudrons" avec les couleurs locales. Le Temps d'une

Paix (roman feuilleton des débuts '80) permettra à Forest et Beudet d'exploiter des visages un peu différents de Mémère Bouchard et de Ti-Coune !

Scènes de vie : Les visites guidées de la Ville de Bécancour, où réalisme et fantaisie se marient, retiennent l'attention. On retiendra également la scène de la salle d'attente du cabinet médical et celle du bar de danseuses. Les 4AStrophes démontraient un talent certain pour le déshabillé progressif....

Scènes de vie locale : Le bureau de poste où la discrétion a connu certains ratés, Le salon de barbier de Jean-Marc Paris (d'où l'expression Barbier de Paris) restera un bon souvenir... De même la scène imaginée de la salle d'attente du Garage Bouvette a permis de cibler des personnages locaux sans omettre le sympathique (et regretté) André Bouvette.

L'actualité : Beaucoup d'événements d'actualité ont trouvé une niche dans le palmarès des 4AStrophes. Soulignons la visite du Pape au Canada, l'été des Grands Voiliers, l'annonce du projet Péchinay (ABI) afin d'écourter la liste...



Quelques personnages pittoresques : Le Père Rodrigue, le grand fakir Metabouldanmonhamac et son hôtesse Durine...

MUSIQUE ET CHORÉGRAPHIES

Eh oui ! On entre ici dans le royaume de celle qui fut notre directrice musicale pour plusieurs éditions : l'incroyable Clairette (Biron).

Il serait indiqué de mentionner que Clairette fut sans doute affligée de maux de ventre, et surtout de maux d'oreille, à entendre beugler Forest et Beudet, dont le talent musical était, disons-le, limité ! Par chance, pour une couple d'années, Serge Poirier a sauvé la mise !

Les numéros d'entrée de sortie étaient l'objet d'une prestation de groupe, complétée par une chorégraphie (ou ce qui peut y être apparenté !), œuvre de Clairette. Qu'on rappelle ici nos prestations sur la thématique de New York,

New York... sur Physical et le "J't'aime comme un fou" de Charlebois ou encore cette innommable inspiration du folklore russe avec Casatchoc. Il n'y manquait que la balalaïka !

Qu'on rappelle aussi les prestations inspirées de nos artistes Michael Jackson, Rahoul Duguay ou simplement nos créations Chausson et Bas de Laine, dans le style trad ou Léo et Lactance dans le Troupeau Western.

Même Céline, la petite nouvelle chanteuse qui avait pleuré pour le pape y a été invitée sans oublier Zachary, venu observer les techniques agricoles de Gentilly.

Bref, tout y est passé ! Les chasseurs de canard, les politiciens de toutes moutures, les amateurs de chevaux et tutti frutti !!!

Notre notoriété fut à ce point remarquable que le journaliste Roger Levasseur en a fait l'objet d'un reportage, dans le Nouvelliste du 18 février 1984...



LE VISIBLE ET L'INVISIBLE

On a abondamment parlé de Beudet, Forest, Dubois, Pépin, Cormier, Poirier, Guimond : ils ont été les "visibles", devant les spots !

Il y a toutefois eu d'autres visages importants derrière le rideau... Clairette, rappelons-le, fut une aidante naturelle fort appréciée en musique et en chorégraphie.

Accompagnement musical : selon les années, Nathalie Pépin nous a secouru avec son clavier magique... il y a eu Michel Paré, dans la première heure , avec son perpétuel sourire et sa guitare. Une mention aussi envers Remy Baribeau, Simon Soucy et Marcel Verville.



Nathalie Pépin, Remy Baribeau et Simon Soucy.

Sylvain Provencher a été d'un grand secours en jouant les accessoiristes ! Mario Tourigny a apporté ses compétences en éclairage et technique, prenant la relève du coloré Aubert Poisson qui avait travaillé la sonorisation.

Il y a derrière toute scène, derrière tout rideau, une petite armée invisible qui bourdonne, qui n'a pas droit à l'erreur ! Ils méritent respect et reconnaissance.

La loge !...

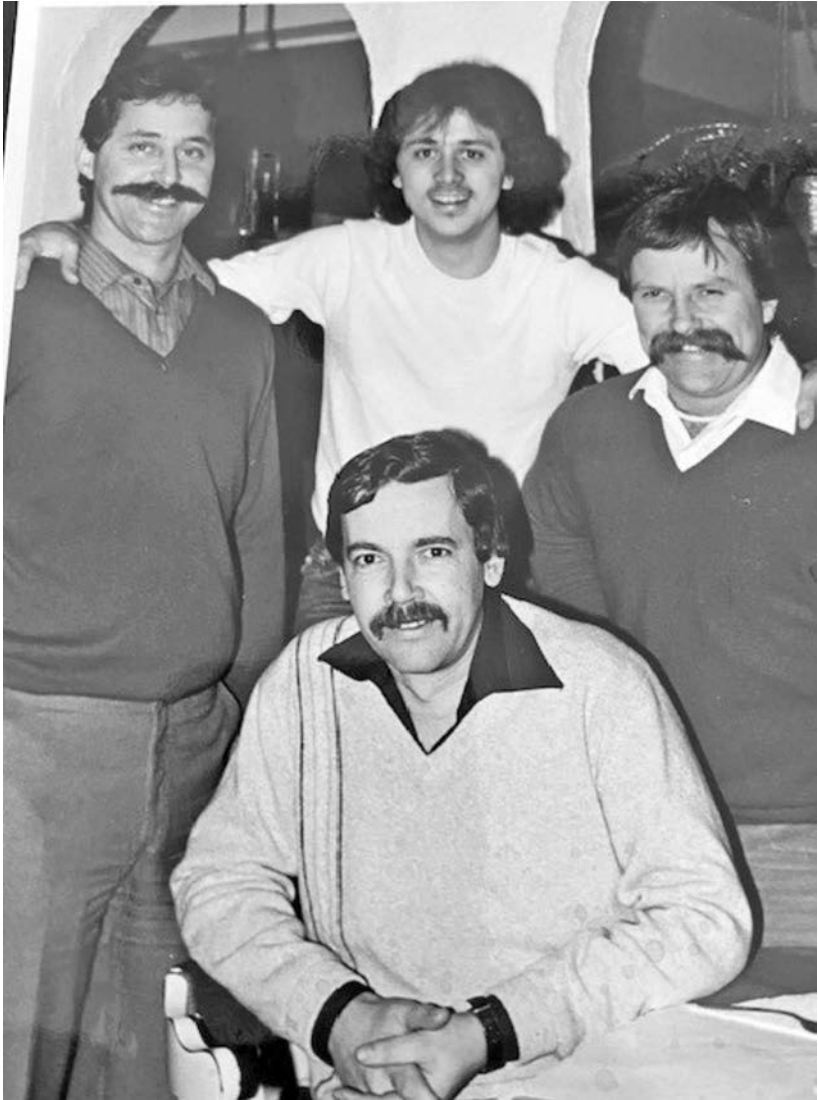
Se rappeler les 4AStrophes oblige à ouvrir un court chapitre sur la LOGE... qui se définit comme un compartiment fermé, réservé aux artistes, costumes, etc...

Pour les années où on a sévi au Jardin, la loge était un espace triangulaire d'environ 8 pieds par 3 pieds, situé derrière le rideau de scène. Imaginez un peu le spectacle : une quarantaine de costumes et accessoires, pour 4 comédiens, empilés dans ce minable espace de 25 pieds carrés. On laisse imaginer le reste !

DÉMARCHE CRÉATIVE :

On parle de souvenirs !! Ainsi, notre démarche avait cette caractéristique de ne pas en être une ! Disons que la discipline n'était pas notre force ! Des bouts de texte rédigés sur le coin déchiré d'un napperon, des présentations à ordre et séquence variables(!), des greffes de dernière minute (à l'exception de Forest un peu plus minutieux !) : avouons qu'on ait pu être un peu "broche à foin"....

Mais on avait un plaisir fou à entremêler nos imaginations ! Toutefois, la ligne étant parfois fort mince entre humour et irrévérence, une bonne proportion de nos folies n'ont pu franchir les résistances de Dubois.... (Politique exige !!) On était là pour faire rire, sans blesser.



Une belle photo de famille...

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Oui, les 4-ASTrophes auront servi à quelque chose !!
Regardons-y de plus près...

Jean-Paul n'a jamais cessé d'être un fantaisiste hors-pair, très impliqué dans la vie sociale. Son passage aux

4-ASTrophes n'a certes pas été étranger au fait qu'à l'intérieur de son implication fort active dans Patrimoine-Bécancour, Jean-Paul gère le Concours de Menteries, devenu élément fort apprécié de la vie culturelle locale.

Guy Cormier a toujours conservé son cœur d'humoriste, dans son implication dans sa ville. Ses interprétations de Séraphin Poudrier, de son grand père agriculteur-barbier Hervé, ses monologues ont fait école jusqu'au Concours de Menteries à Jean-Paul où il a remporté deux fois la palme.

Serge Poirier, avant son décès prématuré à l'âge de 26 ans, a eu le temps de produire un CD de ses chansons et il a laissé un souvenir impérissable à chacun de nous. Talentueux et tellement sympathique...

Yoland Guimond, un amoureux de la scène, a poussé la comédie jusqu'au Palmer Collège où il a complété ses études en Chiropractie, avant de revenir dans son patelin avec le titre de Docteur...En plus d'endosser une excellente réputation, il ne refuse jamais une occasion de remonter sur scène et exploiter son talent de comédien et de conteur.

Clairette Biron, l'incroyable et increvable Clairette, l'éducatrice, la scénariste, la musicienne, la productrice n'a jamais connu de répit. 30 et quelques années plus tard, elle préside le Quai en Fête, un organisme culturel et touristique de haut niveau, qui connaît un impact et un succès bien plus que local. Clairette a réellement poursuivi la "mission" des 4-ASTrophes !

Yvon Forest s'est littéralement "défoncé" pour Hydro-Québec (LOL...) avant de prendre sa jeune retraite. Son exceptionnelle présence en scène et ses hilarants monologues ne font jamais défaut. Et il se laisse parfois

encore tenter par des rappels....

Louis Beudet n'a pas altéré sa bonhomie et son implication. Même si ses rôles sociaux l'ont assagi, Louis continue de "promoter" et promener ses personnages fétiches que sont le Pape, Popâ, la Sagouine et une gamme de personnages qu'il affectionne.

Dubois est finalement le seul à s'être réellement assagi... Une vingtaine d'années en Finances et 24 autres en Politique Municipale, ça laisse peu de temps pour rire... mais il continue de considérer l'humour comme l'ultime victoire de l'esprit. N'oublions pas que la plus perdue des journées est celle où l'on n'a pas ri...

LES 4-ASTrophes : DES INFLUENCEURS !

Sans doute ! Ils sont passés, non sans laisser quelques traces... ils ont semé l'humour.

Le parcours des comédiens de la troupe en constitue une démonstration. À Bécancour, on a le rire facile, on ne se prend pas au sérieux : sociabilité et humour font bon ménage. Même nos campagnes promotionnelles n'y ont pas échappé !

Quelques personnes se sont même laissées "influencer" par le 4-ASTrophes..., citons Pascal Guité, animateur à la radio CIGB, Pascal Babin comédien et humoriste bien connu. Il y a même un certain Denis Villeneuve qui vous dira qu'il se rappelle bien ce groupe, notamment le jour de ses 14 ans....

Un respectueux souvenir pour M. Gilbert Provencher, un ardent admirateur de nos spectacles. En plus d'assister à presque toutes nos représentations, M. Gilbert

collectionnait les textes de nos numéros (avec un succès limité du fait que nos textes étaient peu transférables !!!) Faut souligner que M. Gilbert fut l'initiateur du fameux Potirothon, événement de classe nationale reconnu et qu'un de ses fils et un de ses petit-fils ont présidé l'événement.

NOSTALGIE ET FIERTÉ

Bref, ce rappel évoque pour nous un petit relent nostalgique, le rappel de beaux moments.

C'est aussi, et surtout, une occasion de FIERTÉ, celle de cultiver cette humble et noble impression que nos rires et notre humour nous ont survécu.

Jean-Guy Dubois
Février 2022

ANNEXE 5

Maman Laurette

Après le décès de papa en 1970, maman Laurette et mon frère Gilles n'ont pas vécu très longtemps dans la maison paternelle de Bécancour. Ils voulaient tous deux se rapprocher de la ville et partirent s'établir à Trois-Rivières. Et comme j'étais à Gentilly, je ne les voyais que rarement. Les contacts étaient plutôt téléphoniques et ont toujours été cordiaux, exception faite de quelques visites pour voir mes jeunes enfants.

On se retrouve longtemps plus tard, en mai 2006. Maman Laurette est désormais en CHSLD à Cloutier-Durivage, à Cap-de-la-Madeleine. Gilles me raconte qu'il va la rencontrer tous les jours pour l'accompagner dans son souper. Je lui mentionne que j'aimerais bien la voir... on s'est perdus de vue depuis si longtemps, une vingtaine d'années...

Il m'invite à me rendre la visiter avec lui, lorsque j'en aurai le goût. Quelques jours plus tard, je prends rendez-vous avec Gilles pour visiter maman Laurette. On est vendredi fin de journée. Je me rends là-bas, un peu nerveux, ne sachant pas quelle serait sa réaction... Elle n'était pas expressive, toujours un peu triste.

J'entre dans la chambre avec Gilles : explosion de joie de me voir ! Elle parle, questionne, n'a pas le temps de prendre son repas... Elle semble ravie de me revoir ; nous passons une heure dans la chambre. Je ressors ému et ébranlé et Gilles est lui aussi surpris de la voir aussi expressive.

Je rentre à la maison. Vers 3 heures dans la nuit, le téléphone retentit. Une infirmière du CHSLD s'identifie

et mentionne qu'elle ne peut rejoindre mon frère Gilles et veut m'annoncer que maman Laurette est décédée.... Je ne me suis pas rendormi. Quand j'ai pu joindre Gilles le lendemain très tôt, il avait appris la nouvelle. Il m'a dit : *Je suppose qu'elle t'attendait.*

Je ne l'ai jamais oublié....

*Toutes ces histoires qu'on oublie
de raconter...*

Nous avons tous une histoire!
Et ce sont souvent les petites histoires qui tissent
les grandes : histoires d'une région,
histoires de réalisations,
histoires d'humains.

En ce sens, nous devrions tous écrire notre histoire...
sachant qu'il se trouvera quelqu'un, quelque part,
qui aura le goût de lire, peut-être partager
et, ultimement, s'en inspirer...



Jean-Guy Dubois
Février 2025

Jean-Guy Dubois